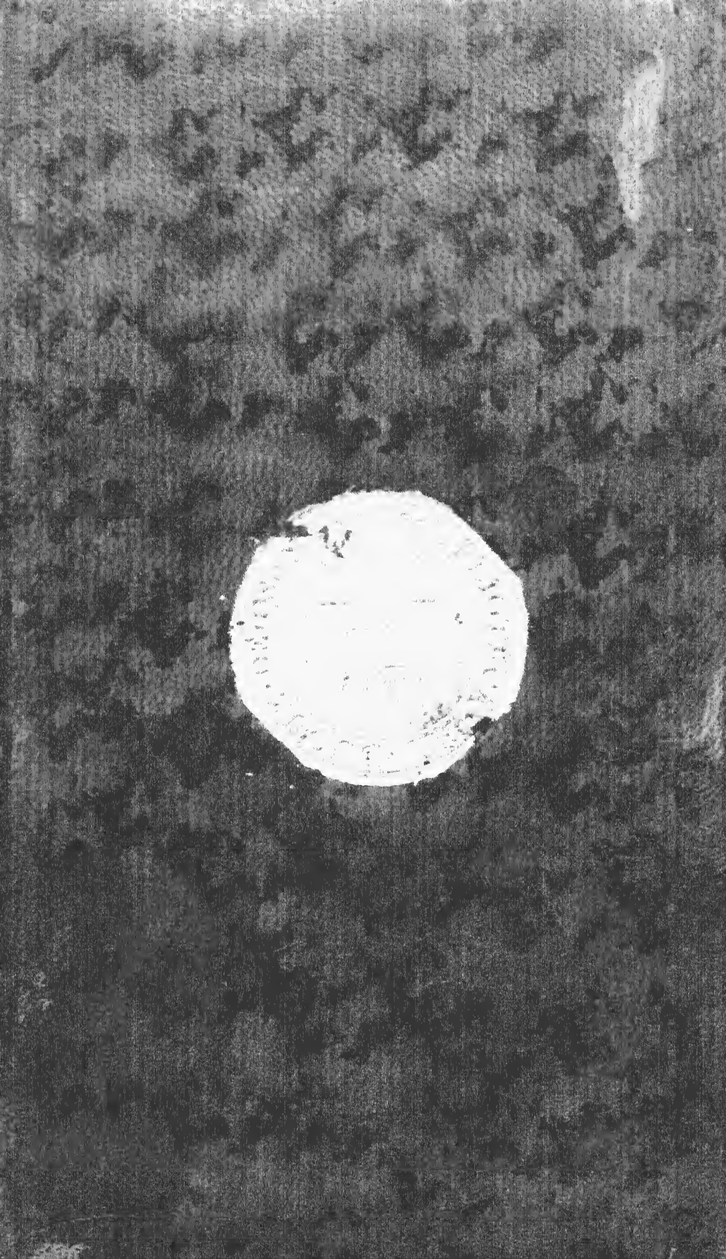
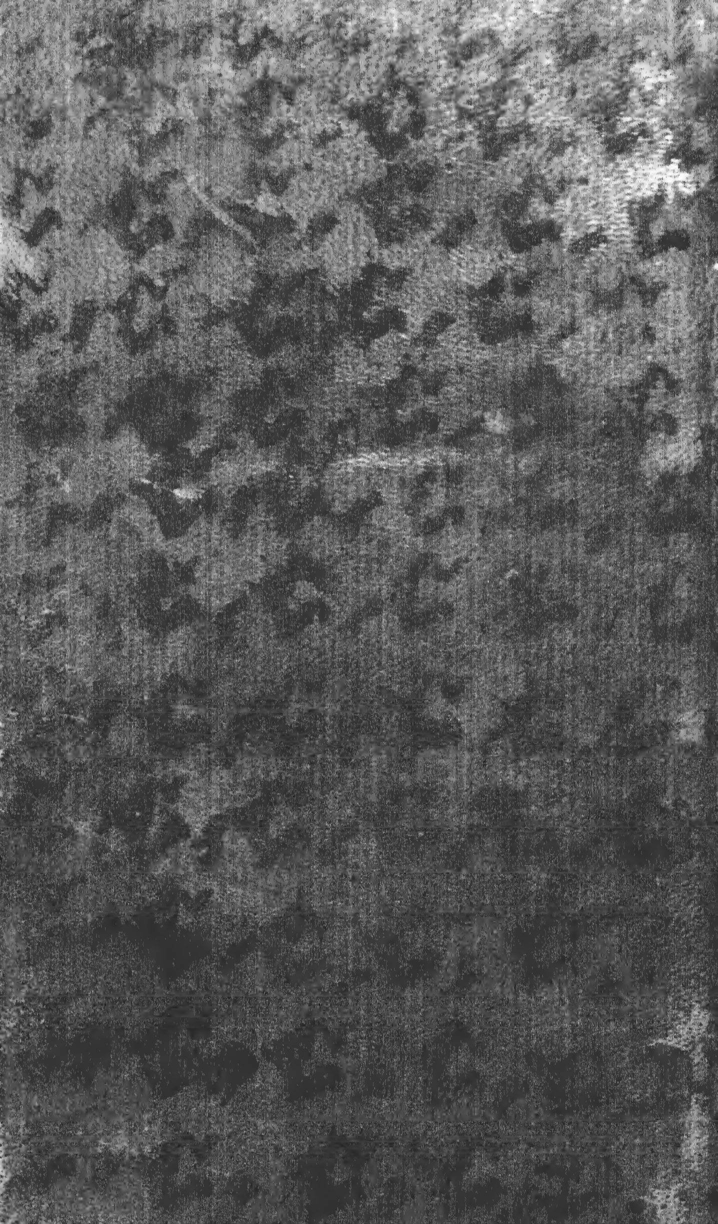
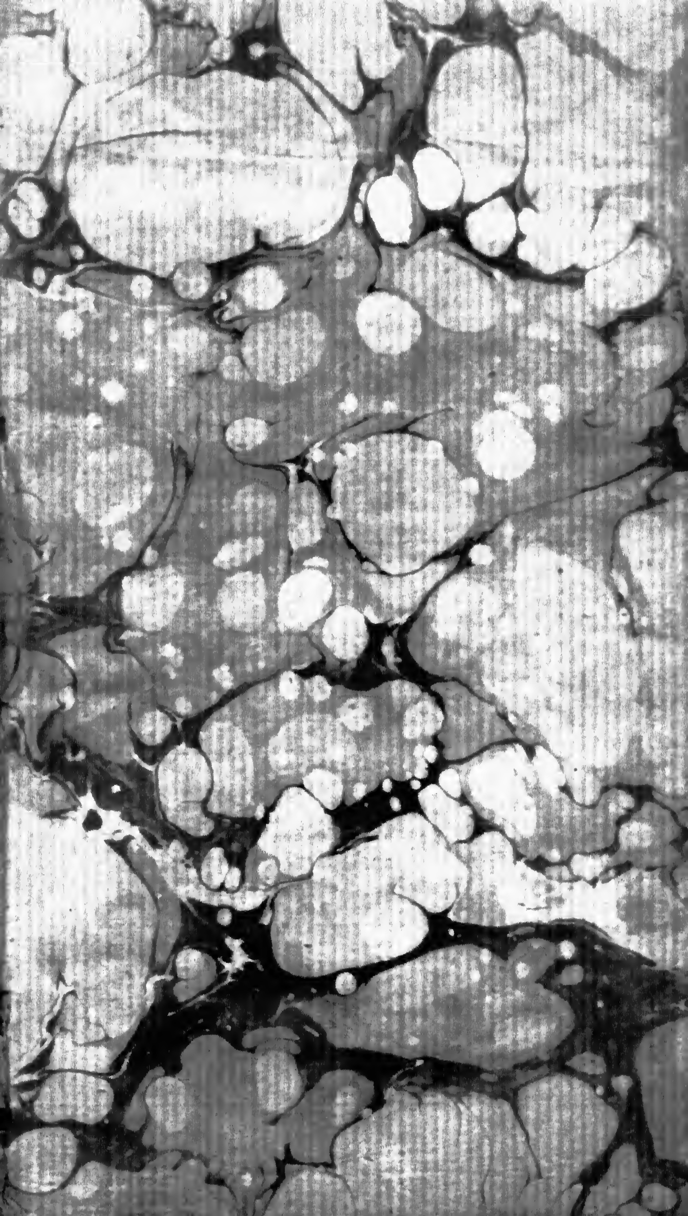






VOYAGE EN FRANCE, EN ITALIE ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL.

TOME SECOND.



VOYAGE EN FRANCE, EN ITALIE ET AUX ISLES DE L'ARCHIPEL,

OU

LETTRES ÉCRITES

DE PLUSIEURS ENDROITS
DE L'EUROPE ET DU LEVANT
EN 1750, &c.

Avec des obſervations de l'Auteur ſur les diverſes productions de la Nature & de l'Art.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'entrée de la rue du Hurepoix, à S. Chryſoſtôme.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

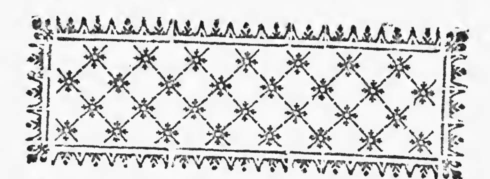
TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.





LETTRES



LETTRES
ÉCRITES
DE DIVERS ENDROITS DE L'EUROPE ET DU LEVANT:
En 1750, &c.

LETTRE XXXVI.

J'AI passé deux jours à Gênes avec beaucoup de satisfaction. L'aventure du poisson, loin d'attirer des affaires à mon ami comme je le craignois, avoit donné une si haute idée de sa science, qu'on nous traita avec toute sorte de distinctions; & je me trouve ici dans une position beaucoup plus gracieuse que je n'ai encore été depuis mon départ.

Gènes eſt agréablement ſituée; cette ville eſt bâtie en forme d'amphithéâtre ſur le penchant d'une petite montagne, avec un golfe devant elle, qui va en s'élargiſſant en s'avançant dans la mer. Le coup d'œil de la ville eſt très-agréable. Je n'aurois pas pu vous en dire autant lorſque je débarquai, parce qu'il ſouffloit un vent de ſud-oueſt très-violent; & que quand nous arrivâmes dans le golfe, nous avions autres choſes à ſonger qu'à un payſage. Mais je m'y ſuis fait mener exprès, & j'ai choiſi un moment où le tems étoit parfaitement beau.

La Ville eſt forte & belle; le côté qui fait face à la mer, eſt une ſuite continuelle de Palais, & le reſte en général eſt fort bien bâti. Les fortifications en ſont de bonne défenſe; l'étendue de la Ville a bien ſix milles ou environ, & pendant tout cet eſpace elles ſont doubles, & joignent exactement des deux côtés juſqu'au bord de la mer. Il y a en devant deux moles, qui s'étendent autour d'un petit port conſtruit dans le grand; on en

a commencé encore un troisiéme depuis que les François ont bombardé la Ville en 1684. La partie intérieure des fortifications du côté de terre, environne immédiatement la Ville; l'extérieure en est considérablement éloignée, & occupe tout le terrein élevé qui la commande. Cette précaution est louable : c'est la moindre chose que devoient faire pour leur sureté les habitans d'une place aussi charmante & aussi importante.

Tous ceux qui navigent devant la face de la Ville, doivent la croire bien plus étendue qu'elle ne l'est, par le nombre des Palais bâtis sur la côte à une petite distance, tant d'un côté que de l'autre : cependant la Ville n'a pas besoin de ce secours pour paroître jolie. Les maisons sont serrées les unes contre les autres, & fort exhaussées; elles sont bâties en briques ou en pierres; mais quels qu'en soient les materiaux, le devant en est tout couvert de plâtre, & peint de diverses figures, ce qui donne à la Ville un air de gayeté que je n'ai pas encore vu ailleurs; la plû-

part des peintures ſont des payſages, & des repréſentations d'ornemens d'architecture, pour rappeller à l'idée que les réels y manquent.

Je ne ſçaurois faire mention des Palais ſans vous parler de celui de Doria, & rendre honneur au célébre André Doria l'ornement de ſa maiſon & de toute l'Italie, qui l'a fait conſtruire du tems de Charles V. J'ai conçu une haute idée de ce grand homme par tout ce que j'en ai entendu dire; la vue de ce Palais m'en a donné une encore plus grande. C'eſt celui qui fait la plus belle figure, même dans cette Ville, qui n'eſt que Palais. La façade en eſt d'une étendue ſurprenante; la poſition en eſt fort belle, & la mer baigne les murailles de ſes jardins. L'architecture en eſt la plus parfaite de toutes les maiſons que j'ai encore vues. Les jardins ſont grands & élégans; on y voit une profuſion de piéces d'eau & de ſtatues. Il y a auſſi de bonnes peintures dans les appartemens, quelques buſtes & des bas-reliefs très-bien finis. La grande connoiſſance des arts polis pour la-

quelle nous révérons ce grand homme, eſt le moindre des éloges qui lui ſont dus. Il étoit le chef d'une famille illuſtre par les ſervices qu'elle a rendus à la République ; l'inſcription qui ſe voit ſur la porte du Palais, contient un long détail de ces ſervices, & des honneurs qui en ont été la récompenſe ; on voit à l'entrée du Palais du Doge une ſtatue érigée en ſon honneur ſous le titre glorieux de Libérateur de la République.

Ici les toits des maiſons ſont plats ; leur grande hauteur, jointe à ce que les rues ſont étroites, rend les appartemens bas, fort obſcurs : ſi c'eſt un inconvénient pour la clarté, elle défend en même-tems de l'ardeur du ſoleil qui y eſt brulant pendant tout l'Eté. La profuſion de marbre diſperſé dans cette Ville, juſtifie le nom qu'on lui a donné de Gènes la ſuperbe : en effet, je n'ai jamais vu de Ville qui en approche pour la magnificence. Je voudrois en pouvoir dire autant des édifices publics, que de quelques-unes des maiſons des particuliers. La Cathédrale eſt un grand

vaiſſeau, mais qui fait une pauvre figure en comparaiſon de beaucoup d'autres dont je vous ai déja parlé. Qu'en penſerai-je donc quand j'aurai vu celles du pays que je vais parcourir ? Les pilliers de marbre qui ſoutiennent la voûte ſont aſſez majeſtueux.

J'ai vû ici un vaſe d'argent porté ſur quatre colonnes de porphire, que l'on dit contenir les cendres de ſaint Jean-Baptiſte. J'ai autant de foi à cette hiſtoire qu'à la légende du fameux plat que l'on montre auſſi à Gènes. Vous devez en avoir entendu parler. Les Voyageurs nous diſent qu'il eſt fait d'une ſeule émeraude; je vous laiſſe à penſer quelle doit avoir été la pierre d'où on l'a taillé. Ces bonnes gens aſſurent que c'eſt le véritable plat dans lequel notre Sauveur a mangé l'Agneau Paſcal. On dit auſſi, par rapport à ſon origine, & ſon ancienneté, que c'étoit un des préſens que la Reine de Saba apporta à Salomon, quand elle vint le viſiter. C'eſt à la vérité un ouvrage très-noble & curieux; il eſt d'une

ſeule piéce, & je n'ai jamais vû de plus beau jaſpe : il eſt d'un beau verd de pré, aſſez tranſparent, mais pas également par-tout ; l'ouvrier qui l'a travaillé, n'a pas aſſez pris garde aux endroits obſcurs. Il eſt aiſé de voir qu'un Artiſte moderne auroit pû faire d'un morceau ſemblable quelque ouvrage beaucoup plus beau.

Il ſemble que les propriétaires de cette curioſité ont envie de juſtifier les anciennes hiſtoires de ces pierres monſtrueuſes pour la groſſeur, qu'on dit être en la poſſeſſion de quelques Monarques du Levant. Nous liſons qu'on fit préſent à un Roi d'Egypte d'une qui avoit quatre coudées de longueur & trois de largeur ; & d'un obéliſque dans un temple de Jupiter, qui avoit quarante pieds de long, & n'étoit que de quatre émeraudes. Théophraſte parle de ces choſes comme rapportées dans les Commentaires ; mais il les décrédite en même-tems : car en parlant de l'émeraude, il avance que c'eſt une des plus petites d'entre les pierres précieuſes. Pline parle auſſi d'éme-

raudes d'une groſſeur énorme, mais elles ſont aſſurément ſemblables à celle de Gènes ; les coupes, les colonnes & le plat, ſont tous de jaſpes & d'autres grandes pierres, que l'ignorance & l'orgueil ont décoré de ce beau nom.

Vous penſerez peut-être que je n'ai paſſé légerement ſur la Cathédrale de Gènes, que pour donner plus de grace aux éloges que je vais faire d'une autre Egliſe de cette Ville. Celle de l'Annonciation eſt l'édifice le plus gai & le plus magnifique de tous ceux dont cette Ville riante eſt ſurchargée. Il l'emporte pour la pompe & l'élégance, ſur tout ce que j'ai encore vû dans ce genre, & me donne un excellent avant-goût de ce que je me ſuis attendu de trouver dans les Egliſes d'Italie. C'eſt un bâtiment vaſte, très-bien fini, conſtruit avec ce goût d'oſtentation naturel aux Génois. Tout le toit en eſt doré, les murailles ſont couvertes des peintures les plus exquiſes pour le tems où elles ont été faites ; les pilliers ſont de marbre & bien travaillés,

C'eſt une ſeule famille, appellée les *Lomellini*, qui a commencé & achevé cet édifice magnifique : quoique je ne devrois pas me ſervir du terme *achevé*, puiſqu'il reſte à finir le portail ; mais c'eſt un uſage ordinaire dans ce ſiécle : cela donne aux gens riches qui ont l'eſprit tourné à la dévotion, des occaſions de faire des embelliſſemens ; mais il faudroit pour achever ce portail un préſent bien conſidérable, qui n'iroit pas à moins de ſoixante mille *genuines*, c'eſt-à-dire, environ 370000 livres de notre monnoie.

Le reſte de l'édifice eſt fini de maniere à faire le plus grand honneur à ſes Fondateurs ; l'architecture en eſt pure & noble, la ſculpture très-belle, je n'ai rien vu de meilleur goût ; les peintures annoncent également le mérite de leurs Auteurs. Il y a en dedans de la façade un morceau de Procacini, qui m'a fait le plus grand plaiſir du monde, c'eſt la Cene : ce tableau eſt d'une grandeur prodigieuſe, & cette raiſon ſeule lui donne un air de majeſté qui étonne, &

ravit d'autant mieux, que cela eſt ſoutenu par la beauté du deſſein. Ces grands morceaux ont quelque choſe qui rappelle ce grand génie qu'on appercevoit dans les ſtatues coloſſales des Anciens. Si ces montagnes d'airain & de pierre, euſſent été mal proportionnées, leur grandeur énorme n'auroit fait que mettre les défauts dans un plus grand jour, & les faire mépriſer : mais quand la correction du deſſein ſe trouvoit jointe avec cette nobleſſe de génie, l'éloge que tout l'enſemble forçoit de lui accorder, étoit mêlé de ſurpriſe & d'étonnement ; les plus grands juges du tems reconnoiſſoient que le petit ſoldat de Polyclete étoit extrêmement fini & parfait, mais ils parloient avec bien plus de chaleur des coloſſes de Lyndius.

Après le grand mérite que j'accorde à ce tableau, il n'eſt pas néceſſaire d'ajouter que c'eſt *Camille Procacini*, qui l'a peint. Tous les morceaux que j'ai vûs de cette famille me déterminent à mettre celui-ci fort au-deſſus de Céſar & Antoine ſes freres, &

même d'Hercule son pere. Le génie qui éclatte dans ce seul tableau suffit pour justifier cette préférence ; on y voit tout à la fois une invention grande & heureuse, & plus de beauté dans la disposition du sujet que je n'en ai vu dans tous les ouvrages qui partent de cette famille. J'ai entendu reprocher à Camille de manquer de correction dans ses desseins ; & je crois en effet avoir vu de lui quelques piéces, qui, quoique bonnes, annoncent à cet égard un peu de négligence : j'ai jugé en voyant plusieurs tableaux de Camille, que c'est de tous les grands maîtres celui qui posséde le plus de ce génie, & de ce feu qui, en peinture, approche de ce qu'on appelle *sublime* en littérature : il a reçu incontestablement de la nature ce talent de penser noblement & heureusement, à qui Longin donne le premier rang entre les qualités nécessaires pour arriver à cette excellence ; & je me suis souvent rappellé ce que dit ce Critique équitable des inexactitudes de Démosthènes & de quelques autres qu'il avoue

pour de grands hommes, que ces défauts en eux venoient d'être trop abſorbés dans l'idée du grand, & trop attachés au ſublime pour ſonger à la correction qui eſt de moindre importance. On peut en dire autant de Procacini ; car quand je parlerai de ce Peintre même par rapport à ſes ouvrages les moins excellens, je ſupprimerai toujours le mot *Camille*, & je dirai Procacini tout ſeul. Si ſon deſſein eſt quelquefois peu correct, il eſt toujours grand : le génie & l'invention laiſſent à peine la liberté de prendre garde aux autres perfections moins importantes.

Il y a dans cette Egliſe d'autres morceaux de pluſieurs grands Maîtres, & en particulier, un de Rubens, qui à mon avis, eſt un de ſes meilleurs ; mais au milieu de l'attention & des éloges qu'on ne peut ſe diſpenſer de lui donner, Procacini ne perd rien de cette eſtime & de cette vénération, dont on eſt affecté, quand on le voit ſans le déſavantage d'un pareil objet de comparaiſon. Tandis que j'en ſuis

à l'article des peintures, permettez-moi de vous parler des autres que j'ai vues dans cette Ville, & qui m'ont fait plaisir. Je n'ai point rencontré ici cette profusion de tableaux excellens, que les Voyageurs promettent de trouver dans les villes d'Italie. Je ne me rappelle pas pourtant qu'on ait dit que Gènes en a moins que les autres; mais il faut que cela soit, ou que les relations aient été embellies aux dépens de la vérité. Quoique je n'accorde point aux Génois un grand nombre de bons tableaux, il faut pourtant avouer qu'ils en ont de très-excellens. La lapidation de saint Etienne dans l'Eglise dédiée à ce Saint, & peinte par Jules Romain, est un sujet admirable. Il y a dans celle de S. François, un Baptême de Jesus-Christ par S. Jean Baptiste, qui est un morceau achevé par le Tintoret; & on voit dans la *Ville impériale* deux tableaux des plus finis du Titien.

La Ville Impériale est un Palais situé à un mille de Gènes; elle différe de tous les autres édifices, en ce

que la face n'en eſt point garnie de peintures, ce qui donne aux autres édifices, tant publics que particuliers, un air ſi gai : il eſt compoſé d'un rang de colonnes d'ordre dorique & corinthien ; ſa ſimplicité a quelque choſe qui dépare beaucoup les ornemens des autres.

La grande place fait face à l'Egliſe de l'Annonciation ; & à quelque diſtance de là, on entre dans la *Strada Balbi*, qui eſt une rue longue & étroite, mais garnie de bâtimens très-beaux. Le Palais du Doge eſt fort vaſte ; mais il n'a rien de bien élégant, & figure mal auprès des Palais du reſte des Nobles. L'Arcenal, à ce qu'on prétend, contient de quoi armer quarante mille hommes. J'ai pris plaiſir à y conſidérer quelques vieilles armures d'une fabrique ſinguliere ; elles ont ſervi, dit-on, à quelques Dames Génoiſes, qui firent une croiſade, & ſignalerent leur courage d'une façon peu ordinaire. Il faut que ces femmes ayent eu bien du bonheur de faire toutes ces choſes, & de rapporter leurs ar-

mes pour en perpétuer la mémoire. L'Eglise de S. Cyr, la Basilique Sainte, est un édifice achevé; elle est extrêmement élégante en dedans, les pilliers en sont du plus beau marbre, & travaillés avec une grande délicatesse. Le grand Hôpital est un bâtiment vaste & noble, d'un goût admirable; on y a employé par-tout le marbre avec profusion. Il est orné des statues de ses principaux bienfaiteurs, & l'on prétend qu'il peut contenir plus de douze mille hommes. Ma main se lasse: Gènes est si remplie des raretés, qu'il faudra que je vous en entretienne encore le premier ordinaire.

LETTRE XXXVII.

Depuis ma derniere lettre, j'ai visité le Palais de Balbi; il est situé dans une rue magnifique, à laquelle il a donné son nom. Ce n'est que la maison d'un simple Noble, mais qui fait honte pour ses ameublemens à la plûpart des Palais que

j'ai vus. On pafferoit un mois entier à confidérer un feul bâtiment de cette efpéce. Vous direz peut-être que j'ai contracté l'efprit des voyages en refpirant l'air d'Italie. Cela eft vrai, & tous ceux qui le refpirent, feront dans le même cas. Il y a ici plufieurs Vandiks fupérieurs à tous ceux que nous avons en Angleterre ; & entr'autres, le portrait d'une vieille affife fur une chaife, qui outre qu'il porte dans chaque trait la touche de cet excellent homme, a encore un caractère qui n'éclate pas d'une façon fi lumineufe dans fes autres ouvrages. On voit une adoration du Titien ; c'eft le plus beau morceau que j'aie vu de ce grand Peintre, & je défefpere de rien voir de plus parfait. Il y a plufieurs bons tableaux du Guerchin, difperfés dans les appartemens. Les Rubens & les Raphaels qu'on y voit, font d'une beauté à ne pouvoir s'en former qu'une foible idée. J'ai refté deux heures devant une feule piéce ; & en la quittant, j'étois au défefpoir de ne pouvoir pas paffer autant de jours à

en contempler toutes les beautés.

Le Palais de Durazzo ſitué de l'autre côté de la même rue, m'a cauſé encore plus de ſurpriſe. J'y ai conſidéré avec raviſſement une Impératrice Romaine de grandeur naturelle. C'eſt un morceau de ſculpture, très-fini. Il y a auſſi un buſte de Vitellius & un Bachus ſculptés en marbre, qui ſont deux ouvrages parfaits. Les peintures ſont eſtimables, & en plus grand nombre que les buſtes. Les tapiſſeries de la plûpart des chambres, & ſur-tout une tenture qui repréſente la vie de Moyſe, exécutée d'après un deſſein excellent de Raphael, m'ont fait plus de plaiſir que bien des tableaux célébres. Il y a des tableaux du premier ordre, des plus excellens peintres; mais particulierement d'un Maître dont je n'avois pas encore connu juſqu'alors le vrai caractère. Jamais peinture ne m'a cauſé tant de ſatisfaction que trois piéces que j'y ai trouvées de Luc Jourdan. J'ai toujours ſçu diſtinguer la maniere de ce grand Maître juſque dans ſes moindres morceaux;

mais il me semble que ce n'est qu'après quelques années de travail, qu'il est arrivé à l'époque de sa grande force. Il y a des Artistes, même parmi ceux qu'on regarde comme célébres, dont le plus grand mérite consiste à bien imiter la maniere des grands maîtres ; il n'en est pas ainsi de ceux qui possédent le vrai feu de Promethée, & le génie de l'art. Pour se montrer à son avantage, il faut s'écarter de toute imitation, & éviter de copier servilement la maniere des autres. Il n'y en a point en qui cette qualité éclatte si visiblement que dans le Jourdan. Nous avons en Angleterre quelques-unes de ses piéces, où l'illustre Lord qui les posséde, a toujours annoncé qu'on pouvoit reconnoître la maniere des maîtres sous qui il a étudié. Je lui ai entendu dire en les montrant à des personnes de goût : Ici vous voyez la maniere de Spragolet son compatriotte ; dans celui-là vous voyez qu'il a quitté Naples ; ici on voit toute la grace du Cortone Romain. A mon avis, c'est plutôt un défaut qu'un

mérite dans ces tableaux. Ses maîtres étoient deux hommes d'une réputation bien méritée ; mais ſous le premier, il étoit encore enfant ; ſous le ſecond, il n'avoit pas un goût décidé ; & il a enſeveli ſes propres talens, tant qu'il a borné ſon ambition à imiter leurs perfections ; mais dans les morceaux qu'il a faits enſuite, on voit regner un ſtyle neuf & un caractère qui lui eſt propre ; on diſtingue l'effet d'une étude appliquée & la connoiſſance heureuſe des monumens antiques ; on apperçoit ce maître qui forme ſa correction ſur ſes modéles, mais qui prend un ſtyle & une maniere particuliere à lui ſeul.

Il eſt bien ſingulier, qu'un génie ſi décidé ait été, quand il le vouloit, le meilleur copiſte du monde. Ce n'eſt pas ſeulement dans ſes premieres piéces qu'on s'en apperçoit ; il peut y avoir eu de l'étude alors ; il y a même toute apparence qu'en le faiſant il viſoit à la perfection ; mais dans beaucoup d'autres tableaux, ceux par exemple, qu'il a faits dans ſa plus grande force, on voit qu'il

ſe joue du ſtyle des autres. J'ai reconnu dans pluſieurs la maniere particuliere du Guide, celle du Baſſan, du Tintoret & du Titian. On en voit qui reſſemblent ſi fort aux ouvrages de ces maîtres, que, moi qui n'aime pas à faire peine à perſonne, je ſuis certain que je pourrois vous faire remarquer dans les cabinets d'Angleterre les plus précieux, des tableaux qui paſſent pour être du Titian & de beaucoup d'autres, & qui ſont inconteſtablement des jeux du pinceau du Jourdan.

Le Seneque mourant dans le bain, que nous avons vu enſemble avec tant de plaiſir à Burleigh, eſt une copie d'un tableau inimitable du Jourdan qui eſt dans ce Palais. On m'a dit ici que l'eſcalier de l'Eſcurial mérite tous les honneurs, & beaucoup plus que le prix dont le Roi d'Eſpagne a acheté la viſite de ce fameux Maître dans ſon Royaume. Quoi qu'il en ſoit, il y en a deux tableaux ici, le martyre de ſaint Aqueſe, & la diſpute entre Perſée & Phinée, qui annonceront à la

poſtérité, que les richeſſes, les titres & les Ordres qu'on lui a conférés, n'ont pas été des recompenſes ſupérieures à ſon mérite.

Les meubles ne ſont pas ce qu'il y a de digne d'admiration dans le Palais de Durazzo. Celui du Duc Doria eſt à la vérité plus magnifique à l'extérieur; mais l'eſcalier & beaucoup d'autres choſes du dedans de celui-ci ſont au-deſſus de tout ce qu'il y a à Gènes & peut-être ailleurs.

L'Egliſe de Carignano eſt un édifice moderne très-élégant; on y voit deux tableaux excellens; ſçavoir le martyre de quelque Saint par Carlo Marate, & un S. François du Guerchin. Ce ne ſont pas les ſeuls bons tableaux qu'on y trouve; mais leur éclat & celui du bâtiment même, ont été éclipſés pour moi par le Pont ſur lequel on paſſe pour s'y rendre. On l'appelle le pont de Carignano, parce qu'il conduit à cette Egliſe. C'eſt un des plus nobles & des plus hardis ouvrages modernes que j'aie vus. Il ſert à joindre deux rochers

fort escarpés par trois ou quatre arches; mais le dessein en est grand, & on se sent frappé d'admiration en le voyant.

Gènes doit avoir existé dès les tems les plus reculés. Les Auteurs les plus exacts la donnent pour la Capitale des anciens Liguriens; mais suivant les idées communes tirées des Auteurs classiques, elle ne peut pas avoir été bien considérable. Nous apprenons qu'elle fut réduite alors en cendres par Mago le Carthaginois, du tems de la seconde guerre Punique. Les Romains la rebâtirent ensuite. Les Sarrasins la raserent aussi jusqu'aux fondemens dans le dixiéme siécle; & les François bien plus nouvellement, lui firent beaucoup de dommage en la bombardant. Quelle vénération ne doit-on pas avoir pour la sainteté de Notre Dame des Vignes? Les gens qui régissent cette Eglise ont conservé, & montrent encore à présent une bombe qui y tomba sans faire aucun dégat. Quelle prééminence miraculeuse dans un tems où beaucoup d'au-

tres édifices ſacrés ont été renverſés par ces machines ſacriléges ?

On a regardé de tout tems les Génois comme des menteurs ; le peu que j'en ai vû, me fait preſque croire que cette maladie eſt héréditaire, & s'eſt toujours perpétuée de génération en génération. Gènes eſt non-ſeulement le triomphe des fauſſetés ; mais elle a donné à bien d'autres l'occaſion d'en dire. C'eſt à la vérité une Ville noble & très-élégante, mais on a exageré beaucoup en ſa faveur. On voit dans toutes ſes parties une grande profuſion de marbres ; mais il eſt faux qu'elle en ſoit toute bâtie, les Voyageurs l'ont dit & l'ont écrit ; mais dans la vérité les maiſons y ſont de brique ou de pierre. On vous a parlé des jardins ſoutenus en l'air. En vérité je m'imaginois en voir de ſemblables à ceux de Sémiramis à Babylone. Que direz-vous de ces Hiſtoriens de ces merveilles, quand vous apprendrez que ces Jardins, dont on a ſi bien embelli la deſcription, ne ſont autre choſe que des pots de fleurs arrangés ſur

des balcons, ou quelques fleurs annuelles qu'on fait croître dans une petite épaiſſeur de terre ſur les toits. C'eſt ainſi que ceux qui en font la deſcription, les repréſentent: & voilà préciſément ce que ſont les choſes, quand on les voit ſoi-même.

LETTRE XXXVIII.

LOrſque je vous ai écrit la derniere fois de Gènes, j'étois en colère contre les Ecrivains de voyages, pour avoir exageré dans la deſcription de cette Ville; je le ſuis encore plus aujourd'hui de ce qu'ils n'en ont pas aſſez dit de Pavie. Il eſt vrai qu'actuellement on y voit peu de choſes qui méritent l'attention; mais n'auroit-on pas dû penſer qu'il eſt de leur reſſort de nous apprendre auſſi bien ce qu'une Ville a été autrefois que ce qu'elle eſt encore? Pavie, dont le Château n'eſt plus qu'un monceau de ruines, dont toute l'étendue, à l'exception d'une rue aſſez grande, n'eſt qu'une ſcene de déſolation,

lation, étoit autrefois la capitale d'un Royaume, & le séjour d'un puissant Monarque. Si l'antiquité a droit à nos égards, Pavie peut les exiger par cette raison. Le Tessin, le *Ticinus* des anciens, qui en baigne les murs, lui a donné le nom latin de *Ticinum* que nous connoissons. Pline qui en parle comme d'une place importante, fait honneur de sa fondation aux Liguriens; & les Génois d'à présent ne veulent pas se désister de cette prétention; mais il me paroît que cette origine est due avec plus de fondement aux Gaulois Boyens (les *Cenomani*) comme on les appelle. Attila la réduisit en cendres dans le cinquiéme siécle; & Odoacre qui y poursuivit Orestes, la mit pour la seconde fois dans un état de désolation. Elle ne s'est guère mieux trouvée dans la dispute qu'eurent ensemble Rodolphe & Hugues d'Arles pour la succession à la couronne d'Italie. Il n'est pas surprenant qu'après de pareils accidens, cette Ville ne fasse pas une aussi brillante figure que quelques autres qui ont été plus heu-

reuſes. La ruine totale du Royaume de Lombardie dont elle étoit la Capitale, a porté les derniers coups à ſon état floriſſant ; & comme ſi ce n'eut pas été encore aſſez, la diviſion entre les Guelphes & les Gibelins, & depuis entre la France & l'Empire, ont contribué à ſa deſtruction entiere.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'une Ville ſoit réduite à peu de choſe, après avoir eſſuyé tant de malheurs coup ſur coup. Les Rois Lombards ont fait leur réſidence à Pavie pendant plus de deux cens ans ; car ils gouvernerent l'Italie deux ſiécles ; & ils avoient décoré Pavie par bien des Palais & des édifices publics. Ce qu'on y voit maintenant pour prouver ſon ancienneté ne ſe réduit pas aux ſeuls fragmens de ces édifices ; il y a près de l'Egliſe de S. Laurent des ruines d'un Cirque ; & on y voit auprès un ancien marbre qui l'attribue à Athalaric.

On m'a mené voir le tombeau d'un Anglois au Couvent des Auguſtins. Son épitaphe le qualifie Duc

de Suffolk, & nous apprend qu'il fut tué à la bataille de Pavie. L'Histoire rapporte qu'il fut chassé d'Angleterre du tems d'Henri VIII. Il faut donc que ce soit le Chevalier Richard de la Poole, frere du Comte de Suffolk, qui pendant son exil aura pris le titre éteint depuis long-tems de Duc de Suffolk. On voit dans le même lieu, un monument érigé à la mémoire de l'infortuné Lionel Duc de Clarence, second fils d'Edouard III, qui s'étant rendu dans cette partie du monde, pour épouser une fille du Duc de Milan, mourut peu après son arrivée.

Une statue équestre élevée dans la place du marché a attiré mon attention, & a été pour moi la source d'un plaisir d'une espéce bien singuliere. Cent personnes à la fois vinrent m'en faire l'histoire & m'en expliquer le sujet. Un Citoyen fort grave me dit, qu'on l'appelloit le *Regisole*; & que ce n'étoit pas un ouvrage sorti de la main des hommes; il m'assura que cette statue avoit été faite pour Théodore le Grand, par

l'ordre duquel un Magicien qui fréquentoit sa Cour, l'avoit travaillée. Un Medecin sçavant qui méprisoit les connoissances de l'autre, quoiqu'il soutint la même opinion, s'arrêta pour me dire, que *Regisole* n'étoit qu'une corruption du nom latin, *Rex solis*, & que le Magicien qui l'avoit coulé, avoit prétendu faire la représentation d'Odoacre. Quelle idée prendrez-vous des Antiquaires de Pavie, quand vous apprendrez que ce *Regisole* Magique est un chef-d'œuvre excellent d'un ancien Statuaire, qui représente Marc-Aurele ? Il fut transféré de Ravennes à Pavie; mais soit pour son origine magique, ou par quelqu'autre raison, les habitans de Ravennes & de Pavie, semblent avoir pour elle une égale vénération qui va jusqu'à l'enthousiasme. On m'a raconté à cette occasion dans mon auberge une histoire, qui en faisant connoître la vénération de ces deux Villes rivales pour le *Regisole*, m'a donné en même-tems une grande idée d'un Citoyen obscur de l'une d'elles. Cosmode Magna fut le

premier homme qui escalada les murailles de Pavie, lorsque les François la prirent en 1529 : le Général qui vit la bravoure d'un simple particulier qui se distinguoit d'une maniere si éclatante, le fit appeller, & lui dit de demander pour recompense tout ce qu'il voudroit. Cet homme lui répondit, qu'il étoit citoyen de Ravennes, & qu'il demandoit le *Regisole*. Anciennement, dit-il, il appartenoit à Ravennes; & si j'ai eu le bonheur de mériter quelque faveur de mon Général, je souhaiterois d'être l'instrument pour faire rétablir cette précieuse statue au lieu où elle a été placée dans son origine. Le Général y consentit; on ordonna que la statue fut transférée; & le peuple de Ravennes se disposoit déja à recevoir la statue & leur guerrier avec toutes les marques d'un triomphe : mais les habitans de Pavie qui ne faisoient pas moins de cas du *Regisole*, députerent tout le Sénat en corps pour supplier le Général de révoquer cet ordre, & de leur laisser la statue. La bonne politique ne vouloit pas que

le Commandant les refusât. Le soldat fut recompensé par une couronne murale d'or massif, & la statue est restée à la même place.

Elle est très-bonne par elle-même; mais j'ai été choqué de voir aux talons de l'Empereur Romain, des éperons à la moderne : ces éperons aussi-bien que la bride & les étriers, ont été ajoutés après coup par quelque ouvrier mal-adroit, aussi ignorant en fait d'Histoire, que dans sa propre profession.

La Cathédrale est un édifice vieux, bas, sombre & désagréable. Elle fait un très mauvais effet, parce qu'elle est placée toute de travers. Les Colléges n'ont pas lieu de se glorifier beaucoup de la beauté de leur architecture. La Citadelle, à ce qu'on prétend, étoit autrefois un très-beau bâtiment. Les François l'ont détruite la seconde fois qu'ils assiégerent Pavie : c'étoit un ouvrage de Galeas Visconti. Le Pont que est dans cette Ville, le morceau le plus hardi, le plus frappant de ce genre qui soit dans tout ce pays, & le triomphe de

l'architecture, offre un si beau témoignage du mérite de ce Prince, qu'il rend croyable tout ce qu'on rapporte du Château.

LETTRE XXXIX.

EN voyant que c'est de Milan que je vous écris, vous êtes déja curieux de voir la description de la Cathédrale. Vous avez raison : ce bâtiment est magnifique ; mais il a aussi quelque chose d'assez singulier. C'est une masse énorme d'ouvrage gothique, tout de marbre. Le portail n'en est point achevé ; mais comme je vous l'ai déja observé, ce défaut est très-commun dans les Eglises d'Italie. Le marbre est si abondant, & coute si peu dans ce canton, qu'on pourroit l'achever avec une dépense peu considérable à proportion de l'effet qui en résulteroit. Ce qu'il y a encore de plus odieux, c'est que l'Eglise est assez riche par elle-même pour le faire. L'argenterie & les bijoux superflus & inutiles produiroient

trois fois plus qu'il ne faudroit pour cela : le seul revêtement des murs du caveau de S. Charles Borromée avanceroit beaucoup ; car il est d'argent massif. Mais il faudroit que les gens d'Eglise le fissent ; & outre que ce seroit dépouiller ces trésors, si l'Eglise finissoit ce portail, on n'auroit plus de prétexte pour exiger des legs & des présens. Il est honteux qu'un édifice si superbe ne soit pas fini sur le dessein de son Architecte ; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne le sera jamais.

On voit dans cette Eglise une grande profusion de bronze & d'argent travaillé ; mais la fumée des lampes qui y brulent sans cesse, ternit l'éclat de tout, jusqu'à la muraille du dedans ; de sorte que tout y paroît d'une malpropreté révoltante. Pour pouvoir distinguer la beauté des materiaux, aussi-bien que d'une grande partie du travail, il faut les regarder en dehors. Auriez-vous imaginé qu'il pût se rencontrer dans une seule & même Eglise plus de onze mille statues ? On prétend qu'il

y en a ce nombre dans la Cathédrale de Milan : en changeant un peu les termes, cela peut être vrai ; car je crois que le calcul eſt aſſez juſte, ſi on comprend avec les grandes toutes celles qui les accompagnent, & les différentes figures qui ſe trouvent dans les bas-reliefs. La plûpart de ces ſtatues plus hautes que nature, ont un grand air de nobleſſe. Il y en a pluſieurs bonnes, mais particulierement une d'Agrati qui ſurpaſſe preſque tout ce qu'a produit le ciſeau moderne. C'eſt un S. Barthelemi écorché, avec la peau pendante ſur ſes épaules. Le ſujet a quelque choſe d'horrible ; mais il révolte beaucoup moins dans la ſculpture que dans toute autre repréſentation. Le Docteur Mead en a un tableau, ſi je ne me trompe. Nous raſſemblons les idées d'horreur & de ſang, & le Peintre nous choque avec ſon coloris. Le viſage eſt à mon avis plus expreſſif dans la ſculpture que dans tous les tableaux que j'en ai rencontrés ; & les muſcles y ſont exprimés heureuſement & avec jugement ; mais le blanc du marbre,

quand il n'y auroit rien de plus, ôte tout le dégoût dont on est saisi en voyant la toille ensanglantée. S'il se trouve quelque imperfection dans cet excellent morceau de sculpture, c'est que la charge de la peau paroît pésante & matte; mais en convenant du défaut, je ne sçais comment on auroit pû faire pour l'éviter. Vous sçavez que les Statuaires de tous les siécles, ont trouvé que même les draperies de leurs figures faisoient une charge & un embarras dans les statues; quoiqu'elles soient une partie très-heureuse de l'imitation du Peintre. Quand les anciens habilloient leurs statues, c'étoit avec des robes minces qui tomboient tout plat; en même-tems qu'elles ne paroissoient point embarrassantes, elles laissoient appercevoir les traits; encore évitoient-ils souvent de les habiller; ils achetoient la beauté aux dépens de la vraisemblance. Le fameux Laocoon antique est nud, quoique Prêtre & dans l'attitude d'un homme qui fait un sacrifice. Quel défaut visible de vraisemblance! Mais le Sculpteur

a mieux aimé être grand dans le tout, que d'être exact dans une circonstance particuliere.

LETTRE XL.

J'Ai été interrompu la derniere fois que je vous ai écrit. J'ai employé, depuis, quelques heures de plus à visiter cette Capitale de la Lombardie. Je m'égare, je me perds dans la multitude des choses qui méritent de vous être mandées. Si toutes les Villes d'Italie fournissent autant de matiere à l'admiration, notre tournée durera autant que la vie, & j'aurai des volumes à vous écrire.

J'ai vu un bas-relief antique qui surpasse tout ce que j'ai rencontré dans ce genre : c'est une danse de Bacchantes ; il y a quelques figures, entr'autres un Saturne, dont l'élégance & l'expression sont inimitables. Il est dans la gallerie de l'Archevêque, & faisoit autrefois partie du cabinet Borghese.

Je n'ai jamais si bien sçu combien

le Titien eſt grand Peintre, que depuis que j'ai vû de lui dans cette Ville un Chriſt couronné d'épines, dans l'Egliſe de Ste Marie-des-Graces. Les morceaux que nous avons de ce grand homme, ſont ſi évidemment inférieurs à celui-ci, qu'ils doivent être ſans difficulté de ſes premiers ouvrages. Il régne dans la plupart un froid & une maigreur viſibles. Je les ai cru très-excellens, quand je les ai vûs; mais j'en penſe à préſent bien différemment. Il y a dans le coloris de ce tableau quelque choſe de moëlleux, qui le met infiniment au-deſſus de tous les autres; cependant avec toute cette force, il eſt délicat & doux au-delà de ce qu'on peut imaginer. L'attitude de la figure a une grace & une dignité plus que mortelle; & ſon viſage porte avec toutes les autres paſſions, une douceur & une humilité, que perſonne n'auroit pû allier ſi bien que Titien, avec la dignité & la douleur.

Les anciens diſent eux-mêmes que quand ils voyoient les ſtatues de Phidias, ils étoient étonnés comment

un homme, qui n'avoit jamais vu non plus qu'eux les Divinités qu'il représentoit, pouvoit acquérir une telle connoissance de leur forme, & leur donner une expression qui rendoit leurs figures plus que mortelles. Avant de voir ce tableau, je n'avois pas pu comprendre la force de cet éloge; mais assurément, quoique cette figure soit celle d'un corps humain, ce Phidias des Peintres y a jetté, je ne sçai quoi, de plus que mortel. Cela se trouve dans l'air, la maniere & l'expression; mais à moins que moi qui vous écris & vous à qui j'écris, n'ayons étudié, comme le Titien & Phidias ont fait sans doute, ce que c'est que perfection, dignité & même divinité, indépendamment de toute forme matérielle, il est impossible de nous communiquer l'un à l'autre une idée juste de ce tableau admirable. J'entrois en extase à mesure que je le regardois; c'est à juste titre qu'on a appellé ce Vénitien le Prince de l'école Lombarde: mais en vérité ce n'est pas en dire assez.

Le fameux tableau de la Cêne,

par de Vinci, ſe trouve dans une Chapelle des côtés de cette Egliſe. La face des deux ſaints Jacques, juſtifie tout ce qu'on a jamais dit à leur louange. On nous aſſure que le Peintre a laiſſé celle de la figure principale ſans la finir, déſeſpérant d'y exceller auſſi bien qu'il avoit fait dans les autres. La peinture eſt ſur la muraille ſolide; & ce viſage eſt maintenant ſi fort endommagé par l'humidité, qu'il n'eſt pas facile de confirmer ni de contredire cette hiſtoire.

On eſt depuis longtems dans le préjugé que les peintures de la Bibliotheque Ambroiſienne, ſont encore plus prétieuſes que les livres. Peut-être a-t-on haſardé cette opinion devant quelque Anglois diſtingué qui ne l'aura pas cru; après quoi elle ſera devenue univerſelle; pour moi je n'en crois rien non plus. A la vérité les peintures frappent la vue plus diſtinctement; car les livres ſont enfermés dans des armoires & ne figurent pas beaucoup; mais quand j'ai eu pris la peine de les examiner,

j'ai été ſurpris de ce que j'avois entendu. Le Cardinal Frederic Borromée a montré autant de gout que de magnificence dans le choix & la diſpoſition du tout. Il a dépouillé toute l'Europe & l'Aſie des tréſors les plus précieux dans ce genre, pour en enrichir cette collection. Les peintures ſont toutes d'une grande beauté, mais en petit nombre : au lieu que les manuſcrits ſont preſque innombrables. Il y a un Sophocle du onzieme ſiécle, écrit ſur ſoye en lettres d'or, & un Joſeph ſur du *phillirea* ou papier d'Egypte, à qui on donne douze cens ans d'ancienneté. On y trouve les manuſcrits de Mathématique du fameux Leonard de Vinci, à qui on prétend que notre Roi Jacques I a offert trois mille piſtoles d'Eſpagne pour la douziéme partie ſeulement. Il y a auſſi deux lettres originales de Bajazet Empereur des Turcs; elles ſont en langue Grecque, & adreſſées à deux Papes. Elles concernent le ſoin qu'il les prioit d'avoir d'un Prince Turc nommé *Gemes*, qui étoit à Rome

après s'être échappé de son pays, & qui, à ce qu'on prétend, est mort ensuite de poison à Gayette.

J'ai été extrêmement frappé de l'histoire d'un squelette qu'on m'a montré dans une salle, proche de la Bibliotheque. Il est d'une Dame de cette ville, une des beautés les plus célébres de son tems, qui a laissé ses os pour servir de mémoire & d'exemple aux femmes galantes de la Ville.

Entre les tableaux, sur les louanges desquels il n'est pas nécessaire que je m'étende, puisqu'on n'y admet que les plus excellens, j'en ai vu deux de Raphael, sçavoir une Ecole d'Athènes en clair obscur, l'original du fameux tableau à fresque qui est au Vatican, & notre Sauveur lavant les pieds de ses Apôtres. Il y a aussi une Magdeleine du Titien, & son portrait fait par lui-même. Les Elémens de Binghell y font aussi une très-belle figure.

Les façades des Eglises de Ste Marie & de S. Paul, sont deux morceaux admirables d'architecture, construits sur les desseins d'Annibal

Fontana ; le portique de S Sigiſmond par Bromante, eſt pareillement un chef-d'œuvre de cet art.

Tout cela n'eſt encore rien à mon avis, auprès de la colonade antique qui eſt devant l'Egliſe de S. Laurent. C'étoit autrefois le portique d'un Temple, qu'on dit avoir été bâti pour Apollon & enſuite dédié à Hercules : il eſt composé de ſeize colonnes corinthiennes. On voit à une de ſes extrémités une inſcription en l'honneur de Lucius Caius, mais qui n'a rien de remarquable.

Le Confeſſionnal & la Chaire dans l'Egliſe de S. Alexandre, ſont magnifiquement décorés. Ils ſont couverts d'une eſpéce d'ouvrage de pampres fait avec des plaques de pierres polies, dont quelques unes ſont élégantes & bien choiſies, & les autres aſſez ordinaires. Le Tabernacle de l'Egliſe de S. Nazarine eſt extrêmement élégant. C'eſt un préſent du grand Duc de Toſcane, & une merveille dans ſon eſpéce, tant pour la matiere que pour le travail. Le pavé de l'Egliſe eſt de marbre Africain,

& fut placé aux dépens de Sesenna femme de Stilicon : c'est ce qu'on voit par une inscription qu'on y conserve.

Si on ne trouve pas dans l'Eglise de S. Etienne autant d'ornemens que dans les autres, on en est dédommagé par ses curiosités. On voit contre la muraille intérieure de cet édifice, une roue de marbre rouge, autour de laquelle est gravé en gros caractéres, *Rota sanguinis fidelium*. Saint Ambroise, à ce que dit l'histoire, entra dans le lieu où est bâtie maintenant l'Eglise, lorsqu'il venoit de se donner un combat sanglant entre des bons Catholiques & des Ariens. Le sang des deux partis couloit mêlé & confondu ensemble; & ce bon Saint, fâché de ce mélange, pria Dieu de faire un miracle pour les séparer. Sa priere fut exaucée ; le sang des fidéles se sépara de lui-même d'avec celui des hérétiques, & se rassembla dans le creux d'une grande pierre ronde qui est dans ce pavé. On montre encore la pierre vis-à-vis de la roue ; & le fait est rapporté en latin

dans une inſcription pompeuſe qui finit par ces mots, *tu memoriam venerare, & miraculi veſtigium adora.*

Il y a dans l'Egliſe de S. Ambroiſe un reſte de la ſuperſtition païenne, qui n'eſt pas mépriſable. C'eſt un Serpent de bronze d'une très-excellente main, par lequel on a voulu repréſenter un Eſculape ou un Mithras; ou peut-être eſt-il encore plus ancien, & repréſente-t-il un Knuphis ou Cneph Egyptien. Tout le monde ſçait qu'on adoroit le Soleil ſous cette forme. On n'ignore pas non plus que les Egyptiens révéroient leur Cneph ſous la figure d'un Serpent, dont on formoit une figure circulaire, comme cet animal ſe replie de lui-même, ce qui étoit un emblême de l'éternité. Quoi qu'il en ſoit, les bons Catholiques de Milan donnent à cette figure une toute autre origine. Ils prétendent que c'eſt le Serpent d'airain que Moyſe éleva dans le déſert; & comme ils n'ont point de Serpens dont il puiſſe ſervir à guérir la morſure, on y porte, un certain jour de la ſemaine de Pâques,

tous les enfans qu'on suppose attaqués de vers, pour être guéris en le regardant. La figure est placée sur une haute colonne de marbre.

C'est la fameuse Eglise dans laquelle le Saint, dont elle porte le nom, refusa de laisser entrer l'Empereur Theodose, après le massacre auquel il consentit à Thessalonique. On fait voir encore les portes d'airain qu'on ferma dans cette occasion pour l'empêcher de passer ; & on revere beaucoup le nom du Saint pour ce bel exploit. L'Eglise par elle-même est basse ; mais on en voit assez clairement la raison : c'est le seul édifice qu'ait épargné Frederic Barberousse ; & les ruines de l'ancienne Milan qu'il détruisit & mit en cendres, ont élevé le terrein des environs. On y voit quelques peintures & des statues qui sont estimables pour leur antiquité, quoique très-mauvaises en elles-mêmes.

Il y a une chose qui m'a fait en même temps du plaisir & beaucoup de peine. En examinant les quatre colonnes qui soutiennent le grand

Autel, on voit évidemment qu'elles ont été faites de deux anciennes colonnes qu'on a sciées par le milieu. Elles sont de porphire & doivent avoir été très-nobles quand elles étoient entieres. A quelque distance de la muraille de l'Eglise, il y a aussi une colonne antique d'ordre corinthien, qui subsiste encore toute seule. Cette colonne & les autres sont sans doute des restes de quelque ancien bâtiment qui étoit autrefois dans cet endroit. On prétend que c'étoit un Temple de Jupiter, mais je ne sçais pas trop sur quel fondement.

LETTRE XLI.

QUand aurai-je fini de visiter Milan ? j'ai vu beaucoup de choses depuis ma derniere lettre ; mais ce n'est pas encore tout : je ne m'étonne pas qu'on lui ait donné le nom de Milan la grande : elle est digne d'être la Capitale d'un territoire plus grand que le Duché de son nom. On

prétend qu'elle a plus de dix milles de circonférence : c'eſt en effet une des plus belles & des plus grandes Villes que j'aie encore vûes. Les relations ne nous donnent que des idées bien imparfaites de tous ces endroits. Je ne la crois pas forte ; à la vérité elle eſt environnée d'une muraille qui a dix portes ; mais elle a trop d'étendue pour être régulierement fortifiée. Tout ce qui manque à la Ville à cet égard, ſe trouve dans la Citadelle : c'eſt un bâtiment régulier & très-fort, qui commande toute la Ville, & qui poſſéde avec juſtice la réputation d'être la meilleure forteresſe de l'Italie. La petite riviere d'Olano qui paſſe à Milan, ne répond guère aux beſoins d'une grande Ville ; mais en revanche ſa ſituation compenſe bien le défaut d'une riviere plus grande ; car la Ville eſt ſituée dans une des plus agréables & des plus fertiles plaines de l'Italie. Deux canaux navigables par leſquelles Milan a communication avec l'Oder & le Teſſin, la dédommagent amplement du défaut d'une groſſe riviere,

La Ville eſt bien bâtie ; elle a beaucoup de grandes places bien découvertes, & ſes rues ne ſont pas trop ſerrées. On y compte plus de deux cens trente Egliſes & au moins quatre-vingt-dix Couvens tant d'hommes que de filles. Quand on ſe rappelle le nombre de perſonnes inutiles renfermées dans ces maiſons, & la multitude d'habitans qu'il y a dans les quartiers de la Ville, occupés par les commerçans & les artiſans, on n'eſt plus ſurpris qu'on faſſe monter le peuple de Milan à trois ou quatre cens mille ames.

Vous avez vu l'eſtampe de ſaint George tuant le Dragon, d'après un tableau de Raphael. L'original eſt à Milan dans le Monaſtere de S. Victor, où on le conſerve prétieuſement. Il eſt inconteſtablement de la main à qui on l'attribue ; mais il n'a pas rempli la haute idée que je m'étois formée d'un morceau ſi célébre. On y voit bien cette force & cette dignité qui caractériſe la maniere de ce Peintre inimitable ; mais il manque de cette grace qui brille dans beaucoup

d'autres de ses ouvrages, & son coloris n'est pas digne de l'Auteur de quelques tableaux que j'ai vus de sa main. Ceux à qui il appartient ne veulent pas qu'on éleve le moindre soupçon à cet égard; cependant je suis disposé à croire que c'est un de ses premiers morceaux; quoiqu'il annonce cette force d'esprit & de génie, qui promettoit les morceaux achevés qu'il a donnés ensuite; on n'y voit point cette beauté & ce fini qui regne dans plusieurs autres.

Vous rappellez-vous le nom d'un Milanois nommé Quintus Novellius, que Pline a immortalisé. On l'appelle Tricongius, en mémoire de ce qu'il but trois conges de vin en présence de Tibere. Quel exploit! on conserve son visage en relief avec une inscription, auprès de la porte neuve à Milan, tandis que celui de beaucoup de gens de mérite de son tems sont restés dans l'oubli.

Il y avoit autrefois sur une porte de Milan la statue d'un nommé Tousa, qu'on suppose avoir donné son nom à la porte. C'étoit une figure

gure de femme très-élégante, qui s'étoit exposée toute nue dans une attitude pleine d'indécence. Elle y est restée jusqu'au tems de S. Charles Borromée, qui la fit ôter. Voici l'histoire qui y avoit donné lieu. Une Dame d'une beauté singuliere s'avisa, dans le tems que Frederic Barberousse assiégeoit la Ville, de se montrer toute nue sur une des portes pour attirer l'attention des assiégeans, tandis que la garnison fit d'un autre côté une sortie furieuse. L'Histoire dit que cette aventure eut un heureux succès. La statue est encore existante; on la conserve dans un Palais de la noble famille d'Archinte; mais il n'est pas facile aux étrangers d'obtenir la permission de la voir.

LETTRE XLII.

IL y a ici une Sainte dont l'histoire m'a extrêmement amusé. La derniere curiosité qu'on m'a fait voir à Milan, est le caveau de Ste Guillelmine. Je n'avois jamais entendu par-

ler de ſon hiſtoire ; il n'eſt pas étonnant que les voyageurs n'en ſoient pas informés ; & je ſuis même ſurpris qu'on m'en ait fait part. Le caveau qui porte le nom de Ste Guillelmine, eſt une grotte, qui ſervoit de retraite, il y a environ quatre ſiécles, à la Sainte dont elle porte le nom. C'étoit une Dame d'une piété exemplaire, qui, après avoir employé un bien conſidérable à des œuvres de charité, dit l'hiſtoire, & à rendre ſervice au public, ſe retira dans cette voute obſcure, qui n'étoit pas cependant ſans quelque conſolation. Elle avoit pour maxime de ne pas vouloir être troublée dans ſes actes de dévotion, ſoit qu'elle y vacquât ſeule, ou accompagnée de ceux qu'elle admettoit à ſon amitié. La porte n'étoit ouverte alors pour qui que ce ſoit ; ſa force, & encore plus le reſpect & la vénération qu'on avoit pour la Sainte, la rendoit imprenable. On auroit regardé comme un ſacrilege la moindre tentative pour y entrer, ou même pour écouter ce qui s'y paſſoit. D'ailleurs, quand on



auroit voulu l'entreprendre, la nature du lieu auroit rendu l'exécution impossible. La porte étoit fermée régulierement à certaines heures, & la dévotion duroit quelquefois beaucoup : d'abord le tems n'étoit pas fixé, & la porte étoit souvent fermée à midi ; mais la Sainte étant trop importunée, le monde s'assemblant en foule à une certaine distance de l'entrée, pour avoir part à ses prieres, elle fut accablée de sollicitations par les personnes dévotes qui demandoient la permission d'y être admises. L'amour pour le bien, & la haine de l'ostentation, lui fit enfin prendre minuit pour ses plus grands actes de dévotion ; elle n'y admettoit qu'un petit nombre de ceux qui briguoient cet honneur. La porte étoit ordinairement fermée pendant deux ou trois heures : ceux qu'elle honoroit de ses instructions étoient alors licenciés, non pas tous ensemble, mais les uns après les autres, & chacun recevoit ses dernieres instructions avant de sortir.

Cette pieuse recluse s'étoit fait

une régle de n'admettre que les jeunes gens, afin d'avoir des cœurs innocens & purs pour recevoir ses préceptes; & afin que personne ne pût en médire par envie, les élus y venoient tous couverts d'un voile C'eût été une marque d'irréligion de suivre ceux qui en sortoient, ou de les épier pour les reconnoître.

Il n'y avoit que les parens des admis qui en eussent connoissance; & on les édifioit tous les jours de la seconde main par le récit des sermons de la bonne Dame. Enfin l'habitante de la caverne révérée vint à mourir, & fut mise au catalogue des Saints; on rendit à sa mémoire des honneurs sacrés; & ses Disciples obtinrent la permission d'être enterrés dans le même caveau où la bonne Dame avoit coutume de communiquer les avertissemens qu'elle recevoit du Ciel. La permission ayant été accordée, on déposa le corps dans le tombeau en grande cérémonie. Tout Milan révéroit jusqu'à son nom; mais ses Disciples, composés d'un certain nombre de

personnes de l'un & de l'autre sexe, se rassembloient aux heures indiquées pour honorer ses cendres, réitérer leurs dévotions, & communiquer ensemble sur les choses que la Sainte avoit coutume de leur dire pendant sa vie. Personne n'avoit la permission d'assister à ces cérémonies, que ceux qui y avoient été reçus du vivant de la Sainte.

La cérémonie dura quelques mois; ceux qui fréquentoient le caveau, étoient regardés par toute l'Eglise avec vénération. Le cadavre de la Sainte s'étoit conservé d'une maniere surnaturelle, & il opéroit des miracles; on songeoit déja à bâtir une Chapelle au-dessus de la grotte. Dans ces entrefaites, un jeune citoyen de Milan épousa l'une des élues: c'étoit la plus aimable fille de son tems. Ils furent heureux, dit l'histoire, quatre mois. A la fin le mari, dont l'amour ne faisoit que s'accroître par la possession, commença à murmurer des heures que la dévotion de sa femme pour le caveau déroboit à sa passion. Il fit quelques instances pour être

admis parmi la troupe choisie; mais ses sollicitations furent vaines : ce qui l'en excluoit,n'étoit pas défaut de piété de sa part, mais la rigueur des régles. Si quelqu'un eût pu être admis de nouveau, à coup sûr son cher mari l'eût été: elle l'avoit proposé à une assemblée; on lui avoit répondu que la Sainte n'avoit pas permis d'y recevoir personne. Le bon homme se rendit; mais c'est une mauvaise chose qu'une soumission forcée : il brûloit d'envie de sçavoir en quoi consistoient ces rits secrets; peut-être même avoit-il conçu quelque soupçon. La Dame un jour, à l'heure de se coucher, le quitta pour se rendre avec d'autres à leur dévotion. Elle avoit laissé à la maison un de ses voiles: le mari s'en étant affublé, alla droit à la cellule, frappa hardiment & fut admis. Il y étoit des premiers; il se cacha dans un recoin obscur, d'où il vit entrer tous les autres par bandes. Le dernier étant entré, on commença les cérémonies.

Jamais personne n'avoit été témoin

de tant d'horreurs & d'une ſcène de débauche ſi variée. Le bon homme les vit tous commettre ſans honte des infamies en préſence les uns des autres. Ce n'étoit pas la peine d'empêcher ſa femme d'être proſtituée pour cette nuit; une ſéance de plus, jointe à celles qui avoient précédée, n'étoit qu'une bagatelle: il la vit donc paſſer ſucceſſivement dans les bras de deux dévots, & fut obligé d'attendre avec patience la fin de la cérémonie. Sitôt que l'aſſemblée fut licenciée, il ſortit dans la foule, arriva au logis avant ſa femme, & lui entendit répéter les éjaculations & les prieres de toute l'aſſemblée, avec une édification chrétienne. Il prit le parti de reſter tranquille juſqu'au lendemain matin; ſitôt qu'il fut habillé, il alla trouver le Magiſtrat, qui après avoir pris ſon ſerment, reçut la plainte. Les circonſtances étoient trop fortes pour en pouvoir douter. On mit tous ces gens en priſon, du moins ceux qui étoient connus. Le mari ſe vit débarraſſé de ſa pieuſe femme; & l'on exhuma le corps de Ste Guillelmine,

que l'on fit brûler par la main du Bourreau.

LETTRE XLIII.

LAiſſons en paix les cendres de Guillelmine ; j'ai quitté le lieu où elles ont été jettées au vent, & je ſuis arrivé à Breſcia. Cette partie de l'Italie eſt plutôt un grand jardin qu'une campagne ouverte : le ſoleil, le ciel, l'air, tout contribue à la pompe & à la beauté des objets, & fait qu'on ſe croit tranſporté dans un nouveau monde. Vous ne ſçauriez concevoir combien je me félicite d'avoir eu aſſez de réſolution pour entreprendre mon voyage; mais il faut vous parler de Breſcia. C'eſt une Ville capitale, fort agréable, mais peu étendue, en comparaiſon de celle que je viens de quitter. On avoue qu'elle n'a pas plus de deux milles & demi de circonférence, & à la voir d'une certaine diſtance, elle paroît encore plus petite. Ses rues ſont fort étroites, & elle eſt ſi-

tuée au pied d'une montagne: on la voit toute d'un coup d'œil; elle fait un assez bel effet: les rivieres Mela & Gazza l'arrosent. Il y a un bras de l'une des deux qui passe par chacune des rues principales. C'étoit autrefois une place assez importante; mais les factions des Guelphes & des Gibelins l'ont presque entierement détruite. On l'a depuis réparée & rebâtie en grande partie; c'est à présent une des Villes les plus belles & les plus florissantes du territoire de Venise. Les maisons y sont régulieres & bien bâties. Il y a plusieurs places spacieuses & bien découvertes; les bâtimens publics n'y sont pas nombreux; mais ils sont beaux: le principal est la citadelle qui est très-forte & construite à la moderne.

Brescia est une ville ancienne; les Romains l'appelloient *Brixia*; & Catule la nomme la mere de Veronne. On prétend que ce sont les Cenomans, le second corps des Gaulois, qui passerent les Alpes sous Elitonius, qui l'ont bâtie; mais on y trouve peu de monumens qui an-

noncent ſon antiquité. Il y a cependant une choſe qui fait voir combien la même eſpéce de Manufacture peut ſubſiſter longtems dans un même lieu. Les Breſſians ſont les meilleurs ouvriers en fer de toute l'Italie; ils excellent principalement à fabriquer des armes. On trouve, par pluſieurs inſcriptions, qu'ils y excelloient déja du tems des Romains. Il y en a une entr'autre qui fait mention expreſſe des *Collegia Centoniarum fabrorum.*

Cette Ville regrette la perte d'une ſtatue conſacrée à une Divinité inconnue. J'en ai vu la figure & une copie de l'inſcription que l'on conſerve, & qui ont quelque choſe de particulier. La ſtatue eſt maintenant ailleurs; & les Breſſians regardent comme une honte éternelle pour leur Ville, de l'avoir laiſſé emporter. On l'avoit trouvée à Breſſe en creuſant la terre, il y a bien des années, & elle étoit d'un travail excellent. C'étoit la repréſentation d'un vieillard reſpectable & plein de dignité, habillé à la Phrygienne, debout & dans une attitude aiſée, avec un hi-

bou à ses pieds; & l'inscription ne contenoit que ces deux mots, *Deo Noctylio*. Elle doit avoir été unique; car on ne trouve rien de semblable dans les Collections des curieux ni dans les ouvrages des Antiquaires. Je n'ignore pas que Bacchus est appellé en quelques endroits *Noctylius*; mais ce ne peut pas être une statue de ce Dieu; sa face, son air, son aspect, n'en donnent point cette idée; & on n'y trouve aucun des attributs de Bacchus. Il y avoit une espece d'Orgies instituées en l'honneur de Cybele, que l'on appelloit *Nyctilia sacra*. Atys, principal Prêtre de cette Déesse, étoit toujours représenté comme un grave & vénérable vieillard. Jusques-là le symbole se rapporte; & quoique ce n'en soit point assez pour conjecturer que ce soit sa statue, il n'y a rien du moins qui y soit contraire.

L'Eglise de S. Lazare ne figure pas beaucoup auprès de plusieurs, dont j'ai eu occasion de vous parler déja dans le cours de mon voyage. Que seroit-ce auprès de celles qui

me reſtent à voir. Malgré ce déſavantage, elle a un air de magnificence & un caractère d'élégance qui me plaiſent beaucoup pour le préſent. C'eſt une ſorte de délaſſement pour l'eſprit qui a été tendu à contempler des objets vaſtes & des ſpectacles d'une admiration gênante, de tomber ſur d'autres qui, quoique moins magnifiques, ont cependant leur mérite & plaiſent ſans étonner. Il y auroit de l'injuſtice, après avoir parlé de S. Lazare, de ne rien dire de Ste Affre. Elles ont toutes deux des beautés en dedans. On voit dans la premiere pluſieurs beaux morceaux du Titien; & dans Ste Affre un étendard, par Paul Veroneſe, qui eſt une excellente choſe dans ſon genre. Il y a auſſi une Transfiguration, du Tintoret, qui ne céde en rien aux autres ouvrages que j'ai vûs de la même main. La Cathédrale offre une rareté dont je ne ſçais que vous dire. Ils ont dans cet endroit une façon imparfaite de montrer les choſes, qui fait qu'un étranger ne les voit jamais bien. Je croirois vo-

ſontiers qu'ils ont des raiſons pour prendre cette précaution. Le plat prétendu d'émeraude dont je vous ai parlé dans une lettre précédente, eſt enfermé ſous treize ſerrures, dont les clefs ſont entre les mains d'autant de perſonnes de la premiere conſidération; ce qui fait qu'un étranger a de peine à obtenir de le voir: & quand il y parvient, il eſt tellement entouré & le voit de ſi loin, qu'à peine peut-il dire, s'il eſt rond ou quarré, de pierre ou de cuivre. Il y a quelque choſe d'à-peu-près ſemblable dans la relique qui eſt à la Cathédrale de Breſſe; à la vérité elle n'eſt pas ſi bien fermée à clef; mais il eſt auſſi difficile de la voir quoique de loin. C'eſt une Croix de couleur bleue, dont la matiere, à ce qu'on prétend, eſt inconnue. Mon ami leur dit qu'il gageroit cent contre un, que ſi on lui permettoit de la voir à ſon aiſe, il leur diroit de quoi elle étoit faite; mais on nous a puni de cette hardieſſe; car nous l'avons vûe plus imparfaitement que nous n'aurions fait ſans cela. Tout le monde s'ac-

corde à dire qu'elle a appartenu à Conſtantin : quelques-uns prétendent que c'étoit ſon *Labarus* ; les Prêtres aſſurent que c'eſt ſon fameux Oriflamme ; mais c'eſt une conjecture qui me paroît mal fondée.

Breſſe a beaucoup de choſes qui m'ont fait plaiſir. Le Palais du Gouverneur eſt un beau bâtiment ; celui où on rend la Juſtice eſt auſſi fort grand & aſſez élégant ; & il y a dans le portique de la façade quelque choſe qui produit un très-bel effet. Il a au moins un quart de mille de face, & eſt tout habité par des Armuriers, qui y ont chacun des boutiques & des logemens ſéparés. Les mines de fer qui fourniſſent la matiere de ces ouvrages, (car on le travaille, depuis ſa ſortie de la mine, juſqu'à ſa derniere perfection ſont dans les montagnes au nord de cette Ville. Ces montagnes, comme il arrive toujours dans les endroits où il y a des mines, ne produiſent preſque aucuns végétaux.

Mon ami penſa y éprouver un ſort bien malheureux. C'étoit ce dont je

l'aurois le moins ſoupçonné, & le hazard le plus ſingulier me fit trouver à portée de le ſecourir. Vous ne ſerez pas ſurpris que ſa curioſité lui ait fait ſouhaiter de voir les mines de fer; mais vous le ſerez d'apprendre le guide qu'il avoit pris pour l'y conduire. A peine avions-nous apperçu l'ombre d'une femme depuis notre arrivée en Italie; jugez ſi je fus étonné à Breſſe de les voir paroître dans les rues, avec des chapeaux comme en Angleterre. Mon grave ami en avoit rencontré dans ſon chemin le ſoir une du plus bas étage, & étoit convenu avec elle qu'elle le viendroit joindre le lendemain, tandis que ſon mari ſeroit allé travailler, au pied de la montagne pour lui montrer le chemin des mines. Quoique les Breſſians laiſſent plus de liberté à leurs femmes, ils ne ſont pas moins jaloux que les autres Italiens: le mari eut quelque ſoupçon de l'affaire; il épia ſa femme, la vit aller trouver ſon galand hors de la Ville; ſi je ne me fuſſe pas levé de bonne heure par haſard pour

aller prendre le frais au nord de la Ville, l'aventure auroit eu sans doute une fâcheuse catastrophe. Je me hâtai d'arriver au coin d'un champ, où je vis trois personnes en grande dispute; je soupçonnai aisément le sujet de la querelle; car la femme se mit plusieurs fois entre les deux hommes, & je la vis plusieurs fois se jetter à genoux. Imaginez quelle fut ma surprise, lorsqu'en approchant je vis que mon compagnon étoit l'objet du ressentiment de cet enragé. Si le mari avoit l'air de Vulcain, le galand ne ressembloit guère à Mars; la Venus étoit dans l'attitude de suppliante; mais ses prieres ne faisoient qu'irriter le mari de plus en plus. Il étoit sur le point de se défaire du délinquant avec une espéce de poinçon de fer, dont on se sert pour percer des trous dans le fer rouge. Il me pria en mauvais Italien, de ne pas m'opposer à la vengeance d'un mari outragé, & croyoit que je serois assez Italien pour passer mon chemin & le laisser faire. Je ne sçais si ma réthorique le désarma, ou la pensée plus

puiſſante que nous étions deux contre un ; mais j'eus bien de la peine à le vaincre. Mon Ami proteſta qu'il n'avoit eu aucuns deſſeins contre l'honneur de la Dame ; mais il le fit de ſi mauvaiſe grace, que je fus convaincu du contraire. Cependant moyennant quelque argent, l'Italien promit d'oublier tout, & ils ſe quitterent bons amis.

LETTRE XLIV.

SI vous euſſiez vu la mine de mon ami, quand je le trouvai entre les mains de ſon adverſaire furieux, vous auriez penſé qu'il ne falloit pas un grand effort de réthorique pour le déterminer à quitter la Ville ſur le champ ; mais il y a dans l'eſprit de l'homme, & ſur-tout dans celui d'un Philoſophe, un principe ſupérieur à toute crainte ; & c'eſt la curioſité. Envain je lui repréſentai la jalouſie des Italiens, le caractère traître des maris de ce pays, & qu'il y avoit peu de fonds à faire ſur une récon-

liation forcée ; rien ne put l'engager à partir avant d'avoir visité les mines.

N'y ayant pas moyen de le vaincre, je résolus de ne pas lui laisser faire un pas sans moi. Il avoit raison en effet, de souhaiter de les voir ; quoique l'aspect en ait quelque chose d'effrayant, je n'oublierai jamais le plaisir que j'y goutai. Je suis devenu aussi grand partisan de l'histoire naturelle que mon ami : & je crois que je grimperois le long des rochers, & que je descendrois dans les cavernes aussi volontiers, si je sçavois comme lui les moyens de trouver les choses que je chercherois.

J'avois pensé qu'il y avoit quelque singularité dans la pierre de la plûpart des édifices de Bresse ; celle de la Maison de Ville en particulier avoit l'air si peu commune, que j'avois cru d'abord tout l'édifice de marbre. Nous rencontrâmes ici les carrieres d'où on avoit tiré ces materiaux ; & en examinant quelques piéces rompues & nouvellement tirées de la terre, je fus encore plus

charmé de leurs couleurs. C'eſt une pierre fort dure, dont le fond eſt de couleur bleue , parſemée de taches rouges & noires , & entremêlé de rayes d'un blanc luiſant & argenté. Cette matiere ſemble diſtinguée du reſte de la pierre, & avoir été jettée parmi la matiere bleue , dans le tems où elle étoit molle & flexible comme de la pâte. Elle a beaucoup de reſſemblance avec quelques eſpéces de granite commun que j'ai vues; & ſi les ouvriers m'ont accuſé juſte en parlant de ſa dureté, elle ne le céde guère en cela à cette pierre élégante. Je ſuis perſuadé qu'elle figureroit beaucoup mieux qu'on ne penſe, ſi elle avoit l'avantage de recevoir un beau poli. Leur carriere n'eſt pas une grande couche de matiere ſolide, comme la plûpart des autres pierres, auſſi-bien que les différentes ſortes de marbre ; mais les pierres y ſont en groſſes maſſes placées confuſément les unes ſur les autres, & dont quelques-unes peſent plus de deux milliers.

Les monceaux de cette pierre ſe

trouvent au pied des montagnes; & les ouvriers remarquent que leur lit court avec beaucoup de régularité à une grande étendue : car en quelque endroit que l'on ouvre la terre dans cette ſituation, on eſt certain d'en trouver. C'eſt ce qui fait qu'on n'en rencontre nulle part de grandes carrieres ouvertes ; mais par-tout où on a deſſein de conſtruire un bâtiment, on fouille dans le côté de la montagne à cette hauteur, le plus près du lieu que faire ſe peut, & l'on en trouve toujours avec la même abondance. Comme nous montions ſur les montagnes paſſablement hautes, le terrein nous ſembloit abſolument ſtérile & déſolé. On ne trouveroit point ici cette verdure qui nous avoit tant récréé la vue dans le terrein uni; point d'arbres fruitiers, point de ces fleurs émaillées qui naiſſoient au bas de la colline, & même auprès des carrieres de pierres. Nous n'avions au-deſſus de nous que des rochers nuds, & l'on ne pouvoit diſtinguer çà & là des deux côtés, qu'un peu de pâture ſéche & aride; point de

terrein labouré aux environs, ni même aucune apparence de vignes. Nous grimpâmes la montagne, qui étoit quelquefois fort escarpée, par le secours de quelques grosses masses de pierre, & des morceaux grossiers & inutiles, qu'on avoit jettés de tems à autre hors de l'embouchure de la mine qui étoit au-dessus, & qui avoient roulé plus ou moins loin vers le bas de la montagne : nous passâmes en montant par quelques rochers voutés d'une pierre noire, qui résistant mieux à l'action du tems que le reste de la matiere plus poreuse de la montagne, s'avançoit à quelque distance hors de la surface de ses côtés : après en avoir cassé quelques morceaux, mon Ami y reconnut des lits d'un marbre noir très-beau. Nous qui ne sommes accoutumés à voir le marbre que poli & mis en œuvre, nous n'imaginons pas combien il fait une laide apparence dans la terre. Ce qui m'embarrasse, c'est de sçavoir ce qui a pu déterminer les hommes à essayer de le polir. J'ai pensé rire au nés de mon Ami

de ce qu'il me disoit de cette pierre, la plus grossiere & la plus vilaine que j'eusse jamais vue ; mais lorsque nous retournâmes ensuite à la Ville, je trouvai qu'il avoit raison. Il prétendoit se donner un certain relief dans la Ville, en annonçant qu'il y avoit dans le voisinage une carriere de marbre ; mais on le sçavoit déja, & même presque tout le marbre de cette couleur qu'on voit dans les Eglises, en avoit été tiré.

Après avoir monté long-tems & avec peine, nous arrivâmes enfin à l'embouchure de la mine, dont on nous avoit montré le chemin. En entrant par une crevasse naturelle d'un rocher rougeâtre dans une espéce de prison singuliere, nous descendîmes d'abord perpendiculairement à une profondeur considérable, au moyen d'une machine faite exprès pour descendre les ouvriers, & tirer en haut la mine. Nous suivîmes notre route ensuite le long d'un passage étroit, quelquefois en marchant droit, & quelquefois le corps courbé presque en double. J'étois extrêmement fa-

tigué, & j'aurois désiré de tout mon cœur être dehors : à la fin je trouvai qu'en effet l'objet que nous étions venu chercher valoit bien la peine que nous avions prise. Nous entrâmes alors dans une grande caverne où les mineurs étoient occupés à travailler : ils avoient suivi bien des années la veine de la mine à travers une fente naturelle dans les rochers qu'elle remplissoit jusqu'en haut, c'étoit précisément le chemin que nous avions parcouru. Ils en étoient pour lors à ce qu'ils appelloient le corps de la mine. Quoiqu'ils y eussent déja travaillé long-tems, ils comptoient qu'elle ne finiroit pas sitôt. La terre minérale étoit autour d'eux de tous côtés, & ils n'avoient autre chose à faire que de la détacher avec une espéce de petits instrumens, & de l'envoyer en haut. Elle étoit fort riche, & représentoit une variété infinie de figures. Après ce récit, vous ne serez pas surpris d'apprendre que jamais les mines n'ont été dans un état si florissant qu'à présent.

La cavité où nous nous trouvâmes,

reſſembloit à une grande ſalle, de plus de quatre-vingts pieds de longueur & vingt cinq en largeur. A la vérité ſa hauteur n'étoit pas proportionnée exactement à ſes autres dimenſions ſuivant les regles de l'architecture ; en général elle n'étoit que de ſept pieds ; mais de tems à autre elle s'élevoit en eſpéces de dômes d'une très-belle apparence, & formés par la main de la nature. Les mineurs avoient laiſſé d'eſpace en eſpace des pilliers de la pierre naturelle pour ſoutenir la voûte, & l'empêcher d'écrouler ſur eux. Pour lors ils travailloient à un des angles du fond.

Eloignée comme l'étoit cette étrange caverne de la région du jour, & hors de toute communication avec la lumiere, une petite reſſource lui en donnoit une quantité ſuffiſante. Les Mineurs travailloient à la lueur d'une petite bougie pas plus groſſe que celle que l'on met en pains : & une ſeule de ces bougies répand beaucoup de clarté dans toute la partie du ſouterrein où on l'allume.

me. Il y en avoit environ une demi-douzaine d'autres de même grosseur, attachées contre les pilliers qui soutenoient la voûte, afin de nous faire voir toute la place; & ces petites lumieres éclairoient plus cette vaste salle, que certaines Eglises moitié plus petites ne le sont avec une demi-douzaine de lustres. Je ne doute pas que le peu d'élévation du plancher, & la surface luisante des pierres & des rochers de toutes parts, ne concourent en quelque sorte à produire cet effet; mais à coup sûr, l'œil lui-même a aussi sa part dans l'illusion; & l'obscurité parfaite d'où il sort en entrant dans cette place éclairée, ne contribue pas peu à lui donner une apparence plus brillante qu'elle ne l'est réellement.

La premiere observation que mon compagnon me fit faire, fut celle des diverses embouchures des autres filons qui se rendent de toures parts à ce grand réservoir. Il me fit parcourir tous les côtés de la caverne, & me les montra dans le rocher solide en forme de larges crevasses, toutes

remplies de mine, & qui atteignoient les unes perpendiculairement, les autres en ligne oblique, depuis la voûte jusqu'au pavé du souterrein. Il me dit que c'étoient autant de veines de metal, qu'on pouvoit suivre comme une mine particuliere, & creuser avantageusement. Il s'exprima même avec surprise, en voyant cette grande caverne qui en étoit remplie, & m'en parla comme d'une chose qu'il n'avoit pas encore vûe, & qu'il auroit eu peine à croire, si on lui en eût fait la description. Pour moi elle me sembloit un grand lac où différens ruisseaux de metal venoient se dégorger eux-mêmes.

Quand il m'eût peint ces diverses sortes de mine, telles qu'elles existent dans les crevasses du rocher, & qu'il m'eût expliqué quelle étoit la plus dure à travailler, la plus riche en metal, & démontré pourquoi chacune avoit son caractère particulier, il me mena au centre de la caverne. Vous avez vu, me dit-il, l'état naturel & ordinaire de la mine, vous allez voir d'ici les diverses for-

mes qu'elle prend accidentellement, & que je n'avois jamais vû si parfaitement. Il me fit remarquer avant toute autre chose une partie du plancher entre deux colonnes auprès de nous; & me montra en divers endroits la marque des outils pour me prouver que la surface étoit artificielle & non pas naturelle. Vous pouvez être assuré, ajouta-t-il, que tout cela a été laissé à découvert par les ouvriers; mais vous allez voir comment la nature l'a décoré & enrichi depuis. Il étoit évident que ce qu'il disoit étoit exactement vrai. Toute la cavité dans laquelle nous étions, avoit été autrefois remplie de mine, & le rocher même dont le plancher étoit formé, étoit si fourni de metal qu'on en avoit coupé en plusieurs endroits. Les parties qui en restoient à découvert, conservoient encore l'impression des outils; mais dans les autres endroits, nous avions le plus beau coup d'œil des opérations de la nature. Vous avez vû des petits glaçons pendans au bout des tuilles d'une maison, après une nuit de gelée qui a

ſuccédé à la pluye ; mais ce n'eſt qu'une reſſemblance imparfaite. On voyoit un grand nombre de cylindres & de cônes de fer preſque tout pur ſortans du rocher ſolide ; il y en avoit depuis la groſſeur d'une paille juſqu'à celle du poing, & quelques-uns d'un pied de longueur : ils pendoient perpendiculairement du ſommet ; & leur ſurface étoit claire & brillante comme celle de l'acier du plus beau poli. En en caſſant quelques-uns, nous les trouvâmes composés d'un nombre de croûtes poſées les unes ſur les autres, & toutes garnies de rayes auſſi belles qu'il ſoit poſſible à l'œil d'en diſtinguer.

Dans une autre partie du toît, on voyoit pendre non de petits glaçons à la maniere de ceux dont je viens de parler ; mais de grandes concrétions d'une eſpéce plus groſſiere. Pour moi je les aurois priſes volontiers pour des tuyaux d'orgues en miniatures. Les ouvriers les regardent comme des balets pour balayer, & donnent à cette eſpéce de mine un nom qui la caractériſe. Les côtés des

colonnes étoient incruſtés auſſi de quelques morceaux moins réguliers, qui au rapport des Mineurs étoient, auſſi-bien que le reſte, très-riches en metal. Ils étoient pareillement humides, de même que ceux de la premiere eſpéce. De tems en tems l'eau en découle ſur le plancher; & toutes les fois que cela arrive, il ſe forme de petits morceaux ou parcelles perpendiculaires de la même matiere, qui gênent beaucoup les pieds en marchant; chaque goutte d'eau qui pénétre ces rochers eſt remplie de particules de fer. Mon ami pouſſe la choſe encore plus loin; il dit que chaque vapeur qui s'éleve du bas, contient auſſi du fer, & qu'en ſe condenſant en eau ſur le ſommet froid, & ſur les murailles de cette caverne, elle laiſſe le metal après elle à meſure qu'elle tombe en gouttes, ou du moins avant de tomber ſur le pavé.

Nous vîmes dans une autre partie de la caverne une multitude de corps ronds comme de groſſes balles de fuſil, & quelques-unes comme des grains de plomb. Je comptois qu'ils

avoient été formés artificiellement ; mais mon ami en ayant rompu deux ou trois, me convainquit que c'étoit aussi des ouvrages de la nature. On apperçevoit sur les pilliers qu'on avoit laissés pour soutenir la voûte, aussi-bien que sur quelques parties des murailles latérales, des endroits si brillans & si polis, que l'œil pouvoit à peine en supporter la vûe ; quand ils sont rompus nouvellement, ils ont le grain de l'acier le plus fin, & sont encore plus brillans ; dans un autre endroit, on voyoit de grosses grappes, dont les globules, d'un gris luisant, ou d'un rouge éclatant, ressembloient à autant de gros raisins. C'étoient des hématites qui sont si renommés pour les yeux. Dans un autre endroit, on voyoit une grande masse qui se séparoit & se partageoit en fibres dans toute sa longueur : on remarquoit entre ces fibres, des masses de mine plus pure, comme du fer ordinaire, & d'autres encore plus grosses, d'une espéce rouge & brillante, si molles qu'en les frottant entre les doigts, elles y laissoient une teinture

presque ineffaçable. Celle-ci étoit plus douce au toucher qu'on ne peut le décrire, & sa couleur est la plus belle du monde.

Mon ami m'avoit fait voir en passant quelques-unes des grosses pierres qui étoient creuses, & dont la cavité étoit remplie d'une matiere aussi brillante que du crystal, mais aussi blanche que du lait. Il me mena alors dans un coin plus sombre, où je l'avois vu attacher ses regards depuis long-tems. Nous y trouvâmes un objet que je pris pour un arbuste de corail blanc fort gros & bien branchu. En l'examinant de plus près, je fus surpris de trouver que ce n'étoit pas un végétable, mais un corps minéral. Mon Ami me fit remarquer le canton du rocher d'où il sortoit, & me convainquit que la matiere en étoit la même que celle du crystal laiteux qui se trouvoit dans les cavités des morceaux de mine. Il sortoit même d'une masse de mine. C'étoit bien la plus belle chose qu'on ait jamais regardée ; j'étois résolu de l'acheter à quelque prix que ce fût ;

mais il étoit réservé pour l'Archevêque qui est un curieux, & qui en avoit entendu parler. On lui donnoit un nom que je ne puis bien rendre que par celui de *fleur de fer*.

En retournant je ne fus pas de si mauvaise humeur contre le chemin; & j'écoutai mon ami disserter sur des objets sur lesquels nous avions passé rapidement en montant la montagne. Il me montra dans le chemin nombre de petits rejettons & d'efflorescences de la même matiere aussi blanches que la neige. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir que tout le crystal commun que nous rencontrions, ne sortoit point en rejettons & en colonnes, comme à l'ordinaire, mais en grappes d'une espéces de diamants. Les simples pousses étoient à peu près de la grosseur & de la forme d'un diamant brut : il y en avoit quelques-uns de bien brillans, & parfaitement transparents; cependant la plûpart étoient teints de la même couleur laiteuse que les simples rejettons. C'est la premiere fois que j'aye visité l'intérieur de la terre;

mais, mon cher, je puis vous aſſurer que malgré toute la ſaleté qu'on y amaſſe, & le danger qu'on y court, ſi vous l'aviez fait comme moi, ce ne ſeroit pas la derniere.

LETTRE XLV.

VErone ne me promettoit pas beaucoup en y entrant; il s'en faut bien que je regrette le tems que j'ai employé à viſiter les antiquités & les choſes curieuſes qu'elle contient. Un Voyageur un peu obſervateur eſt doublement trompé dans cette Ville. Quand il en approche, le premier coup d'œil lui donne de grandes eſpérances, qui s'évanouiſſent quand on en eſt plus près: & ſi on en obſerve l'apparence en gros en y entrant, on ne s'attend pas à tous les objets dignes d'admiration qu'on y trouve.

Verone eſt une ville d'une étendue conſidérable; elle n'a pas moins de ſept milles de tour, & elle eſt ſituée agréablement, partie ſur une colli-

ne, & partie dans la plaine qui eſt au bas. L'Adige qui eſt une forte riviere, paſſe au travers. On la voit d'aſſez loin; à meſure qu'on en approche, ſes bâtimens paroiſſent irréguliers. En général, ſes maiſons ſont baſſes & laides, & ſes rues ſales & mal pavées. Je ne dois pas oublier de vous dire, qu'en y arrivant j'ai querellé ma géographie de ne pas m'avoir appris qu'on ſe rapproche de la mer entre Breſſe & Verone. En effet, je ne concevois pas comment la mer pouvoit y venir. Ce que je voyois étoit le lac de Guarde, le Benacus des anciens. Ne ſoyez pas ſurpris que j'aye pris pour la mer un grand amas d'eau de trente à quarante milles de longueur, & de douze de largeur. Il étoit auſſi inégal que la mer, & en avoit toute l'apparence.

Il regne dans Verone une grande pente à l'oiſiveté, & conſequemment beaucoup de pauvreté. Je ſuis moins prévenu contre la plûpart des habitans de cette Ville, que contre aucune autre d'Italie que j'aye vue. Ç'a été une Ville anciennement; mais

depuis les premiers tems elle s'est extrêmement aggrandie. Ses anciennes portes & une partie des murs qui l'environnoient alors, subsistent encore, & sont dans le milieu de la Ville. Elle a éprouvé bien des révolutions, & semble maintenant retomber dans l'ancien état dont les siécles précédens l'avoient tirée.

Rien ne m'a tant surpris en examinant les différentes parties de Verone, que de voir l'Adige passer au milieu. Les deux portions distinguées que cette riviere forme, se communiquent par quatre fort bons Ponts; mais ils n'ont pas une date fort ancienne, & en effet, il ne seroit pas possible que cela fût: car la riviere doit avoir coulé, non pas au milieu de la Ville, comme elle fait maintenant, mais à côté. En effet, il est évident par toutes les histoires, que l'Adige rouloit ses eaux sur la droite de Verone. Silius Italicus dit, qu'il l'environnoit; & nous trouvons dans Aurelius Victor, & le Panegyriste de Constantin, qu'en allant du Piémont à Verone, il a été

obligé de traverser l'Adige avant d'y arriver. Ceux qui trouvent toujours moyen de pallier les contradictions, ont imaginé que la Ville avoit changé de situation depuis ce tems : ce n'est surement pas la Ville, mais plutôt la riviere qui a éprouvé ce changement. J'ai cherché le lieu où doit avoir été l'ancien lit de l'Adige, en supposant que la Ville ait toujours été où elle est située à présent ; & je pense l'avoir découvert. J'ai trouvé une partie de son ancien cours sur la droite de la Ville ; & j'ai même entrevu les restes d'un vieux pont dans un lieu où il y a maintenant des maisons. Les Historiens Italiens expliquent fort bien tout cela ; ils nous disent que sans remonter plus loin que le sixiéme siécle, il s'accumula une quantité de terre extraordinaire, qui obligea l'Adige de changer son lit. Ils annoncent même que la terre s'éleva si haut, sur-tout aux environs du Couvent de S. Zenon, que les murs de la Ville en furent renversés. Ce fut alors que le fleuve se fit un passage vers le milieu de la

Ville, & renversa une multitude d'édifices, tant publics que particuliers, & que le courant se creusa un lit qu'il a toujours conservé depuis.

Je vous ai déja dit, que malgré tous les désavantages de son approche, Verone a amplement satisfait l'envie que j'ai de m'instruire en voyageant. Les édifices publics qui y sont dispersés en assez bon nombre, sont aussi remarquables par leur dignité & leur élégance, que les maisons particulieres sont laides & méritent peu d'éloges. Les peintures qu'on y conserve sont en grand nombre, & la plûpart du meilleur goût; & il n'y a point de lieu où l'on voye plus amplement qu'à Verone, les restes de la magnificence Romaine.

LETTRE XLVI.

JE n'ai pas cru devoir commencer à la fin de ma derniere la description de l'Amphiteâtre de Verone: c'est le plus noble reste de la grandeur Romaine que j'aye encore vu;

quoiqu'il ait une origine fort ancienne, il eſt encore entier au moyen de quelques réparations légeres qu'on y a faites. Il eſt impoſſible de fixer l'époque de la conſtruction de cet édifice : tout ce qu'on peut dire, c'eſt que dès les premiers tems de l'Empire Romain, Verone étoit une place renommée & d'une grande importance. Nous trouvons que ſous le regne d'Othon on donnoit en Italie des ſpectacles publics, & nous avons tout lieu de ſuppoſer qu'une Ville auſſi peu conſidérable que Plaiſance, ayant un Amphiteâtre, Verone devoit auſſi en avoir un. Mais pour ne point nous arrêter ſur de pures conjectures & argumenter d'après de ſimples circonſtances, Pline nous aſſure dans la derniere Epître de ſon ſixiéme Livre, que de ſon tems, c'eſt-à dire, ſous le regne de Trajan, il y avoit des jeux publics à Verone. Nous ne pouvons guères ſuppoſer qu'il n'y en eût pas plutôt. On nous apprend dans l'hiſtoire, que Maximilien fit conſtruire des Amphiteâtres à Milan, à Aquilée & à Breſſe. C'eſt

vraisemblablement par cette raison, que Sigonius lui attribue aussi celui de Verone; car je n'en apperçois aucun autre fondement ailleurs. Il est à coup sur d'une origine fort ancienne, & incontestablement antérieur au regne de Trajan; mais de combien est-il plus ancien, c'est ce qu'on ne peut guères déterminer.

Rien ne donne une plus haute idée de la magnificence de ce peuple, que le plan, les materiaux, & l'exécution de cet immense édifice. La muraille extérieure paroît avoir été toute de marbre d'un ouvrage rustique; il y en a encore une portion qui subsiste dans son entier, & qui fait voir que le tout étoit construit en maniere d'un Attique de vingt pieds plus élevé que la rangée d'arcades la plus haute. Les fenêtres de ce côté étoient au moins, au nombre de soixante & douze; elles sont grandes & quarrées: elles servoient à donner du jour & de l'air aux spectateurs, quand le soleil étoit trop ardent par le haut. Car dans ces occasions on étendoit un voile de soie teint en pourpre ou

de quelque autre couleur riche & éclatante, ſur-tout le haut, & on le ſoutenoit avec une grande perche fixée au centre de l'arene, à peu près à la maniere des mats d'un vaiſſeau ou des mays. On voit encore au centre du pavé le trou dans lequel on plaçoit originairement cette eſpéce de mat.

On ne ſçauroit, ſans l'avoir vu, s'imaginer combien les ſiéges étoient commodes & larges. Je me rappelle qu'en Angleterre on compte pour chaque perſonne dix-neuf pouces quarrés ſur les échaffauts qu'on éleve pour voir les feux d'artifices dans les cérémonies publiques, ſi nous comptons ſur ce pied les ſpectateurs qui pouvoient tenir dans cet Amphitéâtre, ſuppoſition d'autant plus faiſable que l'habillement des Romains n'occupoit pas plus de place que le nôtre, il devoit y avoir de quoi placer plus de cinquante mille perſonnes. Quelle nombreuſe aſſemblée ! cependant ſouvent tout étoit rempli.

A quels uſages vils & mépriſables n'employe-t-on pas les plus grandes

choſes ! Le lieu même où pour amuſer autrefois tout un peuple, on donnoit des ſpectacles, qui, quoique inhumains & horribles, doivent pourtant avoir eu quelque choſe d'auguſte & de grand, ſert maintenant à un tas de ſauteurs & de charlatans, qui divertiſſent le peuple. Les deux plus bas étages de cet édifice ont été employés à faire des écuries, des greniers à foin, & des magaſins pour des marchandiſes peſantes & de peu de valeur.

La *Porta Burſarea* eſt encore un fragment très-beau d'antiquité dans la ville de Verone. Elle eſt compoſée de deux étages, formés d'arcades d'ordre Corinthien; mais ce bâtiment eſt moins entier & pas ſi bien conſervé que le monument auguſte dont je viens de parler. On voit clairement que certains ornemens qui s'y trouvent ſont inférieurs de beaucoup au reſte de l'édifice. Quoiqu'une inſcription annonce que c'eſt un ouvrage de Gallien, il eſt certainement plus ancien : car il eſt bâti dans un goût trop noble pour être de ce ſiécle,

Gallien environna la Ville de murailles, & accorda à Verone plusieurs autres faveurs remarquables; il y a apparence que les habitans ont placé sur cet édifice une marque de leur générosité & de leur reconnoissance. Sans doute c'étoit déja même dans ce siécle un monument célébre d'un tems bien antérieur, & pour flatter leur bienfaiteur, ils le destinerent à un nouvel usage, & après l'avoir décoré du mieux qu'ils purent quoique d'une maniere bien inférieure à tout le reste, ils le lui attribuerent. Quand on se rappelle l'arc de Constantin à Rome, qui fut formé des différens morceaux du marché de Trajan, on ne doit plus être surpris que des morceaux qui paroissent être des ouvrages du tems du bas Empire, soient souvent dans le vrai des monumens des siécles beaucoup plus reculés.

Il y a encore une des portes de Verone qui est un reste très-noble de la splendeur des premiers tems de Rome. C'est une arcade d'ordre Dorique, & d'une beauté achevée,

J'ai été dans le goût d'admirer les bâtimens gothiques qui ſont en France ; mais j'acquererai en Italie un goût plus épuré. La ſimplicité de cette arcade a une élégance & une nobleſſe qui l'emporte ſur tous les ornemens. Il fut élevé probablement en l'honneur de Æmile, qui de concert avec Flaminius termina la guerre des Inſubriens, & fit paſſer un grand chemin magnifique à travers Boulogne, Modene, Parme, Milan, Breſſe & Verone.

L'arc des Lions, *arcus Leonum*, eſt encore un très-bon fragment antique ; mais il eſt actuellement ſi dégradé, qu'il n'eſt pas facile de juger par ce qui en reſte de ce qu'il avoit autrefois de grandeur. On y voit les reſtes d'une inſcription, qui, quand on la pouvoit lire, faiſoit à ce qu'on prétend, mention d'un certain Flavius de la famille de Veſpaſien ; mais il n'en reſte pas une ſeule lettre maintenant.

Si ces reſtes de monumens très-antiques ont rendu Verone fameuſe, il y a encore un autre point pour le-

quel elle ne le céde à aucune des Villes d'Italie ; je veux dire, une collection d'inſcriptions antiques. Elles ſont rangées élegamment autour des murs de la grande cour qui eſt devant l'académie ; &, ſi on en excepte les marbres d'Arundel, c'eſt la plus grande collection qui ſoit en Europe : On l'a formée à force de dépenſe, de tous les lieux où les Vénitiens ont quelque pouvoir ; elles doivent leur arrangement au Comte Scipion Maffei, qui a ſi bien rempli ce projet, que par-là il a acquis un honneur éternel à ſa patrie, rendu un ſervice de la premiere importance aux ſçavans de toutes les parties du monde, & immortaliſé ſon nom. Je ne finirois pas, ſi j'entreprenois de vous les tranſcrire ; d'ailleurs ce ſeroit prendre une peine inutile, puiſque Gruterus l'a déja fait.

Il n'y a perſonne qui dans le cours d'un petit nombre d'obſervations ne change fort ſouvent de ſentiment par rapport à ce qui eſt beau, ſur-tout quand les objets ſont différens, & qu'ils ſont élégans chacun dans leur

genre. Vous m'avez vu tout à l'heure enthousiasmé de l'arc Dorique, au point de me reprocher à moi-même d'avoir approuvé des ouvrages dans le style Gothique; me voici encore de mauvaise humeur contre ce goût rude & surchargé d'ornemens inutiles. J'ai vu le tombeau de C. Scaliger Seigneur de Verone, qui est dans le cimetiere de S. Procule. Il est porté par six colonnes massives posées sur un fondement solide, & il est extrêmement élevé & enrichi d'une profusion d'ornemens du même genre que ceux de la Cathédrale: au sommet est une statue équestre du Seigneur qui y est enterré. Le corps est dans un cercueil de pierre, placé non au bas, mais précisément au sommet de l'édifice, le cheval est posé dessus.

LETTRE XLVII.

TOus ceux qui ont fait mention du Cabinet de Moscardo en ont parlé avec éloge. Vous avez lû tout ce

qu'on a dit de Verone, ainsi je ne vous répéterai pas ce que vous sçavez déja. Permettez-moi pourtant de vous raconter une circonstance qui a échappé à tous ceux qui ont connu cette fameuse collection, ou que ceux qui l'ont remarquée ont mal comprise. Entre un grand nombre de raretés de toute espéce, on nous a montré beaucoup de pierres de nature & de figures différentes, mais qui ressemblent toutes à des armes de quelques sortes. Les unes sont comme des têtes de fleches, d'autres comme des pointes de Javelines; quelques-unes ressemblent à des couteaux, & d'autres à des haches. Elles sont grossiérement taillées, & on voit clairement qu'elles n'ont pas été faites pour couper comme les armes d'à présent, mais pour hacher.

Quand on nous fit voir ces pierres, beaucoup de gens les examinoient, chacun hasardoit ses conjectures; mais un de la bande avec beaucoup de gravité & d'élocution, prit la parole, & attira l'attention de toute l'assemblée pour ce qu'il avoit à dire

ſur cette matiere. Il nous aſſura d'un air compoſé, que ces pierres n'avoient pas été formées ainſi de main d'homme, & qu'elles étoient tombées des nues dans cet état. Il les appelloit *Brontiæ* & *Ceraunia*; pour appuyer ſon ſentiment, il cita Boëce, de Boot, & pluſieurs autres Auteurs renommés, dans leſquels il nous fit voir non-ſeulement pluſieurs pierres de cette eſpéce & du même nom; mais encore des figures gravées qui repréſentoient ſi exactement & ſi parfaitement quelques-unes de celles-ci, qu'il étoit impoſſible de ne pas conjecturer qu'elles avoient été faites à leur imitation. Voilà, nous dit-il, des choſes dont nous avons ſouvent entendu parler, mais qu'on n'avoit pas encore vues: ce ſont de vrais carreaux de la foudre. Il nous cita un grand nombre d'exemples des malheurs qu'elles cauſoient en tombant, nous lut des paſſages de ces différens Auteurs, qui font mention qu'on en a trouvé en Amérique auſſi-bien qu'en Europe; & conclut judicieuſement que des choſes d'une

pareille nature ne pourroient pas être ſi univerſelles ſi elles avoient une autre origine.

Mon ami que j'avois vu ſe mordre les lévres, & rougir de mépris & d'indignation pendant tout ce diſcours, ſitôt que celui-ci eut fini ſa pompeuſe harangue, prit la parole. Meſſieurs, leur dit-il, du ton que vous lui connoiſſez, de tout tems les hommes ont aimé à ſe détruire les uns les autres. Il y a eu des batailles avant qu'on eût jamais entendu parler des épées & des armes à feu. Les Allemands féroces & d'autres nations autrefois, & encore à préſent les Sauvages Indiens ne manquent point d'armes, quoiqu'ils n'aient aucune connoiſſance des metaux. Ils ont fabriqué & formé des armes avec ces pierres, ils tailloient des cailloux avec d'autres cailloux juſqu'à ce qu'ils euſſent quelque ſorte de forme. Celles-ci, comme vous voyez, ne ſont pas fort belles ; mais elles étoient aſſez fortes pour ſe tuer les uns les autres. Vous dites qu'elles viennent des nuées ; y penſez-vous, Monſieur, où

où en sont les carrieres, s'il vous plaît? sont-elles aussi dans les airs? Vous faites les êtres aeriens, des ouvriers bien mal-adroits. Regardez donc, continua-t-il, en lui montrant une tête de fleche; voici le trou par où elle s'emboîtoit avec la tige, & par où on l'attachoit à la fleche. Cette autre arme à la vérité n'a tout au plus qu'une légere ressemblance avec une hache; cependant voilà l'anneau pour placer le manche. En bonne foi, continua-t-il, pensez-vous que tout cela soit tombé du ciel, les fleches, les manches & tout le reste? ou pensez-vous que ceux qui ont fait ces instrumens, aient pris tant de peine à propos de rien? Vos Ecrivains sont des radoteurs & des charlatans, des superstitieux, pour qui tout ce qu'ils ne comprennent pas est miracle. Le monde en a bien appris depuis leur tems.

Ce que mon ami avançoit étoit trop raisonnables pour laisser aucune replique à son adversaire; ce fut la seconde circonstance où son habileté

lui fit beaucoup d'honneur. On a honte de penser combien d'opinions absurdes ont été dans un tems ou un autre, je ne dis pas seulement, reçues par le petit peuple, mais encore accréditées par des Sçavans, pleins de connoissances à tous égards. Nous disons en Angleterre que tout se prouve par l'évidence ; je crois qu'il seroit aussi juste de dire du monde en général, que tout peut être prouvé par les autorités. Il n'y a rien de si faux qu'on ne puisse engager la populace à certifier avec serment ; rien de si absurde que la crédulité du peuple ne le détermine à croire.

LETTRE XLVIII.

JE croyois avoir pris congé de Verone, mais on ne finit point de trouver des objets dignes de l'attention d'un curieux dans ces villes d'Italie. On m'a mené voir un bas-relief vraiment antique & fort beau : il est placé sur la muraille d'une maison en dehors ; cette exposition fait

peine à quiconque connoît le mérite de ce morceau. Il repréſente un repas funeraire, *epulum funebre*, à la maniere des anciens. L'inſcription qui eſt grecque, fait mention du nom d'Enclea fille d'Agathon, & femme d'Ariſtodeme. Il y a ſur la table quelques fruits & du vin. Les principales figures ſont au nombre de quatre, deux hommes & deux femmes, dans des poſtures différentes : les femmes ne ſont ni couchées, ni penchées, mais aſſiſes ou droites. L'expreſſion & les attitudes en ſont élegantes, & hardies au dernier point : à la partie ſupérieure de la pierre eſt un entablement & un périſtile d'ordre Dorique, & plus bas, mais à quelque diſtance au-deſſus de la tête des figures, ſont repréſentées neuf ſortes d'inſtrumens & d'uſtenciles adaptés au ſujet ; on y voit une corbeille, une coupe, un lacrimatoire, &c. Excuſez ſi ma lettre eſt ſi courte : nos équipages attendent à la porte, & le tems ne me permet pas de rien y ajouter de plus.

LETTRE XLIX.

NOus ſommes accoutumés de nous mocquer de la fréquence des titres chez les François ; je ne ſçais pas trop s'ils ne ſont pas devenus auſſi communs en Angleterre ; mais à coup ſur on les y applique auſſi mal. Je ſuis maintenant dans une ville toute remplie de Comtes ; vous ſentez que c'eſt de Vicence que je parle, & vous vous rappellez que Charles-Quint donna ce titre en un jour à tous les citoyens. Les bâtimens de cette Ville me donnent lieu d'eſpérer beaucoup d'amuſement ; mais quoique je n'aye pas eu encore le loiſir de les examiner en détail, je ne laiſſe pas que d'avoir beaucoup de choſes à vous écrire. La route de Verone ici a fourni à ma plume une matiere aſſez abondante. J'avois été élevé avec le préjugé national de ſuppoſer l'Angleterre le plus beau pays du monde : en paſſant par la France, je n'ai point trouvé de rai-

ſons pour changer d'avis, ou du moins pour diſputer la juſteſſe des relations qui m'avoient donné ces idées ; mais l'Italie m'a fait prendre une opinion bien différente.

Je ne m'aviſerai pas de rien comparer à la verdure de nos prairies d'Angleterre ; mais vous me permettrez de dire que la ſcene qui s'eſt offerte à moi tout le long de ma route, étoit infiniment plus pittoreſque & plus agréable. Tout le pays n'eſt qu'une plantation réguliere de mûriers diſpoſés par rangées de diſtance en diſtance : les vignes qu'on a plantées au pied des arbres, forment autant de feſtons naturels qui atteignent d'un arbre à l'autre. L'eſpace entre ces différentes rangées d'arbres eſt employé en terres à bled. Le coup d'œil a quelque choſe d'uniforme, je l'avoue ; peut-être eſt-ce la cauſe pour laquelle il me plaiſoit moins à la fin de mon voyage qu'au commencement ; cependant il eſt extrêmement beau. Toute cette route eſt une plaine unie, & le pays qu'on apperçoit à la ronde eſt bien cultivé & rap-

porte en abondance. Les arbres ſont diſpoſés en quinconce ou en maniere d'échiquier ; & les vignes montent ſouvent, s'étendent au loin parmi les branches, & ſe rencontrent les unes les autres. Les arbres en général ſont tous des mûriers blancs ; & la différence de couleur entre leur fruit & celui de la vigne fait une très-belle variété.

Vicence eſt ſitué dans le territoire de la République de Veniſe. Cette Ville qui eſt vaſte & fort peuplée eſt la Capitale du Vicentin, & le ſiége d'un Evêché. Les mûriers y nourriſſent une quantité ſi prodigieuſe de vers à ſoie, qu'on y en a établi une grande manufacture. La Ville eſt placée avantageuſement entre deux rivieres, & fortifiée d'une muraille, qui eſt en mauvais état : mais en dedans de la Ville tout a une meilleure face. En général les maiſons y ſont bien bâties, & il y en a beaucoup de magnifiques. Les rues ſont larges : on y trouve des places grandes, découvertes & bien bâties, ainſi que des Carrefours bien détachés. La

Maiſon de Ville eſt un bon édifice ; l'horloge en eſt un morceau de l'art très-délicat. On y conſerve auſſi une inſcription en l'honneur de Gordien III, qui fut découverte dans le ſeiziéme ſiécle. Si vous étiez particuliérement amateur d'architecture, j'aurois beaucoup de choſes à vous dire ſur cette matiere par rapport à Vicence ; mais je ne connois point d'étude ſi ſéche pour ceux qui ne s'y appliquent point par goût. Sans difficulté Vicence fournit à ceux qui étudient cette ſcience, plus de bons modéles qu'aucune autre des Villes que j'ai vûes. On y trouve en abondance des morceaux du Palladio, dans les maiſons tant publiques que particulieres. Il y a ſur-tout un théâtre bâti par ce grand homme, à l'imitation de ceux des Romains, & qui eſt un édifice très-excellent. On voit auſſi de la route un autre noble fragment de ſon art, un arc de triomphe conſtruit pareillement dans le goût de ceux des anciens, & qui n'eſt point inférieur à quelques-uns d'eux. Il eſt à main droite en entrant dans

la Ville ; & le champ de Mars qu'on voit à travers, ajoute encore beaucoup de grace à ce coup d'œil. La Cathédrale, l'Eglife de la Coronata, & celle de fainte Catherine, font toutes d'un très-bon goût ; mais je ne veux point vous ennuyer par un détail de chofes qui reffemblent trop à d'autres que je vous ai déja écrites.

On ne trouve pas dans Vicence cette multitude de tableaux qu'on voit dans la plûpart des villes d'Italie ; cependant il y en a beaucoup d'excellens. J'ai été vivement frappé de la force & du feu d'un tableau d'Autel dans l'Eglife de S. Pocco. Il eft de Jacques Baffan, & de fon coloris le plus fort. On y trouve une vigueur qui charme au premier coup d'œil ; mais fi on l'examine en détail il perd un peu. Il y a un autre tableau d'Autel de la même main à S. Luterio ; il frappe moins d'abord, mais il gagne à l'examen. Bordanne a laiffé un morceau d'hiftoire dans la Maifon de Ville. Il repréfente Noë & fa fille : quoique ce morceau ne foit pas de la force des plus beaux

que j'ai vû de lui, il ne laiſſe pas que d'avoir du mérite. Il y a dans le refectoire de la Madonne del Monte, un ſujet d'hiſtoire d'une grande beauté : il eſt de Paul Veroneſe, & repréſente le Sauveur dans un feſtin. Le tableau du maître Autel de la Coronata eſt de la même main; c'eſt l'adoration des Mages. Il y a auſſi un tableau d'Autel du même ſujet dans notre Hôpital des enfans trouvés ; je l'ai vû chez l'Auteur, le Chevalier Cazali, avant mon départ d'Angleterre : celui de Paul Veroneſe ne m'a pas empêché de l'eſtimer beaucoup.

Palladio a laiſſé des morceaux de ſa façon, non-ſeulement dans la Ville, mais encore dans les environs. Je vous ai déja dit combien j'avois trouvé les plaines agréables, en les voyant de deſſus la route: tout le pays des environs eſt auſſi beau, & les maiſons de campagne des Nobles ajoutent à l'éclat de ce payſage, qui leur en donne réciproquement. Celle du Comte Poïani eſt très-belle; Palladio en a été l'architecte;

quiconque la voit, n'a pas besoin d'être connoisseur dans cette science, pour le sentir; la chose parle d'elle-même. Celles des Comtes Tricin & Gualdi sont pareillement superbes & élégantes. Je ne connoîs guères de Ville en Italie dont le séjour me fit tant de plaisir que celui de Vicence.

LETTRE L.

JE vous ai parlé des agrémens de la route qui conduit à Vicence; celle qui conduit à Padoue, d'où je vous écris, me rappelle les chemins d'Angleterre, plus qu'aucun autre que j'aye fréquenté depuis que j'ai quitté mon pays; en avançant vers la Ville, on nous a fait passer sur un grand chemin ou chaussée qui ressemble beaucoup à celles du nord de l'Angleterre. La Ville est des plus singulieres, en partie fort ancienne & en partie moderne. Cela n'est pas rare dans les grandes Villes, tant en France qu'en Italie, où l'on distin-

gue les anciens bâtimens & les augmentations, ſous le nom de vieille & nouvelle Ville. Mais il y a ceci de ſingulier à Padoue, que comme dans toutes les autres on pouſſe les nouveaux bâtimens d'un ou de deux côtés ſeulement; ici au contraire ils entourent tous les vieux édifices, de maniere que la vieille Ville ſe trouve dans le centre de la nouvelle. Quelque ſingulier que cela m'ait ſemblé à Padoue, je penſe que la même choſe doit bientôt ſe rencontrer à Londres, du moins ſi on continue comme on avoit commencé quand j'ai quitté cette Capitale. Je ne ſçais trop ce qui en eſt; mais l'Egliſe qu'on appelloit autrefois S. Martin-des-Champs, en eſt maintenant auſſi éloignée, qu'aucune partie de la vieille ville de Padoue l'eſt de la circonférence de la nouvelle.

Padoue eſt une grande ville, dont la circonférence ne peut pas avoir moins de huit ou neuf milles. Sa forme eſt circulaire, & elle eſt défendue par une double enceinte de murailles & des baſtions bien régu-

liers. A ſon approche j'en avois conçu une plus haute idée que quand j'y fus entré. Il y a au dedans de ſes murs beaucoup de terrein vacant; & chacun de ſes quartiers préſente un certain air de déſolation. Un grand nombre de ſes maiſons, même dans les meilleurs quartiers, ſont inhabitées, & même dans les meilleures des autres, les habitans annoncent en général un air de dépendance & de mécontentement. On annonce Padoue comme une place floriſſante; mais à juger de ſon apparence actuelle, elle eſt bien déchue de cette ſplendeur. J'ai eu la curioſité de demander le nombre de ſes habitans, choſe qu'il eſt beaucoup plus aiſé de connoître en Italie qu'en Angleterre: ne ſerez-vous pas étonné d'entendre qu'une Ville de cette étendue contienne à peine vingt huit mille ames.

Padoue ſe glorifie d'une grande ancienneté: on prétend qu'elle a été bâtie par Antenor auſſitôt après la ruine de Troye: ſi cela eſt, elle eſt au moins de quatre cens ans plus an-

cienne que Rome. On ne manque pas de circonſtances pour fortifier cette opinion ; & les murs appellés murs d'Antenor, préſentent encore des reſtes capables de durer bien des ſiécles. Je m'étonne de ce qui a pu occaſionner le mauvais état actuel de cette Ville aggrandie. La ſituation en eſt agréable, au milieu d'une belle plaine & à proximité de deux rivieres. Le terrein eſt abondant; il fournit des denrées de toute eſpéce, & l'air y eſt plus ſain qu'en aucun autre endroit d'Italie. Il eſt vrai que malgré tous ces avantages, la Ville ne forme pas un ſéjour fort gracieux ; les rues en ſont étroites, obſcures & les maiſons trop hautes. La nobleſſe y a des maiſons en quantité ; mais les maîtres y ſont pauvres, & conſéquemment les Palais mal entretenus. Il n'y a pas d'endroit où les querelles de famille ayent produit des effets ſi fâcheux qu'à Padoue : on les perpétue de génération en génération. L'eſprit des *Capulets* & *Mountagues* de Shakeſpear y régne beaucoup ; & les Vénitiens, leurs

maîtres, qui craindroient que les Padouans ne se révoltassent & ne leur donnassent trop d'affaire, s'ils vivoient en bonne union, encouragent ces animosités plutôt que de rien faire pour les détruire. L'esprit querelleur des familles principales s'est communiqué jusqu'aux gens d'un ordre inférieur ; & c'est aux excès & aux cruautés des écoliers que l'on doit la décadence, pour ne pas dire la ruine de ce qui étoit autrefois l'une des plus florissantes Universités du monde.

Une chose que je n'ai pu voir sans peine, c'est qu'outre de grands espaces de terrein vacant à Padoue, on y voit bien des rues où l'herbe croît. Beaucoup de maisons des plus considérables sont restées inhabitées, & la plupart des autres ont perdu le nom de leurs anciens maîtres, & servent comme d'un lieu de retraite à des Nobles Vénitiens.

On m'a mené au Palais de Foscari : il y a au devant une cour d'une grande étendue & d'une apparence singuliere. Elle présente aussitôt, aux

yeux faits à ces ſortes de choſes, l'idée d'un amphitéâtre des anciens; & cette opinion eſt confirmée par diverſes obſervations. L'amphitéâtre de Padoue étoit fameux du tems des Romains. Ceci en eſt un fragment, & les murs annoncent en partie ce que c'étoit que cet édifice; mais ils ſont obſcurcis par les changemens & les réparations qu'on y a faites.

S. Antoine de Padoue eſt trop célébre dans le Calendrier, pour n'avoir pas été pour vous un ſujet de remarques. Il y a ici une Egliſe qui lui eſt dédiée ſous le nom de *Il Sancto*; elle étoit auparavant dédiée à la Vierge, le Fondateur l'avoit fait conſtruire en ſon honneur & ſous ſon nom. Sitôt que les os de S. Antoine y furent dépoſés, on n'a plus fait d'attention à la Mere de Dieu: l'Egliſe fut appellée du nom du Saint, &, qui plus eſt, on lui donne la préférence ſur tous les autres Saints du Paradis.

Ce n'eſt pas la plus belle Egliſe pour ſon architecture, mais elle eſt

la plus riche à coup sûr : elle eſt remplie de monumens pompeux, de lampes d'argent & autres ornemens riches qui y ſont prodigués avec profuſion. La Chapelle du Saint eſt encore plus ſuperbement décorée. Son corps y eſt dépoſé dans un tombeau de marbre blanc, dont le deſſus ſert d'Autel. Le tombeau eſt iſolé & ne tient à rien ; il a par derriere quelques crevaſſes, par où on prétend, comme un miracle perpétuel, que les os du Saint exhalent une odeur de parfum au lieu d'un gout ordinaire de pourriture. J'en ai été témoin, & je puis certifier qu'il ſort de ces crevaſſes une odeur fort agréable ; je ne déciderai pas ſi elle vient des os du Saint ou de quelque autre cauſe.

De trois côtés de la Chapelle, les murailles ſont chargées de bas-reliefs en marbre blanc, qui repréſentent les actions & les miracles du Saint. Les morceaux en ſont bien travaillés. Il y en a un de Jerome Veroneſe, que je regarde comme un des meilleurs de la ſculpture moderne. J'en

ai vu deux autres en Italie, qui ſont de Sanſovino & de Tullio Laurhardo, qui font honneur aux noms de ceux qui les ont exécutés. Du côté ouvert, par où la Chapelle communique avec l'Egliſe, il y a deux Anges de la main du Palladio, très-bien exécutés en marbre blanc. Ils ſervent à ſupporter deux grands chandeliers d'argent. Outre le grand nombre de cierges dont ils ſont chargés, on y voit plus de quarante lampes d'argent qui brûlent continuellement. C'eſt la coutume dans les Egliſes d'Italie; cela jette une grande clarté en entrant; mais la fumée qui en ſort, obſcurcit & détruit la beauté de tout l'intérieur de l'édifice.

Il y a dans cette Egliſe & au tombeau du Saint, un concours qui ne le céde guères à celui de la ſainte maiſon de Lorette; il y vient des Pélerins de fort loin, qui frottent leurs chapelets ſur le tombeau du Saint, & ſe croyent bien payés de la fatigue & des dangers du voyage. Nous y vîmes une vieille femme qui aſſuroit avoir perdu l'odorat depuis pluſieurs

années, & qui refpirant aux crevaf-
fes du tombeau, proteftoit que fa
bonne odeur lui montoit au cerveau
malgré fes obftructions. On lui re-
commanda d'effayer d'autres bonnes
odeurs, quand elle fortiroit de la Cha-
pelle, pour s'affurer fi le miracle
n'étoit que momentané, ou fi fa foi
& fa piété ne lui en feroit pas obte-
nir la continuation.

Le concours de gens qui s'y ren-
dent eft incroyable. Voyez Padoue
dans tout autre quartier, vous dé-
plorez le défaut d'habitans; voyez
cette Eglife, & vous jugeriez que ja-
mais Ville n'a été fi peuplée. J'ai
trouvé dans cette Eglife beaucoup
de chofes dignes de mon attention;
André Briofco a laiffé dans le chœur
de beaux monumens de fon habileté.
Ce font des bas-reliefs en bois, qui
quoique de l'an 1520, font parfaits
& très-frais; il y en a quelques autres
en cuivre. Jacques Velano a pris
foin de nous avertir de ce qu'il y a
mis du fien; mais fon ouvrage n'é-
gale pas les autres. Ce font princi-
palement des fujets tirés de l'Ecri-

ture auſſi bien que les premiers.

J'ai été frappé d'un tableau qui repréſente un jeune homme d'un air fort vif, quoiqu'avec un grand air de dévotion. Cet aſſemblage fort extraordinaire, peut avoir été naturel; mais il eſt parfaitement exprimé dans la peinture. Je n'étois pas au fait de l'hiſtoire du Saint, & vous imaginez que je fus aſſez ſurpris d'apprendre que c'étoit ſon portrait. On dit que c'eſt un original peint d'après nature; & l'inſcription explique aſſez cet air de jeuneſſe; car elle dit qu'il mourut à trente-ſix ans, âge où les autres commencent à peine à prétendre à la ſainteté. La peinture n'en eſt pas bonne; mais il y a dans le viſage une force & un caractère fort ſingulier.

Le Sanctuaire eſt un édifice neuf & fort élégant; il eſt derriere le chœur; on y voit autour une grande profuſion de marbre, & quelques ſtatues qui font honneur à Palladio. Peu s'en eſt fallu que je n'aye oublié de viſiter une vieille Chapelle qui eſt derriere la chaire: ſi je l'euſſe fait

& qu'enſuite on m'eût dit ce qu'elle contient, j'aurois eu peine à me le pardonner & à mon conducteur. Elle eſt peinte à freſque: les ſujets ſont, le crucifiement du Sauveur, le jet du ſort ſur ſa robe, & quelques autres hiſtoires du Nouveau Teſtament. Ces morceaux ſont de Giotto, & les mieux conſervés que j'aye jamais rencontrés dans ce genre: ils ont près de cinq cens ans d'ancienneté, & conſervent encore la plus grande partie de leur beauté & de leur premiere fraicheur. J'ai toujours reſpecté ce que j'ai vu de cet ancien Peintre, que je regarde comme un des peres de la peinture moderne. Ce titre eſt dû à ſon maître; mais ce qui nous reſte de Cimabue eſt ſi inférieur aux ouvrages de cet éléve, & ſur-tout à ceux dont je parle, que, quoiqu'il ait peint d'abord ſur le nouveau plan, il ne l'emporte guères plus ſur ces miſérables Peintres que l'Etat de Florence avoit fait venir de la Grece, & ſous qui il avoit étudié, que Giotto ne l'a emporté ſur lui. Cimabue ne connoiſſoit rien à la

dispoſition des ombres, & entendoit tout-à-fait mal la perſpective. On ne peut rien reprocher de ſemblable à Giotto. On ne trouve pas dans ſes ouvrages cette dureté qui régne univerſellement dans ceux de Cimabue, & qu'il avoit copiée de ſes maîtres Grecs. Le coloris en eſt tout à-la fois noble, doux & hardi, & l'accord parfaitement bon. Les attitudes de ſes figures ſont juſtes, quelques-unes même ſont fort gracieuſes. Il y a dans ſes têtes quelque choſe qui ſemble dire, que le Guide a copié d'après lui les principes de cet air divin, dans lequel il ſurpaſſa enſuite & ſon maître & tout le monde. L'Anatomie ne ſemble pas avoir été connue, autant qu'il l'auroit fallu, du tems de Giotto, ou les Peintres ne la regardoient pas comme une partie néceſſaire à leur profeſſion. Les figures nues dans ces peintures ne valent pas celles qui ſont habillées. On m'aſſure qu'il y a de lui dans beaucoup d'Egliſes à Florence, des tableaux bien ſupérieurs à ceux-ci : quoi qu'il en ſoit, ils m'ont donné

une beaucoup plus grande idée de lui que tout ce que j'en avois lû.

On me mena ensuite dans une autre Chapelle toute tapissée d'*Ex voto*. Vous en donnerai-je une idée? Un des plus considérables représente un bâtiment vaste, qui penche d'un côté, & un homme nud qui sort en rampant de dessous les fondemens. La peinture est de même force que l'histoire. On vous dit que le particulier qui l'a offert, a été emprisonné mal-à-propos, & qu'on le tenoit renfermé dans une tour, d'où il ne pouvoit faire connoître sa situation à personne: mais que dans son affliction il s'adressa à S. Jacques; & que le Saint ayant entendu sa priere, descendit du Ciel, & touchant la tour de son petit doigt la fit pencher d'un côté, jusqu'à ce que le prisonnier fut sorti par dessous les murs. On ne nous dit point si le Saint laissa le Château dans cet état, ou si d'un autre coup de doigt il le redressa; on ne nous apprend pas non plus quel étoit ce Château, en quel endroit il étoit situé, ni s'il existe encore.

Il y a plusieurs de ces *Ex voto* de la main de Titien : dans l'Ecole de S. Antoine, qui est un édifice public auprès de l'Eglise, on trouve les miracles du Saint peints dans divers morceaux, qui sont presque tous des meilleurs maîtres. On en voit beaucoup de la main dont je viens de parler : tous sont à fresque & font un effet admirable.

L'un représente le Saint qui donne la parole à un enfant nouveau né : le pere avoit été longtems absent : la mere étoit accouchée à contretems, & on soupçonnoit l'enfant de n'être pas légitime. On eut recours au Saint ; & on le voit dans ce morceau donnant à l'enfant le don de la parole & en même tems celui du discernement. Cet enfant sage choisit son pere parmi toute la foule qui l'environne. Dans un autre vous le voyez faisant les fonctions d'un Chirurgien, mais d'une maniere bien supérieure, puisqu'il fait revenir le pied d'un enfant. Le jeune homme s'étoit confessé d'avoir frappé sa mere, & le Saint lui avoit dit qu'il méritoit de

perdre le pied ; l'enfant de retour exécuta la ſentence ; & le Saint jugeant que ce qu'il avoit ſouffert étoit ſuffiſant, le lui remet. Dans un autre le Saint renvoye chez lui un ſoldat fugitif. Ce jeune homme par jalouſie avoit tué ſa femme qui étoit innocente. S. Antoine le rencontra dans ſa fuite ; on le voit, dans ce tableau, ordonnant au ſoldat de s'en retourner chez lui, & l'aſſurant que ſa femme eſt reſſuſcitée & qu'elle n'a point été coupable.

LETTRE LI.

JE me ſuis fort étendu ſur la deſcription de l'Egliſe de S. Antoine ; ce n'eſt pas le plus bel édifice de la Ville. Celle de Ste Juſtine que j'ai viſitée depuis, eſt du deſſein de Palladio ; je ne crois pas qu'il ait jamais fait le plan d'un édifice plus parfait dans ſon eſpéce. Le dehors annonce un bâtiment très-noble, & les décorations du dedans répondent fort bien à l'extérieur. Il eſt fâcheux qu'on ne

ne puiſſe y arriver commodément d'aucun côté ; & ce qu'il y a encore de pire, c'eſt que la ſeule partie qu'on pourroit voir avec avantage, le portail, n'eſt point achevé. Cette pratique ordinaire chez les Prêtres de l'Egliſe Romaine, de laiſſer les Egliſes imparfaites, pour avoir un prétexte de demander des legs, qu'on n'applique jamais à cet uſage, de peur de s'interdire l'occaſion d'en demander d'autres, eſt tout à la fois une ſatire violente contre les gens d'Egliſe, & un ſcandale pour le pays. Ce défaut eſt le plus univerſel. On voit le long de la nef de cette Egliſe une rangée de petites coupoles, qui ſont très-élégantes, quand on les voit d'une diſtance raiſonnable en dehors ; mais de loin elles ſemblent ſurcharger l'édifice ; de trop près on ne les voit point, ou l'on n'en voit que le ſommet, & elles paroiſſent conſtruites irrégulierement & ſans jugement. Ce n'eſt qu'en dedans de l'Egliſe qu'on les voit dans toute leur beauté ; elles lui donnent un air de grandeur & de magnificence que je n'ai

vu encore à aucune autre Eglise. Voila une de ces choses qui m'ont donné une si haute idée du Palladio. Tout homme peut suivre les traces de ceux qui sont venus avant lui. Il n'est pas bien surprenant que voyant les défauts des plans qu'il imite, il puisse en telle ou telle circonstance ajouter, corriger ou perfectionner. Ce n'est que dans les coups de génie, dans les efforts d'imagination, que l'Architecte fait voir sa force & son jugement. Une beauté nouvelle, bien liée avec le tout, & qui en paroît une partie naturelle, & pour ainsi dire nécessaire, est ce qui distingue le maître & l'original d'avec le copiste & le plagiaire. En effet toute l'Eglise en dedans est un assemblage d'élégance & même de beauté. Ce qui est fort singulier dans un édifice de ce genre, il n'a rien de cette obscurité qui rend la plupart des Eglises, tant en Angleterre qu'en France, tristes & sombres. Qu'on regarde celle-ci à tant de reprises qu'on voudra, on lui trouvera toujours la même clarté, & on la voit avec le même

avantage. Les jours y ſont pleins par-tout, ſans être trop éclatans nulle part. Ses différentes parties ſont décorées, ſans être embarraſſées ni ſurchargées d'ornemens, comme il n'arrive que trop ſouvent dans beaucoup d'autres. En effet il ſemble en général que l'Architecte connoiſſe moins que le Poëte ou le Peintre, l'art de ſçavoir où il faut s'arrêter. Le *manum de tabulâ* eſt une régle d'une utilité infinie, mais dont la pratique eſt très-difficile dans tous les cas. C'eſt, du moins à mon avis, une obſervation preſque univerſelle pour ces ſortes d'édifices, tant chez nous qu'ailleurs, que ſi l'on en retranchoit la moitié des ornemens, le reſte ſeroit apperçu avec bien plus d'avantage. Mon avis a toujours été tel par une ſuite du raiſonnement; l'expérience n'a fait que m'y confirmer de plus en plus. Je le penſois autrefois, je le connois maintenant. J'ai trouvé dans Ste Juſtine cette ſageſſe dans la diſtribution des ornemens, que je n'avois encore connue qu'en idée, miſe heureuſement en

pratique ; c'eſt ce qui lui donnoit cette beauté & cette élégance. Peut-être ſerez-vous ſurpris de m'entendre parler ainſi ; mais je ſuis d'avis que c'eſt le plus parfait des ouvrages de cet Architecte. J'en ai vu pluſieurs beaux ; je n'attendois rien de grand de celui-ci ; ainſi l'opinion que j'ai l'aſſurance de vous annoncer, eſt un jugement ſans prévention. Tout le monde univerſellement paroît dans le gout de regarder les ornemens & la beauté comme une ſeule & même choſe ; de-là vient que l'Architecte cherche à les prodiguer avec profuſion : de-là vient que nous entendons retentir les éloges à proportion que ces ornemens fourmillent ; & c'eſt auſſi par cette raiſon qu'une Egliſe qui m'à fait plus de plaiſir à conſidérer que toute autre, eſt préciſément une Egliſe dont on ne parle guères. Je voudrois avoir un Deſſinateur avec moi. Les différens coups d'œil de chaque partie de l'intérieur de cet édifice, feroient les plus beaux morceaux de perſpective. Ils méritent d'être célébrés ; ce feroit en

même tems faire plaisir au public, & cela feroit honneur au gout de la personne qui l'entreprendroit. Toute l'Eglise est magnifiquement décorée de marbre, & le travail, en beaucoup d'endroits, surpasse la richesse de la matiere; quoique ces marbres soient communément des plus beaux d'entre les espéces ordinaires.

Après un tel éloge de cet édifice, je suis fâché d'avoir à en dire quelque chose qui déroge à ce caractère. Il faut que ou moi ou ceux qui font voir ou montrent ces bâtimens, soyons entichés d'un gout bien singulier. Quoi qu'il en soit, je vous dirai toujours mon opinion avec franchise, soyez-en certain : mais comme je n'avance jamais rien sans en rapporter les raisons, vous déciderez aisément si mon avis est dicté par l'équité, ou inspiré par le caprice. Si on vous a jamais dit quelques particularités de cette Eglise de Padoue, c'est sur-tout de son pavé très-élégant. C'est en effet le grand ouvrage qu'on me vanta pour m'engager à sacrifier un quart d'heure à l'aller

voir. Après ce prélude, je n'héſiterai point à vous aſſurer, que loin d'en être charmé il m'a choqué au dernier point. Si la grandeur ou la beauté & la dépenſe ſont une même choſe, c'eſt ſans difficulté le plus beau & le plus magnifique pavé que j'aye jamais vu ; mais dites-moi, un pavé n'eſt-il pas un endroit où on doit marcher, & ne doit-on pas demander d'y pouvoir marcher aiſément ? ſi cela eſt, l'apparence même d'y marcher commodément, doit être auſſi le but de celui qui entreprend de faire un plancher : & malgré tout ſon travail & ſa dépenſe, il ne mérite que du mépris quand il cherche à donner en apparence des défauts à ce plancher, quoiqu'il n'en ait point réellement. Que penſeriez-vous d'un homme qui vous conduiroit dans un magnifique Palais, & vous feroit marcher ſur des ſolives & des endroits garnis de pointes : ne regarderiez-vous pas comme un fou quiconque en agiroit ainſi réellement ? & n'y a-t-il pas de l'abſurdité dans celui qui cherche à mettre ces défauts

en apparence ſeulement, & à vous effrayer en perſpective?

Je n'ai jamais vu nulle part un pavé qui ait couté tant d'argent & de travail, ni qui ſoit ſi varié, que celui de l'Egliſe de Ste Juſtine. Mais, ſoit dit en paſſant, je ne vois pas que cette variété ſoit d'aucune néceſſité dans un pavé. Il eſt entiérement de morceaux de marbre de diverſes couleurs, & arrangés diverſement, non-ſeulement dans les petites Chapelles, mais encore, ce qui eſt moins pardonnable, dans les différentes parties de la nef de cette Egliſe. On y a ménagé les lumieres & les ombres de telle ſorte, que dans certains endroits ils repréſentent une ſuite continuée de cubes, poſés chacun ſur leurs angles. Ailleurs on les a rangés, de ſorte qu'ils ſemblent laiſſer entre eux des enfoncemens; dans d'autres endroits enfin ils repréſentent de longs rayons en maniere de ſolives, à certaine diſtance les uns des autres, dont les entre-deux paroiſſent vuides & creux. Il ne peut pas y avoir de beauté ſans convenance: or

quelle convenance peut-il y avoir à préſenter ainſi aux yeux, des endroits faits pour y marcher, & ſur leſquels on ne peut paſſer qu'avec peine & incommodité ? Ces piéces rapportées ſont ſi bien poſées, & les jours, ainſi que les ombres, ſi bien combinés, que mon ami a reculé deux ou trois fois, & fait un détour pour éviter l'embarras de marcher deſſus. Vous me direz que cela eſt aſſez ſingulier, dans une Egliſe que je vous ai annoncée comme remarquable pour ſa clarté. Celui qui m'a fait voir cet édifice, m'a aſſuré, d'un air ſatisfait, pour célébrer la pompe & la magnificence de ſon pays, que ce pavé ſeul a couté trois cens mille ducats d'argent. Je crois qu'il exagere, c'eſt aſſez l'uſage en pareilles occaſions : car cette ſomme reviendroit à cinquante ou ſoixante mille livres ſterlings. Mais ſi le fait eſt vrai, c'eſt un blâme de plus qui rejaillit ſur ceux qu'il prétend louer. Jamais ſi groſſe ſomme n'a été ſi follement dépenſée.

Je ne pus m'empêcher, en ſor-

tant, de me retourner, & de gémir de ce qu'une si belle Eglise soit sans portail. Celui qui me conduisoit, ne voulut pas me laisser aller avec une idée désavantageuse de son pays: car de peur que je ne soupçonnasse que c'étoit faute d'argent qu'on en avoit laissé la façade en brique, il m'assura que les Moines de ce Couvent, qui sont des Bénédictins, étoient assez riches pour entreprendre cet ouvrage. Il est fâcheux qu'il ne se trouve pas quelque Magistrat supérieur assez zélé pour l'honneur du pays, pour forcer ces Moines à exécuter ce qu'ils sont si bien en état de faire.

Vous m'avez quelquefois entendu parler du Génois Palladio comme d'un bon Statuaire; il y a dans cette Eglise des monumens de son art, qui annoncent hautement qu'il mérite le nom de grand Artiste. Il y a entr'autres une Vierge Marie qui est un excellent morceau, & un Christ mort, qui l'emporte sur la plupart des statues modernes. Tous les deux sont exécutés en beau marbre blanc,

& ont reçu la derniere main. Je vous ai parlé de la difficulté de ſçavoir s'arrêter pour le Poëte, le Peintre, & même pour l'Architecte; mais cette régle n'a pas lieu pour les Statuaires, ils ne peuvent jamais trop finir leurs ouvrages.

Je n'ai point encore vu d'Egliſe qui ſoit en état d'entrer en comparaiſon avec celle-ci pour un autre avantage, qui eſt peut-être plus important pour ceux à qui elle appartient, que toute l'Architecture, les tableaux & les ſtatues du monde. Ces Moines poſſédent ou prétendent avoir des Reliques de plus de Saints & de plus grands qu'aucune autre Egliſe. Il y a dans un endroit de cet édifice un puits rempli d'oſſemens. Ce puits eſt couvert d'une grille, à travers laquelle on regarde ce tréſor ſacré & ineſtimable, &, pour plus de ſureté & de décence, on a conſtruit autour un mur à hauteur d'appui. Ces oſſemens, à ce qu'on prétend, ſont d'un grand nombre de Martyrs qui ont ſouffert pour la foi dans le *Campo Sancto*,

devant cette Eglise. On y voit un concours perpétuel de Pélerins de tout âge & de tout sexe, qui vont frotter leurs chapelets sur les pierres, & les baisent avec beaucoup de ferveur & de dévotion.

Cependant les os de ces Martyrs ne sont qu'une petite portion du trésor que cette Eglise posséde dans ce genre. On ne s'y contente pas à moins de deux des Evangélistes: il est singulier qu'une seule Eglise en posséde deux de quatre; on montre les tombeaux de S. Luc & de S. Matthieu, & on assure que leurs corps sont dans cette Eglise. Je m'aventurai de demander comment il se pouvoit faire qu'il y eut aussi un corps de S. Luc, que l'on conserve à Venise comme un trésor inestimable? On sourit de la prétention des Vénitiens; on me dit qu'on sçavoit très-bien toute l'histoire, que Venise pouvoit y prétendre tant qu'elle voudroit; mais que leur S. Luc étoit le véritable; & que celui dont les Vénitiens se vantent, est un corps supposé. Ce seroit beaucoup faire, pour l'honneur

de l'un ou de l'autre, d'éclaircir une dispute qui divise & scandalise l'Eglise. Si l'un des deux étoit déclaré faux, l'autre en acquéreroit plus d'honneurs que l'on n'en rend actuellement à tous les deux. Le S. Luc des Padouans étoit alors dans une espéce de disgrace; le Pape régnant, à la sollicitation d'un Cardinal son favori, s'est déclaré pour le Saint de Venise: mais ils me disent que ç'avoit été par cabale, & qu'un jour viendroit sans doute où le leur rentreroit dans ses droits, & seroit déclaré le seul véritable & autentique. On apperçoit bien ici le mauvais effet de ces disputes: car les dévots rendent plus de respects au puits des os des Martyrs, quoique personne ne prétende avoir jamais connu le nom d'un seul, qu'au S. Evangéliste; tant il est important d'avoir en sa faveur un titre avoué. S. Matthieu est reconnu pour vrai original; & on ne le dispute point, c'est-à-dire, qu'aucune Eglise ne prétend en avoir un semblable. J'ai remarqué bien sensiblement dans cette occa-

ſion la différence des honneurs que l'on rend à l'un & à l'autre. Le peuple rampe ſur les mains & ſur les genoux autour du tombeau de ce Saint, tandis qu'il paſſe devant l'autre preſque ſans y faire attention.

Les décorations de cette Egliſe, quoiqu'en plus petit nombre que celles de beaucoup d'autres, ſont bien entendues & élégantes dans leur eſpéce. Les ſtalles du chœur ont quelques bas-reliefs en bois ; ce ſont des ſujets de l'Ecriture, exécutés de main de maître. Le tableau de l'Autel peint de la main de Paul Veroneſe, repréſente le martyre de Ste Juſtine patrone de l'Egliſe. Il y a beaucoup d'hardieſſe dans les figures, une expreſſion & une force peu commune dans les attitudes de la principale ; avec tout cela ce tableau eſt bien inférieur à beaucoup de morceaux qui m'ont donné juſqu'ici la plus haute idée de ce Peintre. On n'y voit point cette liberté & cette aiſance gracieuſe, qui fait ſi bien ſortir les beautés dans les autres ouvrages de ce grand maître.

Il y a dans l'ancien chœur tout auprès, quelques tableaux, qu'on ne regarde pas beaucoup, & que j'ai étudiés avec beaucoup de satisfaction. Il régne dans toutes leurs figures une roideur & une sécheresse de maniere, qui a quelque chose de révoltant au premier coup d'œil; & ce qui a encore augmenté le discrédit où ils sont, c'est sans doute les défauts qu'on voit dans les draperies, qui sont toutes remplies de petits plis, & ont l'air roide & sans graces. Ceux qui condamnent des ouvrages sur ce fondement, devroient considérer que c'étoit la coutume de ces tems-là; & que si on les méprise pour cela, il faudroit rejetter tous les tableaux qui ont plus de trois cens ans d'ancienneté. J'ai eu la patience; que dis-je? la patience; je me suis senti attirer irrésistiblement à les examiner plus à fond. Vous ferai je l'éloge de mon jugement? je me suis rappellé les triomphes de Jules-Cesar que nous avons à Hampton-Court, & que nous estimons si fort: les tableaux de ce chœur m'en rappelle-

rent la mémoire, & j'ai décidé qu'ils étoient d'André Montegna. La personne qui m'accompagnoit, & qui n'étoit pas accoutumée à les voir beaucoup admirer, ne pût m'éclaircir sur ce point; mais dans la suite je trouvai mon opinion, qui n'avoit fait que se fortifier en les étudiant, confirmée par les gens qui sont plus connoisseurs dans cette partie.

Pour vous donner quelque idée des ouvrages d'un maître dont on ne parle pas beaucoup, & que je suis sûr que vous n'avez entendu même nommer par aucun de ceux qui sont venus ici, je vous dirai que je n'ai guères vû de tableaux qui approchent de ceux-ci pour la correction du dessein. L'entente en est excellente: aucun Peintre ne paroît avoir mieux sçu la perspective; & il y a une singularité qui régne dans tous ces morceaux, c'est dans le raccourcissement de toutes les figures qui sont debout dans des positions qui le demandent. Vous sçavez que les bons Peintres manquent souvent à cela, & que même quand ils l'exé-

cutent, ils le font sans graces. Je n'ai jamais vû de vérité plus parfaite dans les figures de cette espéce, & toutes sont gracieuses. On m'a dit qu'il existoit des gravures de deux ou trois de ces tableaux, faites par l'Auteur même; j'étois bien curieux d'en voir quelques-unes; mais je n'ai pas pû en rencontrer. J'aurois pris un plaisir singulier à voir les productions d'un tel génie dans cet art, d'autant plus qu'il est un des premiers, pour ne pas dire le premier, qui l'ait pratiqué en Italie. Ce fut vers le milieu de sa vie, que Finiguerra Orfévre de Florence découvrit cet art, en imprimant sur du papier ce qu'il avoit gravé sur son ouvrage: & il n'est pas facile de décider si Montegna n'est pas le premier qui ait suivi le même plan sur cuivre.

Dans le même chœur où sont ces morceaux de Montegna, est un tableau d'Autel bien exécuté, & dont le coloris sur-tout est noble & délicat à un dégré surprenant. Je n'ai pas deviné de qui il est, on dit que

c'eſt de Jules Romain. Du chœur on m'a conduit dans un ſouterrain, qui eſt maintenant une Chapelle, & qu'on dit avoir été la priſon de Ste Juſtine; il eſt peint à freſque. Il y a auſſi quelques bonnes peintures à freſque tout autour des Cloîtres du Couvent. La plupart tant ici que dans la Chapelle, ſont aſſez bien conſervées. Le Couvent eſt vaſte & a deux choſes remarquables, une Bibliothéque des mieux ornées, & une cave des mieux fournies qui ſoient en Europe.

L'Egliſe de S. Ementani donne aux Hérétiques un privilége ſingulier; on ſouffre que les Proteſtans y ſoient enterrés, choſe qui n'eſt pas permiſe dans tous les autres cantons de ces domaines. On n'y trouve pas beaucoup de tableaux; mais il y en a quelques-uns fort bons. L'Autel eſt ſuperbe, & on voit de chaque côté un Saint, exécuté par Giorgino, avec toute la force & le génie qui diſtingue ce fameux Artiſte.

Dans une des Chapelles latérales j'ai encore eu occaſion d'admirer

André Montegna, dont je vous ai parlé tout à l'heure avec tant de chaleur. On y conſerve un de ſes morceaux, qui, s'il ne ſurpaſſe pas les premiers pour la force d'expreſſion, le jugement & la correction du deſſein, eſt du moins plus agréable par la vivacité du coloris. Il repréſente la mort de S. Jacques, admirablement & grandement traitée. Giuſto a enrichi auſſi cette Chapelle par un morceau d'hiſtoire du plus haut ſtyle; c'eſt la mort de S. Chriſtophe. J'ai admiré ces tableaux, & ils le méritent; mais j'avoue qu'ils m'ont paru bien moins beaux quelques minutes après. On m'a conduit à la Sacriſtie, où j'ai vu un S. Jean du Guide. Les graces de ce fameux maître ſont certainement originales; il faut qu'il les ait reçues du Ciel; il eſt impoſſible qu'il les ait imitées d'aucun maître. Il y a dans l'air & l'attitude de la figure, une grace & une expreſſion de ſainteté & d'innocence dans toute ſa contenance, que je n'ai vu nulle part: je ne crois pas qu'il exiſte rien de pareil.

J'ai blâmé librement le pavé de Ste Justine : la voute des Hermites est aussi singuliere ; elle ressemble à une galere renversée : il semble à chaque instant que les bancs, les côtés & les solives vont vous tomber sur la tête. On appelle cela beauté ; ç'en est une à certain égard, car l'ouvrage est très-bien fini ; mais permettez-moi de dire que cela est déplacé & conséquemment mauvais.

Padoue est fameuse pour ses jardins, & ceux-ci pour les arbres & les plantes curieuses qu'ils renferment. Je ne puis dire que je les aie goutés autant que je l'aurois du faire ; mais mon compagnon les a assez visités pour nous deux. Il m'a certifié que le seul jardin de Morosini contient des plantes plus précieuses & en plus grande quantité, que ceux de Chelsea & d'Oxford pris ensemble. S'il y a quelque chose en Angleterre, ajoute-t-il, qui mérite d'être comparé avec cette collection utile de plantes, c'est le jardin du feu Lord Petre au Comté d'Essex. Vous vous rappellez bien ce jeune Sei-

gneur : j'avois toujours entendu dire qu'il avoit un peu de goût & de curiosité, sans sçavoir pour quel genre de science il s'étoit déclaré. La Botanique est un goût singulier, mais qui ne laisse pas d'avoir son utilité; ceux qui s'y attachent, me disent même qu'elle a aussi ses plaisirs. J'ai vu tout ce qu'il y a à voir dans ces jardins avec attention, mais sans un plaisir bien vif. Je ne crois pas que rien ait échappé à mes regards ; mais quoique le premier coup d'œil m'ait fait plaisir, je ne serois point tenté de recommencer.

J'ai été frappé à la vûe d'un gros aloës ; la joubarbe succulente m'a fait plaisir, aussi bien que le grand cierge angulaire qui s'éleve sans pousser de feuilles,& ressemble à une colomne à pans. La poire piquante m'a surpris par ses feuilles qui croissent non sur les tiges, mais des côtés les unes des autres. Je conviens qu'il y a beaucoup de variété dans tout cela ; mais je n'ai point d'idée de la nature de ce plaisir, que les gens goutent à les regarder encore & à recommencer toujours.

Après avoir vu les différens jardins, on nous conduisit au Palais de Mantoue. C'est un beau bâtiment & bien meublé. Ses derniers possesseurs semblent avoir été gens de goût. Il y a un Cabinet bien garni de curiosités sans être surchargé de ces babiolles, qui, communément, n'occupent que trop de place dans les meilleurs cabinets d'Italie. Je voudrois pouvoir dire que la Bibliothéque a été composée avec une réserve aussi judicieuse : elle est remplie de bouquins; mais il y auroit trop d'injustice d'en parler ainsi, si je n'ajoutois en même tems qu'elle contient quelques morceaux précieux & d'un mérite réel. J'y ai vu une chose qui m'a causé de la surprise & en même temps du plaisir : je ne me rappelle pas d'en avoir oui parler auparavant; c'est une statue colossale représentant Hercule, par Ammanati Statuaire Florentin. Elle est bonne & majestueuse. Sa hauteur n'a pas moins de dix-neuf coudées. Je demeure d'accord avec vous que ce n'est rien en comparaison de ces morceaux immenses des

anciens, dont nous avons entendu parler, & dont il existe encore des fragmens; mais pour un ouvrage moderne il m'a fait bien du plaisir.

Il y a peu de choses qui m'ait donné autant d'estime pour les Artistes des anciens tems, que la grandeur de ces morceaux. Que devons-nous penser de ces statues dont parle Pline & d'autres Auteurs plus accrédités, dont un doigt seul avoit la hauteur d'une statue ordinaire, & de qui le corps avoit employé je ne sçai combien de voitures de pierres? Nous ne croirions pas que ces morceaux eussent jamais existé, si nous n'en possédions pas encore des fragmens, & si l'on ne pouvoit pas juger surement de la hauteur du géant par la grandeur de son pied. Je n'imagine pas que ces masses énormes fussent exécutées dans cette perfection que nous admirons dans les autres statues. Longin, si la mémoire me fournit bien, fait une comparaison désavantageuse de ces colosses avec le soldat de Policlette, & les appelle des *masses*; quoi qu'il en puisse être,

il y a quelque chose de si auguste & de si noble dans le dessein, que nous semblons fort inférieurs à eux pour le génie, puisque nous ne les imitons pas en cela. Je ne m'étendrai pas sur l'exactitude de ce colosse moderne; cependant il y a une certaine idée de grandeur & de magnificence qu'on ne peut s'empêcher de sentir quand on jette les yeux sur sa hauteur.

Le théâtre d'Anatomie est un noble établissement. Je ne le donne pas pour le plus beau bâtiment qu'on eût pû faire dans ce genre; mais il mérite un plus grand éloge; c'est le plus commode qu'il soit possible de concevoir : la table où se font les dissections est au milieu; il n'y a d'espace autour qu'autant qu'il en faut justement pour passer; les bancs commencent dès-là à s'élever, & sont si serrés, si étroits, & les rangs sont si droits les uns au-dessus des autres, qu'à la distance près, on voit aussi bien du plus haut rang que du bas.

Quoique je vous aie dit en général de désavantageux des rues & des bâti-

mens de Padoue, il faut convenir qu'en parcourant d'autres cantons que je n'avois pas fréquentés d'abord, j'y ai vu plusieurs choses qui m'ont plu beaucoup. Plusieurs des maisons dans les plus belles rues, ont été peintes en dehors à la maniere de celles de Gènes, quelques-unes même par d'habiles Peintres, tels que Giorgione & Paul Veronese ; vous n'imaginerez pas qu'on trouve là les morceaux les plus excellens de ces grands maîtres ; cependant ils sont tels, qu'une personne qui a le jugement sain en matiere de peinture, ne seroit point embarrassé d'y reconnoître la main de l'Auteur. Ces peintures sont naturellement grossieres & imparfaites ; il y a dans les desseins une rudesse & une grossiereté affectées, & la plupart ne sont exécutés qu'avec deux couleurs ; malgré cela plusieurs sont fort agréables. Il y a encore une autre sorte d'élégance, recherchée dans quelques maisons de Padoue, dans des endroits où surement vous ne vous attendriez pas de les trouver. Les marteaux des portes sont des morceaux

morceaux de fonte beaux & bien finis. Ce ſont des figures de divers animaux repréſentés ſous toute ſorte d'attitudes, ſouvent ſingulieres & plaiſantes; d'autres ſont des deſſeins de feuillage & des feſtons d'un travail très-recherché. Griſoni s'eſt rendu célébre par ces ſortes de deſſeins; on en rencontre beaucoup, où il a imité très-heureuſement les lampes antiques.

Les Padouans font voir les os d'Antenor, premier fondateur de leur Ville, & ceux de Tite-Live. Le tombeau du premier eſt placé au bout d'une des plus belles rues de la Ville, je l'ai vu ſans aucune vénération; je ne puis pas en dire autant du tombeau de Tite-Live. Je vous avoue (& je m'en fais gloire) que j'ai payé un tribut de larmes involontaires aux mânes de ce grand & fameux Hiſtorien. Ce tombeau qui eſt dans l'Hôtel-de-Ville, eſt un grand bâtiment antique ſurmonté d'un toît. Il y a vers ſa partie ſupérieure des reſtes de quelques peintures par Giotto, abſolument gâtées. C'eſt dans cette

maiſon que l'on voit auſſi la pierre du blame, *lapis Vituperii*: le débiteur qui vouloit ſe ſoumettre à s'aſſeoir le derriere nud ſur cette pierre en pleine aſſemblée, & faire ſerment qu'il n'étoit pas en état de payer environ cinq livres ſterlings, étoit quitte de toutes dettes. Cette coutume bizarre avoit tant d'inconvéniens, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on l'ait abolie.

LETTRE LII.

J'Ai promis de vous écrire auſſi ſouvent que je rencontrerois quelque choſe digne de votre attention. Je ne ſçavois pas la tâche que je m'impoſois; ſi vous y trouvez quelque plaiſir dans la ſuite, je ne puis pas m'en repentir. Il y a huit jours que nous ſommes ſur mer. Je ne vous ai déja que trop barbouillé du papier, & j'avois, en m'embarquant, dit adieu pour quinze jours à l'encre & aux plumes ; mais il n'y a rien de ſi vain que la réſolution d'un homme qui dit qu'il ne parlera pas,

parce qu'il s'imagine qu'il n'aura rien à dire. Le moindre mot dit en conversation, un geste, un coup d'œil, est matiere d'éloge ou de blâme; & il ne lui est pas plus aisé de ce taire, que de manquer d'occasions de parler.

Il en est de même d'un homme qui a conçu dans son cœur autant d'amitié que j'en ai pour vous, quand il voit quelqu'objet qui lui fait plaisir. Vous m'avez inspiré une démangeaison de m'entretenir avec vous, il faut que vous en essuyiez l'effet. Quelle matiere pour une lettre, direz-vous, quand on n'a que deux objets à considérer? la mer ou le ciel en fourniroit pour mille; mais vous sçavez que je me suis déclaré contre toutes les choses communes & rebattues. La route que je me suis faite est nouvelle; je verrai sur le même sujet mille choses auxquelles d'autres n'ont pas fait d'attention; & c'est de ces remarques seules que vous aurez les fruits.

Je ne croyois pas qu'une belle soirée sur la mer eût droit à mes

obſervations : tous les Poëtes, les Philoſophes, les Romanciers, en ont fait la peinture ; des gens qui ne l'ont pas vue, l'ont décrite à d'autres qui ne l'ont pas vue plus qu'eux ; & cet enfant de l'imagination n'eſt pas ſans ſes charmes : mais qu'ils ſont au deſſous de la réalité ! Je ſuis ſingulier, peut être, dans ma façon de peindre & de m'exprimer ; mais vous ſçavez que mon avis a toujours été que les Peintres réuſſiſſoient mieux que les Poëtes ſur cette matiere. J'ai vu plus de beautés dans un ſoleil couchant du Titien ; que dans tous les

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ

de Virgile, ou dans le *Feu pâle* d'Homere, dont je vous fais grace du paſſage ; mais Titien lui-même, s'il eût vu le ſoleil couchant il y a une demi-heure, eût jetté ſes tableaux dans le feu. Quoiqu'il ait excellé ſur tous les autres Peintres pour le brillant des couleurs, quoiqu'il réuniſſe à la fois la douceur &

la force, la délicatesse & la noblesse, il est autant au dessous de la nature, que les Poëtes sont éloignés d'atteindre au dégré de son mérite. Rempli de mon sujet, je me disposois à vous écrire; l'image étoit encore présente à mes yeux; & j'allois entreprendre ce que j'ai déja déclaré être impossible, je veux dire, de vous en tracer une juste idée; mais je suis appellé ailleurs. Un accident fâcheux, mais favorable à ma prétention chimérique, m'ordonne de quitter la plume, peut-être pour ne la reprendre jamais. Vous êtes surpris que je vous parle d'une tempête au milieu d'un calme si charmant: je ne le suis pas moins que vous. Si j'y survis, vous en apprendrez des nouvelles; si non, je serai bien aise d'avoir donné un témoignage, qui pourtant ne sçauroit parvenir jusqu'à vous, que mes dernieres pensées ont été employées à votre service; & je dis en moi-même, en pliant cette lettre,

Extremum hoc munus morientis habeto.

LETTRE LIII.

Comme on rit du danger quand il eſt paſſé ! il y a du plaiſir, oui un grand plaiſir, & même une eſpéce de triomphe à parler des riſques qu'on a courus. Cette lettre que j'avois finie dans une ſorte de déſeſpoir, me ſert aujourd'hui de prétexte pour vous faire l'hiſtoire du danger, que je vais vous raconter tout au long.

Il me ſeroit difficile de rappeller un tems où je me ſois ſenti le cœur ſi gai & l'eſprit ſi ſatisfait, qu'en vous écrivant ma derniere. La beauté du ciel m'avoit charmé avant que d'avoir embelli l'horiſon. Le Maître du vaiſſeau avec qui j'avois formé une liaiſon particuliere, vint me voir ſans cérémonie ; & avec un regard abbattu, & un chagrin qui tenoit du déſeſpoir, il me dit que nous étions dans la plus mauvaiſe latitude pour eſſuyer une tempête, & qu'il falloit cependant nous y préparer. Je quittai la plume ; & prenant con-



gé de vous par un vers de Virgile, je montai ſur le tillac. Je crus qu'il s'étoit mocqué de moi. Je vous ai décrit le tems qu'il faiſoit, il avoit perdu un peu de ſon éclat. Le ſoleil étoit dans les bras de la belle Thétis; l'air étoit enflammé autour de lui, & l'on ne voyoit pas un nuage. Tout l'horiſon étoit d'une même couleur ſans aucune tache: le vent ſouffloit toujours du même point, & avec autant de modération qu'auparavant. J'avois envie de rire de l'empreſſement avec lequel on plioit les voiles, & faiſoit la manœuvre, comme je l'avois vu faire au fort d'une tempête. Il me sembloit que ce fût un exercice, & je raillois le Maître de l'embarras où je le voyois alors: il n'avoit pas le tems de m'expliquer ſes raiſons; mais me montrant du doigt la poupe du vaiſſeau, Voyez-vous ces *Petterels*, me dit-il? Je fus ſurpris en effet de voir tant d'oiſeaux autour de nous à une telle diſtance de la terre. Ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit d'en voir arriver de toutes parts des bandes qui groſ-

fiſſoient le nombre, & ſuivoient régulierement la même route que le vaiſſeau. Cette vûe étoit étrange & nouvelle pour moi; & rien ne me ſembloit pouvoir m'empêcher d'en jouir. Ce ne fut qu'après bien des queſtions, & autant de juremens de la part des Matelots au lieu de réponſes, que mon compagnon qui étoit monté avec moi ſur le pont, apprit que cet oiſeau étoit un préſage de tempête. Le vent commença alors à changer & nous à les croire. On fit fermer les écoutilles, & on pria ceux qui n'avoient que faire ſur le tillac de deſcendre dans leurs chambres. Les vents augmenterent, nous en entendîmes le bruit dans l'air, avant que d'en ſentir la violence. Le ciel ſe couvrit, & les nuages qui baiſſoient, alloient dans une direction contraire à celle du vent qui nous pouſſoit.

La frayeur étoit peinte ſur tous les viſages, chacun ſe diſpoſoit à travailler. Il faiſoit ſombre par deux raiſons, la nuit & la tempête: nous qui étions paſſagers, nous obéîmes à

l'ordre de laisser le tillac libre à ceux qui y avoient besoin. Mon compagnon qui pendant tout ce tems étoit du côté du gouvernail, préparoit son fusil, & aussi sourd au sifflement des vents qu'aux juremens du pilote, il me pria d'obtenir qu'on le laissât du moins jusqu'à ce qu'il eût tué un de ces oiseaux, m'assurant sur son honneur, que c'étoit une espéce qu'il n'avoit jamais vûe. Je repecte mon Philosophe; car depuis ce jour je reconnois qu'à tous égards il a droit à ce titre. Vous avez admiré avec justice la tranquillité, & en même-tems l'intrépidité d'un certain Officier Anglois, qui marchant à une attaque périlleuse, & voyant des pelicans voler au-dessus de sa tête, disoit à son camarade qu'il n'y avoit pas dans l'Univers d'oiseau qui donnât un goût aussi excellent à la soupe. Il faut que vous preniez les mêmes idées de mon compagnon; il ne connoissoit ni peine ni danger, tant que son goût favori lui offroit quelque chose de nouveau digne de son attention. Il obtint ce qu'il dési-

roit ; & ayant tué un de ces oiseaux, il employa les momens, où la frayeur s'étoit emparée de nos ames, à en considérer le bec & compter les plumes des aîles & de la queue. Pour ainsi dire entre les bras de la mort, il fut long-tems à discuter dans laquelle des classes de Linnæus il devoit placer cet oiseau ; & je ne crois pas que les Matelots aient senti plus de joie lorsque la tempête fut appaisée, que lui quand il eut fait cette découverte. Mon ami en extase prononça le mot *Passer* ; & il n'eut pas plutôt passé deux minutes à examiner ses papiers, qu'il commença à rire comme un fou de son propre aveuglement pour n'avoir pas trouvé plutôt que c'étoit le *Procellaria*. La plûpart des passagers, car nous étions alors plusieurs, auroient volontiers étranglé un homme, qui au milieu d'une tempête s'amusoit avec les plumes d'un oiseau, & troubloit leurs prieres par ses exclamations. J'avoue que je n'étois pas tout-à-fait content de lui ; mais vous m'approuverez de l'avoir toujours considéré

depuis ; en effet, à quoi ſert le trouble d'eſprit, quand on eſt forcé de ſe ſoumettre aux évenemens? J'ai envié à mon Naturaliſte l'avantage de pouvoir ſe poſſéder dans une occaſion qui abſorboit toutes mes autres penſées. Je ne crois pas que dans tout le reſte du voyage, il regagne les bonnes graces de tout l'équipage. Pour moi cette aventure me l'a rendu encore plus cher.

Vous décrirai-je cette tempête ? Si je puis vous la peindre, elle vous ſera peine ; mais ſongez qu'elle eſt paſſée, & qu'avec le danger il faut enſevelir la mémoire de la peine qu'il a cauſé. Il étoit tard, elle ſuccéda au plus beau calme; on nous avoit averti de nous y préparer ; mais cette connoiſſance redoubloit notre frayeur. Nous étions dans la plus mauvaiſe latitude du monde pour eſſuyer une tempête ; & il étoit nuit. Il ſurvint tout d'un coup un calme total ; les voiles qui n'étoient pas encore ſerrées, placquoient contre les mats; le vaiſſeau étoit droit & balançoit à peine. Après quelques

momens d'une tranquillité entiere ; les vents soufflerent de tous les côtés à la fois ; les mats étoient chargés : les Matelots courant sur le tillac s'embarrassoient les uns les autres ; chacun s'empressoit à travailler, & aucun ne sçavoit ce qu'il falloit faire. Tout d'un coup il s'éleve un vent violent ; le vaisseau penche sur le côté ; les Matelots roulent sur le pont, les vagues s'enflent, s'élevent & fondent sur nous ; tout est obscurité, horreur. Chaque lame d'eau passe sur le tillac qui en est couvert, & tout ce que nous en voyons, est une écume blanche qui lui succéde.

Il faut qu'Homére ait essuyé une tempête. La poësie, du moins la sienne, l'emporte autant sur la peinture pour représenter l'image d'une tempête, que la peinture est supérieure à la poësie dans la description du calme ; mais Homére étoit né pour le sublime, & vous qui le lisez dans son véritable goût, vous sentez que rien ne l'affecte si noblement que le grand & le terrible. Il n'est jamais si semblable à lui-même que

lorſqu'il peint le ravage des tourbillons de vents, ou la fureur d'une bataille générale.

L'horreur de cette ſcene avoit raſſemblé tous les objets de terreur que ce Poëte divin a répandu dans ſes deſcriptions de tempête. Je repaſſois en moi-même cet endroit de ſon poëme, avec une eſpéce de frayeur agréable; je frémiſſois des efforts combinés de l'art & de la nature, lorſque nous entendîmes un craquement affreux qui ſembloit annoncer que notre vaiſſeau s'entr'ouvroit. Dans un inſtant, de penché qu'il étoit, il ſe redreſſa & éprouva des balancemens. Je me crus perdu abſolument; je tombai dans une tranquillité imaginaire, & je me perſuadai que nous enfoncions. En un moment notre vaiſſeau fut jetté ſur le côté oppoſé; nos lumieres s'éteignirent, & tout le monde qui étoit à genoux & en prieres, fut renverſé: moi qui étoit debout je fut jetté de l'autre côté de la chambre. Mon ami avec une tranquillité admirable, étoit occupé de penſées qui l'empê-

choient d'entrevoir le danger ; il étaloit ſur la table avec des épingles les plumes de la queue de ſon oiſeau. Ce mouvement ſubit renverſa tout ſon arrangement ; & tandis que je me préparois à une mort prochaine, il ſe plaignoit amérement d'être obligé de recommencer ſon calcul. Je montai ſur le tillac, j'appris du Maître du vaiſſeau que le choc qui nous avoit tant effrayé, venoit de ce que l'on avoit viré de bord ; & j'eus la ſatisfation d'entendre que le vent étoit beaucoup diminué. Les tempêtes ſont extrêmement violentes dans cette partie du monde ; mais elles durent peu. La clarté du jour, & le calme revinrent en même-tems ; nous ne vîmes plus ces fatales préſages de la tempête, & le Maître affectant de rire de nos craintes : Le vent a été violent, nous dit-il ; mais il n'y avoit rien à craindre.

J'eus alors tout le tems d'examiner à l'aiſe avec mon ami l'oiſeau qui nous avoit averti de nos dangers, & de raiſonner avec le Maître & les Matelots du ſujet dont je ne pouvois

pas rire, ni le regarder comme imaginaire; je veux dire, la maniere dont ce oiseau prévoit la tempête. C'est un des plus petits que j'aie vûs: mon ami conserve bien soigneusement celui qu'il a tué; & nous serons en état de vous montrer en lui une chose qui peut-être n'avoit jamais été vûe auparavant qu'en volant. En attendant je vous en donnerai une idée du mieux qu'il me sera possible; peut-être que cette idée remédiera aux accidens que l'original pourroit courir soit de la part de l'eau, du feu, des souris ou des rats; mais je me sens fatigué, non pas de m'entretenir avec vous, mais d'écrire; demain je continuerai le même sujet.

LETTRE LIV.

J'Aurois bien pû continuer ma précédente lettre; car il n'y a point de Courrier qui me presse de la fermer. Vous rirez de voir le même sujet divisé en trois lettres que vous recevrez toutes ensemble; mais il y

a une eſpéce de ſoulagement à s'y reprendre à pluſieurs fois ; du moins c'en eſt un pour moi ; je voudrois être ſur que ce n'en eſt pas un pour vous.

J'ai promis de vous donner quelques détails, de cet oiſeau ſingulier, & que la plûpart des hommes ne connoiſſent pas plus que vous. Tachons qu'il me dédommage de la frayeur que j'ai éprouvée en commençant à le connoître, par le plaiſir avec lequel je me flatte que vous recevrez une hiſtoire auſſi nouvelle. Il eſt à peu près de la groſſeur de notre alouette; mais la forme de ſes pattes eſt parfaitement différente ; au lieu des longs talons de cet oiſeau, il a ceci de particulier, qu'il n'en a point du tout. Sa couleur eſt noirâtre par-tout ; vous rirez ici, après m'avoir entendu parler de ſa beauté ; mais ce ne ſera pas pour long-tems : ſon dos eſt noir au fond ; mais il y a par-deſſus un bleu pourpre répandu, qui eſt ſi brillant qu'on ne ſçauroit preſque le regarder. Cette couleur varie & change à peu de choſe près comme les

couleurs des ſoies changeantes ; & quelquefois elle diſparoît abſolument. L'oiſeau a ſur le col un certain mélange de ce verd & de ce pourpre que nous voyons ſur le col des paons & des pigeons. Sa tête eſt preſque entierement bleue ; & on voit à peine à travers la couleur du violet & du noir. Le jabot & les côtés ſont auſſi noirs dans le fonds ; mais ils ont auſſi une couleur pourpre, vive & brillante, comme le bleu de deſſus le dos. Le ſommet des aîles & le croupion, ont quelques mouchetures de blanc qui rendent le tout extrêmement beau. Les aîles ſont fort longues ; elles atteignent au-delà de l'extrémité de la queue, quand elles ſont fermées ; & lorſqu'elles ſont étendues, le corps de l'oiſeau ne paroît preſque rien entre elles. La nature dont les ſoins s'étendent à tous les êtres, a donné à ce petit oiſeau des organes proportionnés à ſa maniere de vivre. Il ſe nourrit de poiſſon, la ſurface de la mer eſt ſa propre habitation ; il eſt abſolument étranger à la terre ; & on m'a

affuré qu'on ne l'apperçoit jamais fur les côtes. Les aîles d'une hyrondelle ne pourroient pas lui fuffire pour voler éternellement. Malgré l'imagination qui ne comprend pas les intentions & les deffeins de la providence; celui-ci a les pieds d'un canard : fes jambes font longues, noires & fans plumes jufqu'au corps; il n'en a point non plus aux jointures comme les autres oifeaux. Ses pieds font fort grands à proportion de la groffeur du corps, & les doigts en font joints par une membrane noire & épaiffe. Ses yeux font vifs, & perçans. Je n'ai pas encore vû à aucun oifeau, pas même à l'efpéce du faucon, le regard fi affuré, qu'à celui-ci, quoiqu'il fût mourant lorfqu'on me l'apporta. Son bec eft formé pour la proie dont il doit fe nourrir; il eft long & délié; il eft affez pointu quoique fans beaucoup de force : l'articulation des machoires eft un peu crochue; mais le demi-bec fupérieur n'avance pas fur l'inférieur, comme nous le voyons dans les perroquets & les aigles. Ses narrines placées

précisément comme celles de l'hyrondelle, forment une petite élévation à la partie supérieure du bec, & sont séparées par une membrane.

Vous direz que je fais des progrès dans l'histoire naturelle. C'est une étude pour laquelle j'ai pris beaucoup de goût, malgré le point de vûe ridicule sous lequel mon pauvre Compagnon me la présente sans cesse ; car son langage déifie la nature, & l'éleve au dessus de tous les Jupiter & les Junons du Rituel Païen. Si vous vous sentez disposé à trouver mes expressions bonnes à cet égard, je vous avouerai ingénuement que quand elles sont justes, elles viennent le plus souvent de lui. Vous voyez ma modestie ; mais pour la matiere elle est toujours de moi.

Vous serez curieux de sçavoir comment ce petit oiseau peut découvrir que la tempête est prête à se former, avant que le ciel, la mer, ni l'air n'en laissent paroître le plus léger signal ; & comment il se peut faire, qu'il avertisse ceux qui seroient les plus exposés à ce danger, assez-tôt

pour qu'ils aient le tems de s'y préparer. J'ai fait à cet égard toutes les questions possibles, & vous verrez les réponses qu'on a faites à mes questions; j'irai plus loin : dussai-je passer pour ridicule, je vous donnerai aussi mon sentiment. Tout notre monde étoit composé de Catholiques, & de la classe la plus ignorante; sans en excepter même le Maître. Je crois qu'il sçavoit parfaitement son métier ; mais pour tout le reste, il ne faut pas qu'il y prétende. La superstition est toujours d'autant plus forte qu'on est moins instruit; & il semble qu'on eût pris à tâche de la fortifier chez eux. Tous me parloient de la certitude de ces présages; ils m'assurerent que jamais on ne voyoit ces oiseaux que par hasard & un à un, excepté quand la tempête étoit prochaine; & ils tenoient comme une espéce de miracle, que ces oiseaux étoient envoyés exprès pour les avertir du danger. En poussant plus loin mes questions, je trouvai que cet oiseau se rencontroit dans presque toutes les latitudes; que les

mers ſeptentrionales en fourniſſoient auſſi-bien que ces climats plus chauds : & quoique mon Naturaliſte inſiſtât à me dire que Ray, ni Willoughby, ni Aldrovande, ni une longue ſuite d'Auteurs dont il parcouroit les noms avec beaucoup de volubilité, ne l'avoient nommé ; je ſuis bien trompé ſi le voyageur Dampier ne nous en a donné quelque deſcription. Je crois même me reſſouvenir du nom qu'il leur donne, & je vous prie de l'examiner. Je ſerois enchanté de pouvoir confondre mon fameux philoſophe par les paſſages d'un Auteur pour lequel il a un ſouverain mépris, parce qu'il n'eſtime que ſon propre jargon.

Vous ſçavez que j'ai toujours été ennemi du merveilleux & du miraculeux dont les Ecrivains, auſſi-bien que les Lecteurs de notre ſiécle, ſont ſi avides. Je crois avoir examiné ce ſujet avec toute la candeur d'une recherche impartiale, & qu'il eſt aiſé d'expliquer le tout comme une ſuite des cauſes naturelles, ſans avoir recours à l'abſurdité, tranchons le mot,

à l'impiété de faire intervenir immédiatement le ciel, & sans supposer à cet oiseau des sentimens de compassion & de générosité, comme il le faudroit nécessairement, s'il faisoit tout cela de son propre mouvement & par choix.

Vous conviendrez avec moi que la conservation de soi-même est une loi que le souverain Créateur a prescrite à tous les ouvrages qui sont sortis de ses mains. Quand la raison ne montre point la route, l'instinct y supplée. Voilà tous les principes que je demande que l'on m'accorde ; c'en est assez pour expliquer toute cette merveille par les régles ordinaires que suit la nature : tout ce qu'on peut tirer de là, autre que le systême de la conservation propre des créatures, c'est que dans une infinité de cas & peut-être dans tous, les différens maillons de cette chaîne surprenante sont tellement liés ensemble, que la créature qui suit le penchant irresistible de sa puissance pour son propre bien, est toujours en même-tems & par la même action, un instru-

ment pour opérer le bien des autres.

Cet oiseau est celui de toutes les espéces, & peut-être de tous les genres qui a les aîles les plus longues à proportion de sa grosseur. Il plane dans les airs comme le milan ; il s'éleve plus haut & vole plus vîte que tout autre. Depuis cet accident singulier qui me l'a fait connoître, il m'est arrivé souvent d'en voir en l'air ; mais la curiosité générale est si foible, que sans cette aventure, je n'y aurois jamais fait attention. J'en ai vu s'élever de dessus la surface de la mer, & en un instant être à perte de vûe. J'en ai vû traverser tout l'horison visible, ce qui fait de chaque côté du vaisseau près de quarante milles, en si peu de tems, que si je vous le disois, vous me reprocheriez de donner dans le merveilleux contre lequel je déclamois tout à l'heure. Cependant les bienfaits de la nature ne sont pas toujours sans leurs inconvéniens. Cette même étendue d'aîle si favorable à cet oiseau dans un tems serein, le rend le jouet des vents, qui

le renverſent ſouvent juſqu'au point de le faire périr. J'ai remarqué que c'eſt toujours dans l'air calme qu'il vole haut, pour peu que le vent ſoit un peu fort, cet oiſeau nage ; on ne le voit nulle part que ſur la ſurface de l'eau ; & même alors il a bien de la peine à ſe ſoutenir contre le roulis & l'effort des vagues.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'une créature qui vole avec beaucoup de rapidité devance la tempête prête à éclatter, & qu'il arrive un peu plutôt dans les lieux vers leſquels la tempête s'avance dans les airs ; car elle ne tarde pas long-tems à arriver après lui. Dans ce cas à quoi peut lui ſervir ſon vol ? à chercher quelque abri pour ſe mettre à couvert ; or en pleine mer y a-t-il rien de plus propre à lui fournir cet abri que la maſſe d'un vaiſſeau ? Ces oiſeaux ne manquent jamais, dans cet état de détreſſe, de s'attacher au vaiſſeau qu'ils rencontrent : ils le ſuivent, & ſe mettent à couvert du vent par devant, autant qu'il leur eſt poſſible.

Tandis qu'ils ne ſongent uniquement

ment qu'à leur sureté, ils avertissent les matelots d'un danger qu'il leur auroit été impossible sans cela de prévoir par un si beau tems : & par la connoissance qu'ils donnent du malheur dont on est menacé, ils dédommagent amplement de la sureté, telle quelle, que le vaisseau leur fournit. Tant que la tempête dure, ils ne quittent jamais le vaisseau. Ils volent devant lui à l'abri du vent, & suivent tous ses mouvemens ; mais dans des tempêtes comme celle dont nous venons d'échaper, cet abri ne leur sert pas beaucoup. Sitôt que le calme fut revenu avec le crépuscule, tous ceux qui avoient échappé à la faveur des vagues & des vents, prirent leur vol, & nous n'en apperçûmes plus que quelques-uns par hasard, dispersés çà & là dans les airs comme auparavant ; mais à mesure que nous avancions, la surface des eaux nous fit voir le ravage que la tempête avoit fait sur un grand nombre, & peut-être la plus grande partie d'entre eux. Les matelots à la priere de mon ami, en prirent plu-

sieurs qui flottoient sur l'eau ; ils avoient été tout brisés & froissés par la violence de la tempête.

Le Maître de notre vaisseau qui avoit été plusieurs fois dans les mers du Danemarck où il avoit remarqué que ces oiseaux sont très-fréquens, rapporte qu'ils ont une connoissance fort exacte des approches des mauvais tems, & même de leur degré. Il me dit que sur ces mers on est toujours averti des gros vents par ces messagers ; que, si le vent doit être léger & supportable, ils se contentent de se poser sur l'eau, au lieu de se tenir en l'air ; & que quand il est plus violent, ils ne manquent jamais de se mettre à couvert auprès des vaisseaux.

LETTRE LV.

JE suis à Venise, mon cher Ami, & c'est avec une sorte de plaisir secret que je vous le dis : car je me sçais bon gré d'y être arrivé. Je commence à sentir un plaisir nouveau

dans tout ce que je rencontre ; enfin il m'eſt impoſſible d'exprimer combien je ſuis charmé d'avoir entrepris ce voyage. Vous ſçavez que j'ai eu peine à m'y déterminer ; mes lettres vous ont appris même que j'étois aſſez mécontent des trois ou quatre premiers ſéjours. Apprenez qu'à préſent je penſe tout autrement. Je ne voudrois pas pour la moitié de ma fortune avoir négligé de faire cette tournée.

Cette ville me charme & me ſurprend tout à la fois. C'eſt une des plus grandes de toute la terre, & ſans doute la plus extraordinaire, s'il m'eſt permis de me ſervir du terme de Ville en parlant d'un lieu, qui, à mon avis, eſt plutôt ſoutenu par les eaux.

Je m'embarquai ce matin à Padoue de fort bonne heure dans une eſpéce de jolie chalouppe, qu'on appelle Barquette ; & j'ai deſcendu le Breuil ſi heureuſement & ſi vîte, que quoique la ſoirée ne ſoit pas encore bien avancée, j'ai déja eu le tems de me reconnoître, & de quoi rem-

plir une lettre de mes obſervations. Eſt-ce l'air de l'Italie qui m'inſpire ? je ne ſçais ; mais juſqu'à préſent je n'ai point ſenti tant de courage & de ſatisfaction intérieure. J'ai une ardeur intariſſable de tout voir ; j'ai même le courage de vous écrire, quoique peut-être ſans trop ſonger ſi cela en vaut la peine.

Le bâtiment dans lequel je ſuis arrivé, eſt une très-jolie choſe dans ſon genre. Nous avions une grande ſalle au milieu, ornée de ſculpture & de dorure. Nous fumes tirés par un cheval une bonne partie du tems & juſqu'à Fuſino ; delà on nous toüa juſqu'à Veniſe, au moyen d'un bateau beaucoup plus petit appellé *Remorque*, dans lequel il n'y avoit que ſix rameurs.

Les maiſons de campagne qui ſe préſentent des deux côtés de la riviere en deſcendant, font un très-beau coup d'œil : elles appartiennent à des nobles Vénitiens : je les admirai toutes, quoiqu'en paſſant & de loin ; je diſtinguai dans quelques-unes le génie du Palladio, qui s'an-

nonçoit si glorieusement que je ne pus m'empêcher de lui accorder plus que de l'admiration. J'ai en effet une espéce de vénération pour ce grand Artiste : je n'avois jamais tant vû de ses ouvrages que dans mes deux derniers séjours. Je l'estime infiniment plus que quand je ne le connoissois qu'en idée, & je sens que cette estime ne fera qu'augmenter, quand j'aurai eu plus de loisir de contempler ses ouvrages.

On me montra en passant un édifice très noble : on l'appelle *Albero de oro* ; & l'on m'en raconta une aventure très-singuliere. Il appartient à un Noble de la famille des *Grimani*. Un de ses possesseurs dans un tems où l'amour du jeu étoit presque aussi universel à Venise qu'il l'est maintenant à Londres, en étoit tellement possédé, qu'il risquoit tout dès qu'il pouvoit trouver quelqu'un qui lui fît tête. Vous jugez bien que sa fortune éprouva bien des révolutions : tantôt il étoit le plus riche, & tantôt un des plus pauvres d'entre les nobles Vénitiens. Il eut une mauvaise

veine, il perdit tout ce qu'il avoit, excepté ce Palais. Ayant trouvé un adversaire, il le joua aussi; mais se réserva un arbre favori : il perdit; l'arbre ne valoit plus rien au milieu du jardin d'un autre; il le joua contre une somme d'argent médiocre, & gagna. Depuis ce moment la chance tourna, & se soutint si bien en sa faveur, qu'avant de quitter le jeu, il se retrouva en possession de tout ce qu'il avoit perdu, & encore d'une bonne partie du bien de son adversaire. L'arbre est encore subsistant : on l'a conservé en mémoire de cet heureux évenement; & on l'a appellé depuis *arbre d'or*, nom que l'on a étendu à tout le Palais.

Je m'amuse à vous raconter des bagatelles; mais il faut vous résoudre à apprendre tout ce qui m'a fait plaisir à entendre : excusez donc l'abondance d'un cœur rempli de satisfaction. Venise n'est pas sur le continent, elle est à cinq milles de la terre, & située au milieu de je ne sçais combien de lagunes ou marais d'eau salée. Ces lagunes étoient autrefois des fonds marécageux, mais d'une

composition différente : une partie du terrein étoit molle & le reste plus dur. La partie molle a été emportée par la mer dans le tems des marées & des tempêtes ; & le sol le plus dur a formé des espéces de petites isles. Elles ont été fertilisées par une grande quantité de vase, & d'herbes marines qui y ont été jettées par succession de tems. C'est sur ces petits tas de boue dans le vaste golfe Adriatique, qu'est située Venise.

Le premier usage qu'on en fit, fut d'y construire des huttes pour les pêcheurs de Padoue, qui travailloient très-avantageusement dans cette partie du golfe. Les plus grandes choses doivent souvent leur origine à des commencemens bas & ignobles. L'invasion des Goths chassa de Padoue & des autres parties de l'Italie, quantité de familles qui vinrent chercher un asyle sur ces petites isles. Venise fut alors construite sur soixante-&-douze d'entre elles ; mais elle s'est beaucoup étendue depuis, & en occupe à présent bien davantage. En effet, il n'y a jamais eu de

ſituation ſi favorable pour ſe mettre à couvert de toute ſorte d'ennemis. Les armées de terre ne peuvent pas en approcher, & les flottes n'ont guère plus d'avantage ſur elle par mer. Les bas-fonds y ſont ſi fréquens, & l'entrée des lagunes eſt ſi embarraſſée & ſi difficile, que la Ville eſt inabordable; & quoique ce ſoit un précieux morceau, elle n'a encore jamais été entourée de murailles, ni fortifiée; mais ſa ſeule ſituation faiſant ſa ſureté, elle a défié tous les efforts de ſes ennemis. Il y a douze ou treize cens ans que cette Ville floriſſante eſt fondée; malgré tous les ravages que la guerre a faits ſur le continent, malgré tous les changemens qu'ont éprouvé les lieux qui en ont été le ſiége & le ſujet, non-ſeulement Veniſe a toujours reſté ſure dans tous les tems, on ne l'a même jamais aſſiégée.

On prétend que le coup d'œil de cette Ville eſt très-beau du côté de terre; mais rien n'en égale la beauté, quand on en approche par mer. Les maiſons en ſont toutes bâties ſur

pilotis : & comme la plûpart sont situées immédiatement sur l'eau, on diroit, en la voyant, une Ville qui sort de la mer, & les petites isles couvertes de bâtimens, ressemblent à autant de villes flottantes.

Venise est une ville considérable, & ne peut pas avoir moins de sept milles de circonférence. L'eau y baigne par-tout les fondemens des maisons, & les canaux qui sont tous d'une largeur égale, sont défendus à leur entrée par des forts, de sorte que les gros vaisseaux ne peuvent jamais en approcher. Les plus petites isles sont défendues de même, outre cela, les passages en sont si embarrassés, que des vaisseaux de moyenne grosseur n'y aborderoient jamais, s'ils n'étoient gouvernés par leurs propres pilotes ; les lagunes ou canaux, sont séparés de la mer par un banc de terre de quarante milles d'étendue, & placé à cinq milles de distance de la Ville. En un mot, soit que l'on considére la Ville par rapport à sa sureté, ou pour sa beauté, il n'y en a point dans le monde

qui puiſſe lui être comparée.

Malgré toute l'élégance de ſon apparence, on ne trouve pas Veniſe ſi parfaitement belle, quand on eſt dedans. Je n'en ai vû encore que fort peu de choſe, & pas aſſez pour pouvoir porter mon jugement ſur le tout; mais il me ſemble que ſes différentes parties n'ont pas une forme bien réguliere. Les rues ſont fort propres & belles, mais étroites & tournantes. Les bâtimens dans beaucoup d'endroits ſont beaux & magnifiques. J'ai jetté un coup d'œil en courant, ſur ceux qui bordent le grand canal. Il traverſe la Ville par le milieu, & les maiſons des environs ont l'air d'autant de Palais. Les ponts, comme vous pouvez imaginer aiſément ſont nombreux dans un lieu où les canaux regnent le long des rues. Ils ſont conſtruits d'une pierre blanche & font un fort bel effet; mais ils ſont extrêmement dangereux, ou du moins ils le ſeroient beaucoup pour un peuple moins ſobre que les Vénitiens. La pierre dont ils ſont bâtis, eſt dure, polie & fort gliſſante; il

n'y a point de parapets ; mais le peuple eſt averti du danger, & il eſt paſſé en proverbe , qu'il faut bien s'y garder de quatre P , ſçavoir , d'un Noble , d'un Prêtre , d'une Femme débauchée & des Ponts, qu'ils appellent dans leur langue, *Pantalone* , *Prete* , *Putana* & *Pietra bianca* , faiſant alluſion aux pierres blanches dont les ponts ſont faits.

En entendant parler de ces canaux , j'avois imaginé qu'ils étoient de même eſpéce que ceux de Hollande , où quoiqu'ils coulent le long d'une rue , il y a toujours de côté , & d'autre un paſſage large pour les gens à pied ; mais c'eſt toute autre choſe : le canal tient depuis une rangée de maiſons juſqu'à l'autre , & occupe toute la rue. Le peu de rues véritables qu'on voit à Veniſe ſont ſur des petites iſles entierement chargées de bâtimens ; elles ſont, comme je vous l'ai déja obſervé , étroites & déſagréables ; mais toutes pavées de la même pierre blanche dont les ponts ſont conſtruits. Veniſe avec toute ſa beauté & ſon brillant, a quel-

que chose, à mon avis, de bien révoltant. La soirée est fraîche & il n'a pas fait bien chaud aujourd'hui, cependant le canal dans le quartier où je suis logé sent fort mauvais. J'ai demandé à bien des gens si c'est toujours de même, & si les autres sentent aussi mauvais. On m'a répondu que quelquefois leur odeur est incommode, mais qu'on ne s'en apperçevoit point alors. Il faut donc qu'on sente par fois à Venise une furieuse puanteur. Ne vous en écris-je pas déja beaucoup pour un homme qui n'est arrivé ici que depuis deux heures. Après demain vous en sçaurez davantage. Je suis en attendant, &c.

LETTRE LVI.

JE viens d'échaper à un danger, que les Vénitiens qui le connoissent, auroient du ajouter aux quatre choses dont on doit se donner de garde. C'est une tempête qui m'a d'autant plus allarmé que je n'en avois aucune idée. J'étois sur l'eau

en gondole quand elle s'éleva ; mais pour expliquer tout cela à un homme, qui, comme vous, n'a jamais été à Venise, il faut commencer par dire ce que c'est que cette eau & ces gondoles. L'eau donc, ou comme on l'appelle indifféremment la lagune ou les lagunes, (car on se sert également du pluriel & du singulier pour l'exprimer) est une grande surface, d'une profondeur inégale, composée en partie de bas-fonds, & en partie de canaux. Ceux-ci coulent dans différens cantons du lit principal ; & les Vénitiens sçavent bien où ; mais il seroit difficile à un Etranger de le distinguer. Les gondoles sont des bateaux longs & fort étroits, conduits par deux rameurs placés l'un à la proue & l'autre à la poupe : elles vont fort vîte ; mais de toutes les voitures d'eau, ce sont les moins propres à résister aux mauvais tems.

Toute la surface de la lagune en étoit couverte quand je sortis, & j'admirois l'agilité & l'adresse de mes gondoliers, & des autres qui paf-

ſoient devant nous. Vous croiriez ces voitures difficiles à manier à cauſe de leur longueur ; mais il eſt étonnant avec quelle vîteſſe & quelle facilité elles évitent les embarras, elles tournent le coin d'un canal. La multitude de ces gondoles, toutes en mouvement dans le même-tems, la lueur du Soleil couchant ſur la ſurface de l'eau, & l'éclat qu'en reçoivent les bâtimens, étoient un objet admirable pour moi, qui n'avois rien vu ni imaginé de ſemblable. En un moment on n'entendit plus que bruit & confuſion. Nous étions fort écartés, & nos gondoliers furent des premiers à prendre l'allarme. Il y a dans le milieu de la gondole une eſpéce de banc couvert d'étoffe noire ; c'eſt là que nous étions aſſis, quand nous vîmes nos rameurs, auparavant fort gais, prendre tout-à-coup un air troublé & effrayé. Le canton où nous étions, fut nétoyé en un moment, & nos rameurs tournerent vers la Ville ſans attendre nos ordres. Tous les autres paroiſſoient auſſi allarmés que nous ; nous commençâmes à en-

tendre le vent siffler sur nos têtes, & bientôt après la surface de l'eau s'élever & former de fortes vagues. Nous jettâmes les yeux sur le reste des gondoles ; elles étoient déja toutes rentrées dans la Ville. L'eau qui en avoit été couverte, fut dégarnie en peu de minutes, & nous qui étions allés plus loin, nous en ressentions les effets. Quoique la tempête ne fut pas des plus violentes, nous courumes un grand danger. La terreur de nos bateliers ne contribuoit pas peu à augmenter la mienne. Mon ami est un étrange homme ; il semble ne pas connoître le danger ; il dit pourtant ingénuement qu'il est charmé que nous ayons échappé, & que nous en ayons été quittes à si bon marché.

Vous rirez de mes frayeurs dans une occasion si singuliere : car à vous qui n'êtes pas ici, elles paroîtront ridicules. Elles sont passées ; je vais tâcher de vous entretenir plus agréablement. Quand je vous ai dit que les ponts de Venise étoient de pierre blanche, & n'avoient point de para-

pets, j'aurois du en excepter celui de Rialto. En effet, je l'avois réservé pour un examen particulier, dans le dessein de vous en donner une description à part. Le cours du canal principal décrit la figure d'une S renversée : il y a outre cela un grand canal distingué par le nom de *Regio*; mais il est étroit : & les autres sont situés comme les veines dans le corps humain, & parcourent toutes les rues. De rue en rue on rencontre des ponts; ils sont au nombre de plus de cinq cens, presque tous n'ont qu'une arche, où on monte par des degrés. Le Rialto ou le grand pont de Venise, est différent de tous les autres; il traverse le grand canal, il est bâti d'un marbre blanc fort beau; & quoique long de quatre-vingt-dix pieds, il n'a qu'une seule arche : au-dessus regnent deux rangées de boutiques, & de petites maisons couvertes de plomb. Les Vénitiens vantent fort cet édifice & avec raison; ils parlent beaucoup des sommes considérables qu'il a coûté, & prétendent qu'il est fondé sur plus de dix mille pilotis.

On m'a mené à l'endroit du débarquement en face de la place de S. Marc. Le Palais du Doge se présente à main droite : & sur la gauche sont les appartemens des Procurateurs de Venise, appellés les vieilles Procuraties. Presque sur le bord de l'eau s'élevent deux grandes & belles colonnes de granite : elles sont éloignées l'une de l'autre de presque toute la largeur de la place, & n'ont pas moins de soixante-dix pieds de hauteur. Au sommet de l'une est placé le Lion de Venise, & sur l'autre un Saint appellé Théodore, autrefois patron de la Ville ; mais depuis longtems privé de cet honneur ; le Lion est un animal singulier : il a des aîles, est représenté couché, avec un livre ouvert sous une de ses griffes. En y regardant de plus près, on trouve que c'est l'Evangile S. Marc ; de l'autre patte il tient une épée nue. Le Saint est armé de toute piéces. Il n'est pas aisé de découvrir pourquoi S. Théodore a obtenu l'honneur d'un pareil habit ; quoi qu'il en soit, il en a perdu toute sa gloire. S. George

eſt le patron des Génois, les anciens ennemis de Veniſe; & ce S. Théodore a tant de l'air guerrier de ce tueur de dragon, qu'on n'a pas jugé à propos de lui continuer le rang ou titre de protecteur de Veniſe.

S. Marc la Cathédrale m'a cauſé la plus grande ſatisfaction. N'allez pas pour cela, mon cher, imaginer que ce ſoit le bâtiment le plus élégant & le plus achevé dont vous ayez entendu parler: il s'en faut bien. Ovide en décrivant le Palais du Soleil, dit que le travail ſurpaſſoit la matiere; il n'en eſt pas tout-à-fait de même de l'Egliſe de S. Marc à Veniſe. Les matériaux en ſont nobles & magnifiques au plus haut point: je ne ſçais preſque que dire de la maniere dont ils ont été mis en œuvre. Cette Egliſe eſt du onziéme ſiécle; elle fut bâtie par des Architectes Grecs qu'on fit venir exprès. Elle n'eſt ni gothique, ni réguliere; en un mot, avec toute ſa magnificence & ſa ſplendeur, on ne ſçait ce que c'eſt. Pour vous en donner une idée plus juſte, je dois dire qu'elle con-

fiste en plusieurs des parties régulieres de l'architecture, rassemblées sans régularité & avec peu de jugement.

Cette Eglise est presque quarrée, & fort élevée ; mais un des principaux inconvéniens qui résultent de sa forme, c'est qu'elle est obscure. La plûpart des pilliers sont des ordres grecs, mais ni bien proportionnés, ni placés à l'avantage. Il y a au portail un grand nombre de petites colonnes, & dans certains endroits quatre ou cinq petites placées sur une grosse. Le toît est surmonté par cinq dômes, dont celui du milieu est bien plus grand que les autres : ceux qui ont examiné les Eglises grecques, disent qu'elles ont avec celle-ci quelque ressemblance pour le dessein & l'architecture ; pour moi je n'ai jamais vû un mélange si singulier de quelque chose & de rien.

Quelque jugement que l'on puisse porter du goût qui domine dans les dehors de cet édifice, on est forcé de convenir que le dedans en est extrêmement magnifique. Le bâtiment

eſt entierement de marbre. Les murs, le pavé, la voute, tout en eſt revêtu; & l'on ne ſçauroit trouver ailleurs une ſi grande variété raſſemblée des différentes eſpéces des plus beaux & les plus précieux. On y voit avec profuſion des ouvrages en moſaïque exécutés avec la plus grande préciſion. Vous ſçavez que ce n'eſt point là une ſorte d'ornement qui flatte beaucoup mon goût; mais malgré ma façon de penſer ſur l'art employé dans la diſpoſition des différentes piéces, j'ai été enchanté de ce que j'ai vu de la nature dans les veines des pierres. Mon ami étoit encore plus tranſporté que moi; ſon cœur treſſailloit de joie en me faiſant remarquer les diverſes parties de chacun de ces ouvrages, & tous les marbres que les livres nous apprennent avoir été eſtimés des anciens. D'un côté il me montroit une table de *Phengites*, de couleur de miel & auſſi tranſparent que l'ambre; on voyoit le ciment au travers. D'un autre côté, le beau marbre de Paros juſtifioit tout ce que les anciens Au-

teurs ont dit de ſon poli. Il me faiſoit tourner les yeux ſur le pavé, pour y remarquer ce marbre bleuâtre & brillant, qu'ils appelloient Numidien. Il me montra dans un des murs vers le nord quelques blocs de l'eſpéce noire & éclatante, appellée marbre de Lucullus. Tout auprès étoit confondu par les Artiſtes modernes, quoique diſtingué par la nature, & par l'œil plus exact des Anciens, le marbre noir foncé, appellé marbre de Chios ou pierre Obſidienne; & le Baſaltes plus foncé encore, mais plus brillant. Les Grecs modernes qui ont conſtruit cette Egliſe, ont confondu toutes ces eſpéces qu'ils prenoient pour les mêmes: mon ami leur prodiguoit des épithétes aſſez dures en m'expliquant les caractères qui diſtinguent les différens marbres. Pour moi, j'aurois été de même avis que ceux qu'il railloit, & je les aurois crus les mêmes; mais quand il m'en eut montré les différences, elles me parurent ſenſibles & abſolument eſſentielles.

Il porta ſa vûe juſqu'à une certai-

ne partie de la voute pour me montrer l'eſpéce verte & brillante que les Anciens appelloient marbre de Lacedemone. Je n'imaginois pas qu'il y eût rien de tel ; mais il me ſembla bien pur, preſque tranſparent, & abſolument ſans veines. A peine ai-je rencontré du jaſpe plus beau. Entre les carreaux ordinaires du pavé, il me montra le marbre verd & le blanc, que les anciens Romains appelloient le marbre d'Auguſte & celui de Tibére : & parmi les moſaïques d'un autre canton, il me fit voir les uns après les autres différens marbres que Ciceron a confondus ſous le nom de verd antique, l'Ophites noir des Anciens, ainſi nommé à cauſe de ſes tâches noires ſur un fond verd ; l'Ophites blanc qui doit cette épithéte à ſes veines de cette couleur ; le *Tephria*, ou Ophites gris des mêmes tems, parſemé de tâches noires comme le premier, & quantité d'autres eſpéces à qui les Anciens, ni aucuns autres depuis eux, n'avoient pas donné des noms particuliers.

Je fus ſurpris du marbre Thébain

des Romains, veiné d'or ſur un fond pourpre. L'albâtre oriental, tranſparent & plein de veines & de bandes comme celles de l'onix, m'expliqua ce que veulent dire les anciens Ecrivains en parlant des pavés d'onix. Ils donnent à ce marbre le nom de cette pierre précieuſe à cauſe de ſa reſſemblance avec elle. Outre le porphire pourpre & le blanc connus de tout le monde ſous ce nom, il m'en montra diverſes eſpéces, qui ſous une égale dureté, & avec l'avantage d'un ſemblable poli, montrent des veines d'or ou de verd & quelques tâches d'un noir luiſant, qui ont un éclat que l'œil a de la peine à ſoutenir. Je fus ſurpris de voir parmi les plus belles eſpéces une qu'il me fit connoître pour la même qui ſe trouve à l'oueſt de l'Angleterre. Vous la voyez tous les jours employée à des degrés & dans d'autres parties des bâtimens à Londres; mais il vous eſt impoſſible de concevoir combien elle eſt brillante & ſinguliere quand elle eſt polie. Le granite rouge ordinaire trouve ici ſa place parmi les

autres; ainſi que pluſieurs eſpéces, évidemment diſtinguées, auxquelles les Anciens ni les Modernes n'ont point donné de noms, quoiqu'on les rencontre fréquemment dans les édifices & dans ces ornemens.

Outre les ornemens, l'intérieur de cet édifice a dans ſes différentes parties un air de grandeur qui l'emporte ſur les beautés du dehors. Ces moſaïques que nous avons examinées, pour les différentes matieres dont elles ſont compoſées, demandoient encore un coup d'œil en gros. Dans cet examen on les trouve bien différentes, & elles ont viſiblement été faites en différens tems. Rien de ſi ridicule ni de ſi abſurde que les anciennes; mais quelques-unes des plus modernes faites ſur les deſſeins du Titien, méritent un tout autre jugement. Ce ſont principalement des ſujets tirés de l'Ecriture, ou des légendes des Saints: on y trouve auſſi des figures allégoriques tout-à-fait ſingulieres. J'ai remarqué entr'autres deux Lions gras dans l'eau, & auprès deux autres Lions maigres ſur terre.

terre. Le ſens de cet emblême eſt un avertiſſement aux Vénitiens, dont le ſimbole eſt la figure de cet animal, que tant qu'ils s'employeront au commerce maritime, ils ſeront riches & puiſſans; mais que s'ils s'aggrandiſſent ſur terre, ils deviendront pauvres & mépriſables. De tout ce que j'ai vû dans ce genre, rien ne m'a tant plû qu'une figure placée ſur la principale entrée de cette Egliſe: elle eſt faite d'après un deſſein du Titien, & repréſente un vieillard en habit de prêtre, les bras étendus; l'on voit ſur ſa tête une main ſeule qui lui donne ſa bénédiction. Il y a dans cette figure une dignité & une aiſance tout-à-fait frappante. On voit en cet endroit quelques colomnes de marbre ſerpentin d'un travail antique; on prétend même qu'elles ont appartenu au temple de Salomon.

Mais de toutes les antiquités que l'on conſerve dans cette Egliſe & dans quelques autres endroits de Veniſe que j'ai déja vûs, rien ne m'a donné plus de défiance, pour tout

ce qu'en rapportent les prêtres, que les Madones peintes, à ce qu'on prétend, par S. Luc. Il y en a une dans cette Eglise, qu'on fait voir dans une châsse couverte d'un verre & à quelque distance, pour marquer plus de respect. Ils ont bien leur dessein : pour conserver l'estime qu'on en fait, il ne faut pas les voir de plus près. Elles sont peintes en huile maladroitement ; quoique cette façon de peindre ne fût pas encore en usage du tems de cet Evangéliste. Après tout, quand on admettroit qu'elles sont véritables, tout ce qui en résulteroit, c'est ou que S. Luc étoit un fort mauvais Peintre, ou que la Vierge n'étoit pas une belle personne. Il semble qu'on ait cherché les figures de femmes les plus vieilles & les plus mal peintes, & qu'après les avoir mises dans des châsses avec des verres, on leur ait donné le nom de la sainte pour relever leur peu de valeur.

Quelque peu de cas que les personnes judicieuses fassent de ces prétendues antiquités, il y en a autour

de la même Eglife quelques autres qui font au-deffus de tous les éloges. Vous n'avez pas vû Venife ; mais vous avez peut-être entendu parler des quatre chevaux antiques qu'on y voit. Ce font dans leur genre les plus beaux reftes, que j'aye trouvé ou que je m'attende de rencontrer de la fculpture ancienne. Ils font de cuivre doré, & la dorure en eft auffi ancienne que les figures. On n'en voit plus guère que quelques endroits dans leur premier éclat : le refte eft verdâtre ou noirâtre, felon qu'il eft plus ou moins rouillé. On y remarque une connoiffance & une exactitude de deffein qui étonne ; l'exécution eft au-deffus de toute critique. On prétend que c'eft un ouvrage de l'immortel Lyfippe. Ils font placés fur la porte du milieu, & ils ont un air naturel, qui frappe même les plus ignorans. On les a tranfportés à Venife en 1201, après le pillage de Conftantinople : Maurice Zeno, premier Podefta de la République, les envoya à Venife quatre ans après. Ils étoient anciennement

placés dans le Cirque de Neron; Constantin les fit transporter à Constantinople, entre plusieurs autres choses d'une valeur inestimable, lorsqu'il y transféra le siége de l'Empire. Les Vénitiens en connoissent assez le prix, aussi bien que les autres. C'est un fait remarquable, que François Cavara Seigneur de Mantoue, & qui le fut aussi de Venise, dans le tems des troubles de cette ville avec Gènes, eut une fois la hardiesse de demander ces chevaux, avant que de permettre que les Ambassadeurs fussent admis à sa Cour. Que les vicissitudes de la fortune des hommes sont étranges! c'est ce même François, que les Vénitiens mirent à mort ensuite, en violant la parole d'honneur donnée par leur Général, & point du tout pour conserver leur propre crédit: mais je m'éloigne de mon sujet. Les portes de l'Eglise de S. Marc sont d'airain, & répondent aux matériaux superbes & aux ouvrages du dedans. Rien cependant ne m'a plus étonné que le pavé du dôme; ce n'est que par hazard que nous l'avons

découvert. Les gens qui montrent l'Eglise, passent légerement pardessus ; mais il est pour le moins aussi beau & aussi magnifique que tout le reste. Il est si sale, que si mon compagnon n'y eût pas regardé de bien près, en examinant les marbres, nous ne nous en serions pas apperçus. Quelle fut ma surprise, de voir que nous marchions sur un assemblage, non-seulement de marbres antiques des plus belles espéces, mais encore sur les jaspes & le vrai lapis lazuli ! Il y a beaucoup de morceaux de ces pierres précieuses dans ce pavé, qui seules seroient estimées bien cher à présent. Rien ne m'a plus causé d'étonnement que la négligence avec laquelle on laisse à l'abandon une si grande profusion de dépense & de magnificence. Les matériaux ne sont pas la seule chose à admirer dans ce pavé : le travail, quoi qu'en puissent dire les gens les plus difficiles, quant à la propreté & au bon goût, est exquis & fini à un point qui égale la valeur des matériaux pour lesquels il a été em-

ployé. Les pierres, dont cet ancien pavé eſt compoſé, ne ſont pas placées en quarreaux, mais taillées de pluſieurs formes & de figures, & formoient enſemble la repréſentation de divers ſujets ſinguliers, qui, à en juger par la vénération que leur portent les gens d'Egliſe, avoient à ce qu'on prétend, une ſignification particuliere. Suivant une ancienne tradition, c'eſt l'ouvrage d'un homme doué du don de prophétie. On l'appelle l'Abbé Joachim, & on prétend qu'il choiſit cette façon myſtérieuſe d'annoncer ſes prédictions, & qu'il n'y a point de figures ou de groupes, qui n'ayent rapport à quelque événement arrivé depuis, ou qui arrivera un jour. Quoi qu'il en puiſſe être, ce pavé, avec tout ce qu'on y voit d'ailleurs, contribue à faire penſer que les Vénitiens ont eu deſſein d'en faire la plus belle Egliſe du monde: ils ont fait tout ce qu'ils ont pû pour cela. On n'y a point épargné la dépenſe; on y a employé les matériaux les plus précieux dans tous les genres. Malheureuſement le goût

eſt une choſe ſi eſſentielle, que le défaut de ce ſeul article a ſuſſi pour déprimer toute cette profuſion & le ſoin qu'on a pris de raſſembler tant de choſes précieuſes. Il eſt sûr que S. Marc contient autant de beautés que toute autre Egliſe d'Italie; cependant jamais on ne s'eſt aviſé de la regarder comme la plus belle.

La dépenſe de ſa conſtruction n'eſt pas tout ce qui a contribué à l'enrichir; le pillage de Conſtantinople par les Francs & les Vénitiens a fourni une quantité prodigieuſe de richeſſes & de raretés, dont l'Egliſe de S. Marc a profité en grande partie. On y voit beaucoup de vaſes d'un travail exquis, dont on eſt redevable à cette expédition. L'eſpace qui eſt entre la façade & l'Egliſe, contient une multitude de monumens, dont quelques-uns ſont très-élégans : outre cela on rencontre une infinité de morceaux de ſculpture & de moſaïque dans les portiques, les uns aſſez médiocres, d'autres infiniment beaux. En général je ne ſuis pas grand amateur de la magnificen-

ce extérieure ; mais je ſuis contraint d'avouer que j'ai été frappé infiniment de la compoſition du maître Autel de cette Egliſe. Il eſt d'or maſſif, enrichi & émaillé de pierreries qui repréſentent divers ſujets hiſtoriques tirés de l'Ecriture. C'eſt le morceau le plus riche qu'offre l'Italie ; on aſſure qu'il a été près de cent cinquante ans à faire.

On y voit des tableaux du Titien en aſſez grand nombre, & la plupart les mieux finis qui ſoient ſortis des mains de ce célébre Peintre ; mais ils ne ſont pas bien en vûe. Jamais on n'a vû d'Egliſe dont les fenêtres ayent été plus mal diſpoſées. Le vieux Palma a laiſſé des reſtes précieux que l'on y conſerve ; il y a auſſi quelques tableaux du Tintoret, qu'on regarde comme ſes meilleurs. Le ſujet des moſaïques de la voute eſt la vie de l'Evangéliſte S. Marc patron de Veniſe : elles ſont très-bien exécutées ; & quand elles manqueroient à cet égard, elles ne laiſſeroient pas de mériter l'attention des curieux, ne fut-ce que par la

beauté des matériaux.

On conserve ici avec beaucoup de vénération les reliques de ce Saint; mais de toutes celles que j'ai rencontrées, il n'y en a guère qui m'ayent autant donné de plaisir qu'un morceau de pierre commune que l'on montre à Venise; c'est un présent de Michel Paleologue & de l'Impératrice Irene; & suivant une vieille inscription grecque qu'on y voit, c'est un morceau du rocher dont Moyse tira de l'eau dans le désert en le frappant de sa verge. On nous fit voir dans le trésor quantité d'autres reliques, pour lesquelles le peuple est plein de vénération, & tellement infatué, que, comme je l'ai remarqué dans tous les autres cas, il ne voit pas que ceux à qui il les montre ne partagent pas ses transports. Je vous ai parlé de l'Abbé Joachim, comme d'un homme qui dessinoit prophétiquement les évenemens futurs: on nous a fait voir sur la porte du trésor les portraits de S. Dominique & de S. François, aussi ressemblans que s'ils eussent été faits d'après nature par le

plus habile mouleur ; cependant on assure qu'ils ont été exécutés par cet esprit prophétique, fort longtems avant leur naissance. On y conserve un grand nombre d'antiques précieux ; mais le plus grand trésor, suivant eux, est l'Evangile écrit de la propre main de S. Marc à ce qu'ils prétendent : je l'ai vû, mais cette rareté, ainsi que toutes les autres, ne se montre aux étrangers qu'avec beaucoup de précautions. On ne fit que l'ouvrir, & je ne l'ai vû que de loin : les lettres en paroissent entierement effacées & le papier tellement usé, qu'il ressemble à une toile d'araignée. Je ne sçais pour quelle raison ils usent de cette précaution dans ce cas particulier ; mais dans bien d'autres c'est agir prudemment ; car il n'y a que la distance & le faux jour qui puissent empêcher ceux qui ne les voyent pas avec des yeux d'enthousiasme, d'appercevoir que la plupart sont contrefaites & fausses.

La bibliotheque est très belle ; la disposition du bâtiment est élégante

& propre ; les peintures & les ſtatues en ſont toutes bonnes. On y trouve quantité de manuſcrits précieux en Grec & dans les langues Orientales. Il y a dans une ſalle voiſine une nombreuſe collection d'antiques, legués par un Patriarche d'Aquilée, de la famille Grimani. On l'a augmentée conſidérablement ; mais ceux-ci en forment la plus grande partie. On y trouve un Ganimede dans les ſerres de l'aigle ; c'eſt un morceau d'un travail impayable. En un mot je ne crois pas avoir jamais goûté tant de plaiſir à conſidérer une collection de ce genre.

LETTRE LVII.

L'Architecture Lombarde a quelque choſe d'extrêmement ſingulier ; & ce qui lui donne cet air paroît emprunté des Maures & des Arabes. J'en ai été émerveillé dans pluſieurs édifices que j'ai vûs dernierement, & je vous l'aurois décrit, ſi j'avois bien ſçu le moyen de le faire.

Le Palais du Doge eſt regardé communément comme une ſtructure gothique, mais il eſt plus véritablement dans le goût Lombard. Le dehors ne promet pas beaucoup ; mais le dedans eſt rempli de goût & de magnificence. Il y a dans la cour intérieure trois ſtatues de grandeur naturelle, dont deux repréſentent Adam & Eve ; & au pied du grand eſcalier ſont deux figures coloſſales de Mars & de Neptune. Elles ont aſſez de mérite pour engager les curieux à demander quel en a été le Sculpteur. Son nom eſt Sanſovino ; mais ces morceaux n'égalent pas quelques autres de la même main.

La Chambre du grand Conſeil eſt ornée des portraits de tous les Doges excepté un. J'ai voulu ſçavoir ce que ſignifioit un cadre noir & uni qu'on a mis à ſa place ; mais en s'approchant un peu de près on voit une inſcription qui l'annonce. Il a été mis à la place de Charles I de Veniſe. Les termes de l'inſcription diſent q'il auroit dû être rempli du portrait de Falieri, qui fut déca-

pité la premiere année de ſon administration.

Veniſe a toujours été fameuſe pour découvrir les complots ; mais parmi tant d'hiſtoires que l'on en raconte, on ſoupçonne que quelques-unes peuvent avoir été faites par ceux qui les ont découvertes. Qui peut concevoir qu'un pauvre vieillard de quatre-vingt-un an, qui venoit d'être élevé à la dignité de Prince, ait comploté la ruine de l'Etat ? Cependant il eſt certain que la découverte d'une des plus fameuſes conſpirations eſt celle de Falieri, qui ayant demandé juſtice au Sénat d'un rapt, commis en la perſonne de ſa femme par Michel Steno, fut accuſé d'avoir fait un complot pour détruire les principaux de la Nobleſſe & réduire le peuple à l'eſclavage ; & il fut exécuté le même jour ſur la confeſſion d'un complice : il fut mis à mort préciſément à l'endroit où fort peu de tems auparavant il avoit été couronné.

Les chambres d'avant celle où le Sénat s'aſſemble, ſont magnifique-

ment ornées de tableaux, peints par les meilleurs Artiſtes. L'audience donnée à un Ambaſſadeur de Perſe eſt un très-beau morceau ; mais j'ai été frappé d'admiration, de la figure ſeule du Doge Grimani par le Titien: il eſt repréſenté armé de toutes piéces, & priant S. Marc. Je n'ai jamais rien vû du Titien qui en approche. Paul Veroneſe a réuſſi preſque auſſi heureuſement dans un ſujet ſemblable. Le grand Sebaſtien Venier, qu'on appelle communément la terreur des Turcs, eſt repréſenté à genoux devant la Vierge. La grandeur & l'humilité, réunies dans cette figure, ont quelque choſe d'exceſſivement beau & plein d'expreſſion. Les poſſeſſeurs de cet excellent tableau ont marqué leur reſpect, tant pour le ſujet que pour la peinture, en le faiſant placer directement au-deſſus du trône dans la ſalle d'aſſemblée du Sénat.

L'Arſenal de Veniſe fait un très-beau-coup d'œil : il n'a pas moins de trois mille de circonférence. C'eſt le magaſin le plus ſurprenant que j'aye

vû, & le mieux fourni pour le service, tant de mer que de terre. Il est situé à l'extrémité de la ville, la plus proche de la mer, & est environné d'une muraille. Il contient trois grands réservoirs qui ont communication l'un avec l'autre & tous avec la mer ; il y a des atteliers le long de ses côtés, & on voit tout autour des manufactures de cordages, d'armes & autres munitions & ustenciles pour le service d'une flotte & d'un camp, & des magasins de divers matériaux, qui paroissent inépuisables.

Notre conducteur nous a fait voir en dernier lieu une quantité immense de toute sorte de piéces d'artillerie & de fusils, rangés en bon ordre, & que l'on tient en état de servir sur le champ dans l'occasion, ce qui fait un beau coup d'œil. C'est l'Officier qui a l'honneur de commander le Bucentaure, lorsque le Doge va tous les ans épouser la mer Adriatique. Ce qu'il y a de singulier dans la fonction de sa charge, c'est qu'il est obligé de répondre sur sa tête qu'il n'y aura

point de tempête ce jour-là ſur la mer Adriatique. On exige ſcrupuleuſement de lui ce ſerment ; mais la cérémonie ſe fait le jour de l'Aſcenſion, qui arrive dans une ſaiſon calme. Le couvent de S. George eſt un des plus beaux & des plus élégans de toute l'Italie. Il eſt bâti ſur le plan qu'en a fait Palladio. C'étoit une Maiſon Religieuſe dès les tems les plus reculés : quelques-uns des Doges s'y ſont retirés, & ſur-tout Pierre Ziani, qui après y avoir mis le feu, & fait périr beaucoup de ſes Religieux, pour ſe venger de ce que ſon fils avoit été tué par un chien appartenant à cette maiſon, le fit rebâtir enſuite, & abjurant la pourpre s'y retira, & augmenta de beaucoup ſon étendue & ſes revenus.

L'Egliſe eſt remplie de beaux monumens ; les Moines montrent des reliques de S. Etienne premier Martyr Chrétien, qu'ils regardent comme une choſe inappréciable. J'ai trouvé ſur un des tombeaux une ſingularité qui m'a plus affecté que tout le reſte. Le marbre, dont le mauſo-

lée de la famille de Morosini est composé, est parsemé de veines singulieres, qui ont une ressemblance surprenante avec certains animaux & certaines plantes, que le hazard y a placée, mais dont on est tout étonné. Il y a aussi dans le chœur une rareté précieuse : c'est une boiserie sculptée en bois de noyer, qui représente toute la vie de S. Benoît. Ce travail a été fait par un jeune homme originaire de Hollande.

Un des plus fameux tableaux que j'ai vû, représente les nôces de Cana par Paola. Il est dans le réfectoire. Vous sçavez que ce Peintre se réfugia à Venise à cause d'un accident fâcheux qui lui arriva. Ce fut dans ce tems-là qu'il peignit ce tableau. Que direz-vous, quand vous sçaurez, que pour avoir fait un des plus beaux morceaux de peinture qu'il y ait au monde, il ne fut payé qu'à raison d'un scheling par jour & sa nourriture ? Il y a aussi deux beaux tableaux du Tintoret ; l'un représente le martyre de S. Etienne, & l'autre S. George qui tue le Dragon. Le

plafond de la bibliotheque eſt bien peint, & les ſujets en ſont fort bien choiſis. En un mot toute la maiſon eſt un des édifices les plus pompeux, les plus élégans & en même tems des plus riches que j'aye rencontrés ou que j'eſpere de voir.

LETTRE LVIII.

ON voit à peine à Veniſe le viſage d'une femme, dont il ne fût aiſé de ſe procurer la jouiſſance, ſi on en étoit bien curieux. N'allez pas conclure pour cela que toutes les femmes Vénitiennes ſoient des courtiſannes; mais les courtiſannes ſont les ſeules femmes de Veniſe qui marchent à viſage découvert. On les voit par bandes à leurs portes & à leurs fenêtres, bien parées & fardées pour attirer des pratiques. On ne riſque point à s'y tromper; mais il n'eſt pas sûr de s'y fier. Je me ſouviens d'un jeune homme de notre connoiſſance, qui prit une Ducheſſe pour une femme galante dans

une promenade publique à Londres; ici on ne peut pas s'y méprendre. En Angleterre, si je ne me trompe, ces femmes publiques affectent de se mettre comme les femmes de distinction, & les Dames d'un certain rang ont assez de complaisance pour leur rendre la pareille en s'habillant comme elles; de sorte que la Duchesse, dont je viens de parler, n'est pas la seule qu'on pourroit prendre pour telle; ni Fanni, la seule de ses pareilles, qu'on pourroit traiter en Duchesse dans un Oratorio. A Venise les femmes de cette trempe portent les couleurs les plus gayes, & vont la gorge extrêmement découverte: au contraire toutes les femmes vertueuses sont couvertes d'un voile qui les cache si bien, qu'à peine peuvent-elles voir assez pour se conduire; toutes sont habillées de noir: elles ne le cédent pourtant pas aux autres, à ce qu'on m'a dit, pour se peindre le visage; on ne sçauroit bien deviner à quel dessein. Personne ne voit leur visage à l'Eglise, & dans les gondo-

les elles ſont entierement couvertes. On met les jeunes filles de bonne heure dans des couvents, d'où on ne les retire que pour être mariées ou pour prendre le voile, ſans avoir jamais aucun commerce avec le monde.

Je crois qu'en Angleterre nous en viendrons bientôt au point de faire du mariage un véritable trafic. A Veniſe c'eſt un pur marché; & je crois qu'ils ont beaucoup plus de mérite à l'avouer, que nous ne pouvons en prétendre. Ils ne cherchent pas à établir l'affection entre le mari & la femme; le mari ne voit jamais ſon épouſe future que quand elle eſt ſur le point de l'être. Les parens concluent le mariage & ont ſoin qu'il ſoit riche. Après cela, ſi les époux s'aiment, tant mieux; ſinon, il n'en eſt ni plus ni moins. Je ne vois pas quelle eſt la reſſource de la femme; pour le mari il entretient une courtiſanne, & la coutume a enſeigné à la femme de le ſouffrir paiſiblement; ſouvent même elle fait connoiſſance avec elle.

Les hommes mariés ne ſont pas les ſeuls à Veniſe qui entretiennent des courtiſannes. Les parens en ſouffrent à leurs enfans : un pere ou même une bonne mere prudente a ſoin d'en pourvoir ſon fils, dès qu'il marque quelque penchant à la galanterie. On fait marché avec quelque pauvre fille du voiſinage ; & on achette cette innocente créature moyennant un certain prix comptant & une penſion. Les jeunes gens riches en ont tous, & ceux qui n'ont pas aſſez d'aiſance pour en prendre à eux ſeuls, ſe joignent deux, trois ou quatre enſemble pour entretenir une maîtreſſe, & partagent entre eux la dépenſe. On garde la fille autant de tems qu'on a du goût pour elle, ou juſqu'à ce qu'on ſe marie ; enſuite elle paſſe dans la claſſe des filles publiques, s'habille & ſe farde comme elles.

Vous imaginerez, peut-être, que l'état de la galanterie à Veniſe, quoique favorable aux hommes, eſt reſtreint dans un cercle étroit par rapport aux femmes ; mais il ne paroît

pas que cela ſoit exact. Les maſcarades leur fourniſſent des occaſions, dont elles ſçavent tirer parti. Après demain eſt un jour de réjouiſſance publique ; j'aurai vraiſemblablement occaſion de vous inſtruire plus à fond de leur maniere de conduire une intrigue : du moins je ſoupçonne que ces aſſemblées fréquentes ne ſe font pas ſans deſſein : ce qui n'eſt maintenant qu'un ſoupçon, ſera changé en certitude avant que je vous recrive.

LETTRE LIX.

JE me ſuis figuré que les maſcarades ordinaires ſont peu de choſes, en comparaiſon de celles du tems de carnaval. Nous en ſommes ſi éloignés qu'il n'y a point d'apparence que je le voye : je compte être bien loin d'ici à Noel. Je n'ai vû qu'une ſeule de leurs moindres aſſemblées de ce genre ; (c'en eſt bien aſſez ſi les maſcarades du carnaval fourniſſent plus de liberté que celle

d'où je viens de ſortir, il faut qu'il y ait alors une extravagance complette.) Ces aſſemblées ne ſont pas, ainſi que chez nous, compoſées de peu de gens & en particulier; toute la ville eſt en maſque, & dans bien des endroits on ne ſçauroit paſſer tant la foule eſt grande. Je ne ſçache pas que l'on faſſe aucun uſage de ces aſſemblées pour le ſujet que j'avois imaginé. A peine y a-t-il aſſez de place pour former des intrigues. Tout eſt yvreſſe & folie : je ne dis pas qu'on ne ſe livre au plaiſir & à la joye ; mais je n'ai jamais vû tant d'extravagances & de dérangement.

Il y a pourtant une circonſtance dans laquelle nos maſcarades le cédent à celles-ci, & n'en ſont qu'une copie bien imparfaite. Les Vénitiens prennent un nouvel eſprit en changeant d'habit, & ne conſervent rien de leur gravité, de leur réſerve ou de leur façon d'agir originaire. En Angleterre nous pouvons, en tout tems, diſtinguer les gens d'un certain ordre dans les bals maſqués. Rien n'eſt

ſi commun que de voir un petit maître ou un Seigneur parler en maître & s'étaler dans un canton de la ſalle, ou deux ou trois hommes de même apparence, raſſemblés dans un coin, ſans que qui que ce ſoit oſe leur parler. Ces ſortes de gens ſe refuſent à eux-mêmes le plaiſir d'un bal, & empêchent les autres de le prendre dans la perfection, qui en fait tout l'agrément; ce n'eſt pas ainſi qu'on en uſe à Veniſe : il n'y a point de peuple plus jaloux de ſon honneur, ou plus fier de ſes droits & de ſon rang, que les Vénitiens dans toute autre occaſion; mais dans le tems des maſcarades tout eſt au niveau; point de diſtinction. L'habit des Nobles ici eſt ſemblable à nos dominos, ou plutôt à ce qu'étoient autrefois les dominos; car à préſent la moitié des gens en place en portent. C'eſt le déguiſement de ceux qui veulent être ſpectateurs oiſifs. Comme il n'eſt pas réſervé alors à la Nobleſſe, & que quiconque veut être oiſif, le porte, il n'attire aucune conſidération particuliere; & le public ne peut pas deviner

deviner, ſi les particuliers qui en ſont couverts, ont quelque droit à ſes reſpects, lorſqu'ils ſont à viſage découvert.

Il y a encore un autre point en quoi leurs maſcarades ſont ſupérieures aux nôtres. Les caractères ſont infiniment plus variés que chez nous; & chacun remplit à merveille celui qu'il a choiſi. Si vous parlez à un Arlequin, vous le trouverez auſſi évaporé qu'un François & auſſi poliſſon qu'un Irlandois; le Juriſconſulte a un ton de diſpute, & le Médecin a l'air pédant. Ils ont beaucoup de vivacité dans le langage: ceux qui n'ont pas le talent de le ſoutenir, ne s'y expoſent pas. Tout homme, que vous rencontrerez en votre chemin, ſoyez sûr d'en être amuſé. J'ai entendu plus de bons mots dans ce ſeul jour de réjouiſſance, que pendant une ſemaine en tout autre endroit. Il eſt bien ſingulier de voir des gens, auſſi graves que le ſont naturellement les Vénitiens, devenir vifs & plaiſans dès qu'ils ſont ſous le maſque; c'eſt pourtant un fait

certain. On voit chez nous quelque chose d'à peu près semblable en entrant dans nos bals ; mais cette espéce de gentillesse & de plaisanterie, qui ne dure chez nous qu'un moment, continue chez eux pendant tout le tems de la mascarade.

Les opéra, les comédies & autres divertissemens publics, sont aussi en vogue dans le tems des mascarades. J'y ai entendu de la musique excellente ; mais il y a, selon moi, tant d'aisance & de naturel dans les chansons des gondoliers, que rien n'en approche. Vous comprendrez ce que je veux dire, & peut-être serez-vous de mon avis, quand vous vous rappellerez les chansons Ecossoises de notre pays, ou les rondes des Irlandois. Cela paroît tout naturel, & ces gens ont une grace & une aisance, dont le défaut ne peut pas être suppléé par rien autre chose d'étranger. Je ne connois rien de si méprisable que les comédies de ce pays-ci. Leur Docteur, leur vieux Pantalon & leur filou, sont des caractères usés, qui se ressemblent & disent

toujours la même chose, dans quelque piéce que ce soit. Au reste il étoit bon, que, pour les piéces que j'ai vûes, on fût dans un tems de mascarades, il n'auroit été guère possible aux femmes d'y assister à visage découvert. Jamais je n'ai entendu tant de sotises & d'ordures de ma vie que ce jour-là.

Si j'avois été lassé & ennuyé de l'uniformité des objets du dehors, les divertissemens de l'intérieur des maisons ne m'ont point du tout dédommagé. Il y a encore moins à faire dans ces amusemens que dans les précédentes : ces gens sont trop attentifs sur eux-mêmes pour marquer beaucoup d'égards pour les autres. Je m'attendois à trouver par-tout des intrigues & des tracasseries ; mon espérance n'a point été remplie ; mais je n'ai pas encore tout vû. Il y avoit des gens placés au-dessus de moi à la Comédie, qui parloient d'aller à une assemblée ; je m'imaginai que, pour y aller, il me faudroit changer d'habillemens ; mais les ayant suivi, je les vis entrer comme ils étoient. Les

aſſemblées à Veniſe ſont des maiſons de jeux : on en tient auſſi en Angleterre parmi le peuple ; ici c'eſt dans cette vûe qu'on les tient, & on y paroît avec le maſque. Il ſe trouva que nous étions dans la maiſon d'un Noble. Une perſonne bien miſe tenoit la banque ; j'y ſuivis mes compagnons, & nous jouames. On ne me laiſſa pas le tems de perdre beaucoup ; car le maître des cérémonies nous congédia quelques minutes après que je fus entré dans la partie. C'eſt un privilege dont ils uſent quand ils le jugent à propos ; & l'on voit en général tout le monde mécontent excepté lui. Je ne ſçais comment ils font leur compte, il ſemble preſque qu'ils ſoient les ſeuls qui y gagnent.

Tandis que j'étois au jeu, je remarquai parmi la foule qui m'environnoit, un jeune homme qui courtiſoit avec vivacité & d'une maniere preſſante une femme qui me parut fort jolie, & qui ne ſembloit pas d'humeur de lui complaire, ſans pourtant chercher à le fuir. Au mo-

ment que je quittai la table, j'apperçus deux ou trois autres petites parties ſemblables : je commençai donc à découvrir que c'étoit là préciſément ces lieux d'intrigue, que j'avois cherché juſqu'alors, & que ſi je ne les avois pas reconnus plutôt, c'eſt que je m'y étois très-mal pris. Je parcourus des yeux pluſieurs femmes, & je ne les arrêtai qu'après en avoir choiſi une d'une figure charmante & d'une grande vivacité. Je pris cet air d'aſſurance des François & fus la joindre. Elle me badina beaucoup, & cependant accepta ma compagnie : elle m'écouta débiter toutes les douceurs que la galanterie put m'inſpirer ; elle en rioit toujours, mais elle m'écoutoit : je l'accompagnai au buffet, je lui fis ma cour, la louai & la preſſai de mon mieux, & je commençai à ne pas déſeſperer de réuſſir : je demandois avec inſtance un rendez-vous, & je crois que j'étois ſur le point de l'obtenir, lorſque mon compagnon, qui ne vouloit pas me laiſſer ſeul dans une aſſemblée de cette eſpéce parce qu'il n'a-

voit pas le même goût que moi pour ces ſortes de plaiſirs, accourut tout conſterné & la frayeur peinte ſur le viſage, & me dit que la Dame à qui je m'adreſſois étoit une femme de la premiere diſtinction que le mari étoit dans l'aſſemblée; & qu'au moment méme qu'il me parloit, cet homme avoit avec lui deux braves qui m'aſſaſſineroient à la premiere occaſion. Je ne faiſois que rire de cet avis, lorſque mon ami me montra celui qui lui avoit donné cet avis; c'étoit un homme fort bien mis, placé du côté où mon ami s'étoit tenu, & qui, pour mieux confirmer la choſe, me fit un grand ſalut: je quittai la Dame un inſtant pour ſçavoir véritablement ce qui en étoit; & j'en fus ſi convaincu, que remerciant très-ſincérement mon nouvel ami inconnu, je n'approchai plus de cette femme. J'apperçus aiſément qu'elle n'étoit pas contente de me perdre; elle fit même quelques tentatives aſſez libres pour me rappeller; mais ce fut inutilement. Je remerciois le ciel de m'avoir tiré de

ce danger. Que penseriez-vous en effet de cette aventure ? La supercherie n'est pas moins à la mode à Venise qu'à Londres. J'avois fait lever le gibier pour qu'un autre le prit. Bientôt je vis mon donneur d'avis prendre ma place auprès de la Dame ; & il se trouva que ce prétendu avertissement n'étoit qu'une histoire faite à plaisir pour m'en écarter. Il y a long-tems que la race des braves & des assassins est éteinte à Venise. Tout cela n'étoit qu'une invention d'un Italien amoureux & oisif, pour obtenir une femme qu'il voyoit dans le goût de suivre une intrigue pour changer d'objet. Je me trouvai bien sot ; & en verité j'étois le seul qui n'avoit pas lieu de rire. Ma maîtresse avoit son galand ; & si je suis au fait du caractère des Dames Vénitiennes, c'est tout ce qu'il lui falloit. Un galand en vaut un autre. Mon compagnon est indigné d'avoir été dupe d'une pareille supercherie. Il s'étoit félicité dans l'idée que je lui avois l'obligation de m'avoir sauvé la vie ; mais sa colere étoit mainte-

nant aussi grande que sa joye l'avoit été d'abord. Je ne pus m'empêcher de rire des malédictions qu'il donna à toutes les courtisannes, aux intriguans & aux menteurs. Cependant il me conseilla en ami d'éviter à l'avenir un pareil piége; parce que le premier pourroit être un danger réel.

LETTRE LX.

J'Ai pris une espéce de passion pour les voitures par eau. Je me suis fait conduire à Ferrare dans une barque; & j'ai vû le plus beau paysasage qu'il soit possible d'imaginer. Je ne sçais si la chaleur ne contribue pas au plaisir que l'on goûte dans ces sortes de commodités, par la réflexion que l'on fait au désavantage de toutes les autres. Ferrare ne me plaît pas beaucoup; elle a l'air d'une ville désolée. J'avois cru Padoue mal peuplée; mais la rue la plus déserte de Padoue est préférable à la meilleure de Ferrare. Il paroît que le Pape

n'eſt pas bon maître; on prétend que, du tems qu'elle étoit ſous la domination de ſes Ducs, les Princes de la maiſon d'Eſt, il n'y avoit point en Italie de ville plus floriſſante; toute la face des affaires a changé prodigieuſement depuis le changement de poſſeſſeur. On ne ſçauroit croire à quel point la choſe eſt portée. Les environs de Ferrare ſont naturellement plus fertiles que tout ce que j'ai encore vû de l'Italie; perſonne ne croit que le terrein vaille la peine d'être cultivé. La ville eſt grande, belle & bien ſituée; cependant perſonne ne daigne y fixer ſa demeure. Tel eſt l'état actuel de cette ville, & il n'y en a point d'autre cauſe apparente que celle que j'ai aſſignée.

Quoique les rues de Ferrare ſoient mal peuplées, on ne laiſſe pas que d'y rencontrer des objets dignes de la curioſité des étrangers. La grande rue eſt fort large & magnifique; on y voit à une de ſes extrémités une petite tour, où il y a un corps de garde. Elle n'a rien de particu-

lier que ſa ſituation ; & elle produit un très-bon effet. Cette rue eſt croiſée par une autre auſſi grande, & décorée de bâtimens aſſez réguliers. Les points de vûe en ſont beaux, & on ne trouve perſonne qui les interrompe ; je n'ai jamais rencontré une telle ſcene de déſolation. Rappellez-vous la différence entre le Strand le Dimanche, pendant les heures du ſervice, & le même Strand en tout autre jour de la ſemaine; elle eſt encore moindre qu'entre le coup d'œil des rues de Ferrare & celui de tout autre lieu que vous pourrez vous figurer.

Les Egliſes ne ſont pas ſi ſurchargées d'ornemens ici qu'elles le ſont communément dans tout le reſte de l'Italie ; mais on y trouve des choſes dignes d'être vûes. Le dôme de l'Egliſe de Ferrare eſt un bel édifice ; on m'a fait arrêter vis-à-vis pour voir deux morceaux que j'ai examinés avec plaiſir. Ce ſont des ſtatues équeſtres en bronze ; elles repréſentent deux hommes de qualité de famille Ferraroiſe, dont l'un eſt qualifié dans l'inſcription de *Ter pacis*

auctor, trois fois auteur de la paix. L'Eglise de Sainte Marie *in Vado*, est très-bonne, & j'ai été charmé des tableaux qu'elle renferme, d'autant plus qu'outre leur mérite personnel ils ont la singularité d'être sortis de la main d'auteurs que nous ne connoissons guères. Il y a entr'autres un grand morceau d'histoire peint en 1508 par Carpacio d'une maniere très-élégante. On nous a montré dans l'Eglise de S. François une Chapelle peinte à fresque en 1524 par Benevento de Garofalo: je l'aurois prise pour un ouvrage de Raphael. Tout le monde y seroit trompé, & on y voit si fort briller son génie & sa maniere, que la méprise fait presque honneur à celui qui l'a fait. Bouen, dont on connoît à peine le nom, s'est immortalisé par la peinture d'un miracle de S. Antoine de Pade qui est dans cette Eglise. L'histoire est celle d'un avare mourant. Son cœur fut trouvé dans son coffre fort. Le Saint remet le cœur dans sa place, & rend la vie à cet homme. Il seroit tout simple de

regarder ces repréſentations comme allégoriques ; mais quiconque oſeroit douter tout haut de la réalité du fait, courroit riſque d'être aſſommé par la populace. Les Prêtres ne croyent pas un mot de ces abſurdités ; quelquefois même ils ont aſſez de franchiſe pour avouer que cela eſt fait pour amuſer la populace ; que cela produit un bon effet & entretient en elle l'eſprit de dévotion. Ils oublient apparemment l'avertiſſement de S. Paul, qu'il n'eſt pas permis de faire le mal pour qu'il en réſulte un bien. J'ai goûté la plus grande ſatisfaction dans l'école de la Madonne de la Circonciſion, à étudier un fameux morceau de peinture de Louis Carache, qui a fait nommer ainſi cette Egliſe. Il y en a encore quelques autres qui méritent d'être remarqués ; mais celui-ci l'emporte, à mon avis, ſur tous ceux que j'ai jamais rencontrés du même Peintre.

Le Palais des Diamants étoit un nom ſi frappant, que n'ayant pas deſſein de faire un long ſéjour dans cette ville déſerte, je paſſai légere-

ment par-dessus des choses dignes d'attention pour m'y rendre. Son nom ne vient pas de ce que j'avois imaginé, & que naturellement un nom si fameux doit faire penser. Il y a en dehors une espéce de rustique, dans lequel les différentes pierres avancent & sont taillées en pointe de diamants, c'est ce qui a donné le nom à ce Palais. Le dedans n'a rien qui mérite d'être remarqué.

LETTRE LXI.

AVant que de vous parler de cette place, je vous raconterai un accident dont je suis échappé par hasard, & dont le souvenir seul me fait frémir. Il vient d'arriver un pauvre Suisse avec une épaule disloquée & dans un état pitoyable. Il a souffert une punition que je méritois autant que lui, & auquel on auroit pu très-facilement me condamner aussi.

C'est la coutume dans les villes d'Italie, d'aller, en arrivant, donner son nom au Gouverneur, sujettion

génante ; & communément on en donne un faux. J'ai pris le vôtre dans la plupart des endroits. Pour mon Compagnon, comme il eſt auſſi bien à couvert de la curioſité, ſous ſon nom que ſous tout autre, il n'a pas déguiſé le ſien, du moins je le crois. Il auroit donc échappé à un accident terrible, qui a penſé m'arriver à Ferrare, & dont je ne ſçais comment j'ai pû être ſauvé. Donner ſon nom eſt une pure cérémonie, & on ne fait pas ſeulement attention aux formalités qui s'en enſuivent. Nous eumes permiſſion de reſter dix jours à Ferrare; mais comme nous ne comptions pas y ſéjourner, nous ne penſâmes guère à lire cette permiſſion, autrement il y a apparence que nous aurions ſçu la régle. Le pauvre Suiſſe, ſuivant la coutume qui ſe pratique dans les autres lieux, avoit auſſi donné un faux nom, ſans en ſçavoir mieux que nous la conſéquence. Il ſe trouva, parmi d'autres papiers qu'il laiſſa ſur ſa fenêtre, une commiſſion qu'on lui avoit donnée d'acheter quelques bagatelles, & ce pa-

pier marquoit un autre nom que ne portoit la permiſſion. Celui qui fit cette découverte, lut ſur la permiſſion du Gouverneur, que quiconque donneroit un faux nom, payeroit cinquante écus d'amende, & ſouffriroit trois traits de cordes. Loin de poſſeder les cinquante écus, le pauvre diable n'en avoit pas ſeulement cinq, dont ſon accuſateur ſe ſeroit contenté pour étouffer l'affaire. Il fut donc traduit devant le Gouverneur ; le fait fut prouvé, & l'impuiſſance de payer cinquante écus, ajouta encore à la ſevérité de la punition ; on lui lia les mains par derriere, & lui ayant attaché une corde aux poignets, on l'enleva avec une poulie juſqu'à la hauteur de vingt-cinq pieds, d'où on le laiſſa gliſſer juſqu'à ce qu'il s'arrêta par une ſecouſſe. On réitera trois fois la même cérémonie ; après quoi on laiſſa aller ce pauvre homme. Il y a dans ce réglement quelque choſe de cruel & de révoltant. J'ai échappé à ce malheur ſans l'avoir mérité plus que le Suiſſe ; & je lui ai fait préſent de

ce qu'on m'auroit fait payer pour l'amende, qui pour les personnes riches est de cinquante écus de plus, pour tenir lieu du châtiment. Mais le danger est passé, & je suis arrivé à bon port. Je vous écris de Ravenne, qui étoit autrefois une ville maritime; elle ne l'est plus maintenant, & n'offre plus aucun vestige de port de mer. On nous parle de beaucoup d'endroits où la mer a anticipé sur la terre, & d'autres où la terre s'est accrue; je n'en connois aucun où ce fait se vérifie plus distinctement qu'ici. Ne serez-vous pas surpris, en songeant qu'on arrive à un port fameux par terre, dans l'impossibilité d'en approcher de toute autre façon? le fait est pourtant exact. Une branche du Pô nous a menés jusqu'à Alberto, à dix milles de cette ville; & il nous a fallu faire le reste de la route à cheval, & même assez désagréablement, quoique le pays ressemble plutôt au sol de l'Angleterre qu'à celui d'Italie, au moins la nature l'a fait tel. Il est fertile au plus haut dégré, mais en friche &

ſans culture. J'eus envie de rire, en approchant de Ravenne, d'une obſervation de mon compagnon de voyage. Il eſt toujours à l'affut des occaſions de montrer ſon diſcernement. Il prétendit connoître fort bien par les plantes qui croiſſent dans ce pays, qu'autrefois le terrein en étoit baigné par les eaux de la mer.

Ce ne ſont pas ſeulement, me dit-il, les habitans ordinaires de l'eau ſalée qui marquent les lieux où elle pénétre. Son influence s'étend juſqu'à quatre milles au dedans des terres, & ſe fait même ſentir bien plus loin : les végétaux particuliers que la terre produit, ne manquent jamais d'annoncer, ſi elle a été couverte autrefois par la mer. Il continua de me dire qu'il avoit trouvé les influences de l'eau ſalée dans notre pays juſqu'à quatre ou cinq milles avant dans les terres, & qu'elle s'annonçoit par les plantes qui croiſſent dans cette étendue, ſur les plus hautes montagnes auſſi bien que dans les plaines. Par exemple, me dit-il, au pays d'Eſſex,

ce n'eſt pas ſeulement en approchant des côtes de la mer, & lorſque l'on voit croître ſur les bords des foſſés les abſynthes & les arroches de mer, que l'on connoît que l'eau eſt ſalée: les treffles particuliers qui ſont ſur les coteaux, & nombre d'autres plantes, tant petites que grandes, annoncent que l'on n'eſt éloigné de la mer que de quatre ou cinq milles. Quant aux terreins autrefois ſubmergés, qui ſont cependant à la diſtance que j'ai dite, le gaſon, le plantain de mer & beaucoup d'autres plantes également particulieres, ne manquent jamais de l'annoncer. Il y a déja deux milles, conclut mon induſtrieux ami, que j'ai rencontré des habitans éloignés du voiſinage de la mer, d'où j'ai connu que nous ne pouvions pas en être à plus de cinq ou ſix milles. Je vois maintenant autour de moi tous les habitans ordinaires de marais ſecs & profonds, & des pays autrefois ſubmergés. Je ſouris des embarras où l'amour de quelque ſcience particuliere jette les hommes pour en faire valoir les avantages; mais j'avois tort,

nous ne tardames pas à arriver à Ravenne. Et l'hiſtoire nous apprend que ce que les productions du ſol avoient fait conjecturer à mon ami, étoit véritablement autrefois la ſituation de ces lieux.

Ravenne anciennement le plus fameux port que les Romains poſſédaſſent ſur la mer Adriatique, eſt à préſent une Ville ſituée avant dans les terres. Cette Ravenne dont Auguſte avoit fait un des entrepôts des Galeres Romaines, on eſt étonné d'en faire le tour, & d'y chercher envain la mer. Ravenne, qui, à ce qu'on prétend, a été bâtie ſur pilotis comme Veniſe, au milieu de la mer, eſt maintenant ſur un terrein fort ſolide; & la terre qui la ſépare de la mer Adriatique, eſt une des plus riches & des plus fertiles de tout le pays.

Il eſt bien étrange d'aller viſiter un port dans une belle campagne; c'eſt pourtant ce qui arrive de celui-ci où les flottes des conquérans du monde étoient accoutumées à jetter l'ancre. Tout eſt terre ferme à pluſieurs milles à la ronde; mais

il eſt aiſé de le reconnoître à la forme de cette Ville, & l'on voit encore les anneaux de fer auxquels on amarroit les Vaiſſeaux. On trouve à environ deux milles de la Ville des reſtes du fameux Phare ou Tour du Fanal. Il y a apparence que pour le conſtruire on avoit choiſi un terrein plus élevé que le reſte : on ne s'en apperçoit plus à préſent. Les fondations en ſont couvertes de quelques pieds de terre ; cependant elles ne ſont pas plus hautes que le niveau des campagnes. Cette terre d'autour du Phare, auſſi bien que celle qui a comblé ce port autrefois ſi conſidérable, doit y avoir été apportée originairement par la mer, qui avec le temps s'en eſt éloignée peu-à-peu. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette terre eſt la plus fertile du canton, quoique tout y ſoit aſſez bon : l'on remarque auſſi, que les végétaux qui croiſſent dans le voiſinage de la mer, & qui d'ordinaire indiquent un terrein ſtérile, croiſſent dans celui-ci. On eſt étonné de voir, à chaque endroit de ce riche

terrein, les plantes qui ailleurs caractérisent les plus maigres; elles y poussent avec une abondance prodigieuse.

Les restes du Phare font voir qu'il a été autrefois un bâtiment considérable. Pline le dit, & l'importance de son usage demandoit qu'il le fût. La partie qui est encore subsistante, a trente-sept pieds de diametre. Dans le tems qu'il fut bâti, les Romains connoissoient assez bien les proportions; ainsi on peut conjecturer ce qu'il étoit alors.

J'ai été visiter les environs d'une Ville, autrefois entourée de mer, quoiqu'elle en soit bien éloignée maintenant, & je les ai parcourus avec un plaisir singulier. Tout se réunit pour attester la vérité: & la raillerie que je faisois de mon bon ami, qui me montre de plus en plus des preuves du fait par le produit végétable du pays, s'est changée en une sorte de vénération pour lui. Voilà un usage de la Botanique, auquel tout autre, qui l'eût possédée moins bien que lui, n'auroit jamais

pensé : le fait est certain; & cette remarque peut, dans bien des cas, se trouver très-importante.

LETTRE LXII.

RAvenne si célébre autrefois, & qui par cette raison est appellée de nos jours Ravenne *l'ancienne*, est une Ville assez considérable, le siége d'un Archevêque, la résidence d'un Cardinal Légat, & la Capitale de la province de Romagne. Quoiqu'à présent elle ne soit pas comme autrefois dans la mer, ainsi que Venise, elle est environnée de deux petites rivieres, & la mer Adriatique en est à quatre milles de distance : le peu d'importance qui lui reste, elle est bien-tôt sur le point de le perdre. En effet, elle est tellement déchue de son ancienne splendeur, qu'on a peine à la reconnoître pour une Ville, qu'on lit avoir été si florissante, il y a quelques siécles. La domination du Pape n'est pas heureuse : toutes ses Villes que j'ai vues

jufqu'à préfent, ont toutes décliné depuis qu'elles font fous fon obéiffance, & Ravenne plus que tout autre. Elle a affez d'étendue; mais en général, fes bâtimens font peu de chofe, & fes principales rues fort mal peuplées.

La Cathédrale eft un vieux bâtiment gothique, qui n'a rien de bien élégant. Ce qu'on y voit de plus beau, eft une double rangée de pilliers de chaque côté de la nef, qui foutiennent la voute. Ils font de marbre grec, & font un grand effet. La voute eft en mofaïque; les matériaux en font bons, mais le deffein n'a pas un grand mérite. Le pavé eft auffi de mofaïque, & d'un deffein encore plus mauvais que celle de la voute. Il y a peu d'édifices de ce genre, pourtant, qui ne fourniffent quelque objet agréable pour un génie curieux.

Vous avez lu que dans le Temple de Diane à Ephefe, il y avoit un efcalier fait de bois de vigne. Je crois que vous en avez ri; pour moi j'en ai ri à coup fur; & je me reffouviens

que des gens plus raiſonnables que moi prétendoient qu'il y avoit erreur ou dans le nom ou dans le ſens que nous lui donnions. Je rougis d'être prêt à douter de tout ce qui ne s'accorde pas avec mes idées, & par cette ſeule raiſon. L'Egliſe que j'ai viſitée, fait voir que tout ce qu'on a dit de cet eſcalier & de bien d'autres choſes, peut être vrai à la lettre. La grande porte de cette Cathédrale eſt faite de planches de vigne qui ſont aſſez fortes. La plûpart ont douze pieds de longueur, un pied de largeur & deux ou trois pouces d'épaiſſeur. Le bois en eſt aſſez ſolide & d'un très-beau grain. Le ſol des environs de Ravenne eſt favorable pour les vignes, ce qui eſt aſſez ſingulier; car il eſt fertile, au lieu que le plus ſouvent la vigne ne reuſſit que dans les terreins ſtériles : nous jettons des décombres & toute ſorte de matériaux uſés pour appauvrir la terre où nous voulons en planter : mais la fertilité des environs de Ravenne la fait pouſſer d'une grandeur ſurprenante. On m'a fait voir des ceps aſ-

ſez gros pour me convaincre qu'il eſt poſſible que les planches de la grande porte de la Cathédrale ſoient de ce bois, & j'en ſuis perſuadé moi-même.

Quoiqu'il n'y ait rien de bien ſingulier dans l'Egliſe même, j'y ai vu une Chapelle qui m'a fait beaucoup de plaiſir. Le maître-Autel eſt peint par le Guide & ne le céde point à tout ce que j'ai vû de ce grand Artiſte. Ce Tableau repréſente la recolte de la Manne dans le déſert. Vous avez entendu parler avec éloge d'un morceau de ce Peintre dans le St. Michel de Boſco à Boulogne; il y a dans celui-ci une tête qui lui reſſemble à ce qu'on prétend; ſi l'autre eſt auſſi bonne que celle-ci, elle mérite tout ce qu'on en a dit. Mais je ſuis encore plus frappé d'une autre figure, à laquelle la plus grande partie de ceux qui la voyent ne font guère d'attention, c'eſt une femme qui porte ſur ſa tête un vaſe rempli de manne. Il y a dans ſon attitude une beauté & une aiſance qu'il eſt rare de rencontrer, & ſa tête

a toute la ſimplicité & la délicateſſe qui diſtingue le pinceau de ce grand maître. Le plafond eſt peint de la même main; il repréſente le Sauveur dans des nuages, tenant la croix dans ſa main, & entouré d'une quantité d'Anges. On voit ſur la face du Sauveur une dignité & une ſerénité qui charment. Mais la figure la plus remarquable pour l'élégance & la grace qui ſont particulieres au Guide, eſt celle de l'Archange Michel. On trouve dans ce tableau quelque choſe de cette grandeur & de cette divinité que les Anciens remarquoient avec tant de vénération dans les ouvrages des fameux Statuaires. Il eſt plus que mortel; & cependant ſa figure a toutes les proportions humaines.

C'eſt à Ravenne que St. Vitalis fut noyé dans un puits. On a conſtruit une Egliſe à l'endroit même, & on conſerve le puits encore ouvert derriere un des Autels; ſon eau guérit toute ſorte de maladies; c'eſt la grande médecine de Ravenne. Il y a dans tout cela quelque manœuvre que les vrais dévots ne voyent pas.

Ce ſont les Eccléſiaſtiques qui en diſtribuent l'eau, & ils n'en donnent qu'à qui ils veulent Elle eſt purgative; mais cette qualité lui eſt-elle naturelle, ou vient-elle de quelque choſe que les Prêtres y ajoutent? c'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de ſçavoir. Il y a dans l'Egliſe un tableau qui repréſente la mort du Saint. Ce ſujet n'eſt pas bien favorable, mais Baroccio l'a rendu ſi habilement, que ſon ouvrage fait honneur au Saint & à lui-même. Les Poëtes ont une façon d'annoblir les ſujets ſtériles ou déſagréables, qu'ils ſont obligés de traiter. Je trouve que les Peintres ont le même talent. Je n'ai pas vu beaucoup de morceaux de Baroccio; mais ce que j'en ai rencontré eſt excellent, quoique celui-ci paſſe pour le meilleur. Il y a dans le deſſein un jugement & une correction qui charment les yeux accoutumés à en blamer le défaut, même dans de bons maîtres, & à le reſpecter dans les plus grands. Les figures en ſont toutes gracieuſes; & on trouve dans l'enſemble une élégance qui fait paſ-

ſer par-deſſus la difficulté du ſujet. Il eſt aiſé de diſtinguer quels ont été les maîtres favoris de Baroccio ; à la vérité, il eſt moins original que la plûpart des grands Peintres ; on apperçoit Raphael dans les contours & les attitudes des figures, & Correge dans le coloris. Il les avoit étudié trop exactement, pour laiſſer prendre à ſon génie ſon eſſor naturel ; mais on ne peut pas décider ſi cette imitation ne vaut pas mieux, que toute l'originalité qui auroit pu le diſtinguer des autres. Je n'ai encore rencontré de lui, juſqu'à préſent, que des ſujets tirés des Légendes ou de l'Ecriture ; & il a réuſſi juſqu'à l'admiration dans pluſieurs de ces derniers. Il me paroît avoir été un peu enthouſiaſte. On prétend qu'il avoit une très-mauvaiſe ſanté, & qu'il employoit tous les bons intervalles de ſa maladie à ces ouvrages pieux. Ses amis diſent qu'il fut empoiſonné à Rome par des Peintres avec qui il s'étoit aſſocié, & qui porterent envie à ſon mérite naiſſant ; mais cela n'eſt pas probable. Il s'attacha beaucoup à ſes études

pendant sa jeunesse ; or on sçait qu'il est très-contraire au temperament d'être continuellement penché sur des couleurs liquides. On peut dire dans ce sens qu'il fut empoisonné à Rome ; car il y passa bien des années à étudier avec une application sans relache. Quand il n'auroit pas laissé d'autre tableau que la mort de S. Vitalis, celui-là auroit suffi pour le mettre en réputation & payer toutes ses fatigues.

Le comblement du port, & la couverture des fondations du Phare ne sont pas les seules marques qui prouvent que la terre s'est amassée autour de Ravenne, & en a fait d'un port de mer, une Ville entourée de campagnes fertiles ; une petite Eglise appellée la Rotonde, qui mérite plus d'être vue que toute autre chose, & qui est située hors des murs, en fournit encore la preuve. Elle est peu distante du vieux port, qui est l'endroit où la terre semble s'être amoncelée en plus grande quantité. Quoique cet ouvrage ait été construit par un peuple que nos nations civilisées sont

dans l'uſage de traiter de barbare; c'eſt un monument d'amour filial dont on ne trouveroit pas le ſemblable dans toute l'Europe. C'eſt un mauſolée élevé à la mémoire de Théodoric, par ſa fille Amalaſonte, qui, enſuite fut aſſaſſinée par ordre de ſon mari Théodat dans une des Iſles du Bolſano. L'Egliſe eſt de figure ronde, & compoſée d'un rez-de-chauſſée & un étage par-deſſus. On faiſoit autrefois le ſervice divin dans l'Egliſe baſſe; mais à préſent que la terre eſt élevée autour des murs de l'édifice preſque juſqu'au haut des portes, & que le plancher en eſt couvert d'une certaine épaiſſeur d'eau, l'étage ſupérieur ſert de Chapelle. On avoit placé en haut du dome un tombeau de Porphire, qui renfermoit les cendres du Monarque; le canon des François pendant le ſiége auquel commandoit Gaſton de Foix, endommagea tellement ce monument, qu'on le retira bientôt après, pour le placer contre une muraille dans une autre quartier de la ville où on le voit maintenant; il y eſt ſcellé

de telle maniere, qu'on n'apperçoit qu'un côté du maufolée ; encore eft-il confidérablement endommagé.

Le toit deftiné à porter un poids fi immenfe que celui de la charge de marbre qui forme le maufolée, devoit être bien fort. Auffi l'eft il ; & c'eft la chofe la plus curieufe que j'aye rencontrée. Le diametre du dome en dedans œuvre eft de trente pieds, celui de dehors de trente-huit ; & le tout eft formé d'une feule pierre. Cette grande maffe de rocher avoit originairement quarante pieds de diametre & quinze de hauteur : on l'a creufée & diminuée jufqu'à ce qu'elle a été propre à former la calote entiere de l'Eglife, & c'eft une coquille d'environ quatre pieds d'épaiffeur. Il n'y a point d'endroit où l'on puiffe trouver un pareil monument d'art & de travail. On ne fçauroit concevoir comment on a pu le travailler ; il eft encore plus difficile d'imaginer de quelle façon on a pu s'y prendre pour l'enlever, & le placer où il eft actuellement.

La muraille dans laquelle eſt attaché maintenant le tombeau qui étoit autrefois placé au haut du dome, appartient à un Couvent de Recolets, ſitué dans le lieu où ce Théodoric avoit un palais ſuperbe. Ce fut ce Monarque Goth, que l'Empereur Zenon envoya en Italie, comme ſon Vice-Gérent, avec une commiſſion particuliere de combattre Odoacre, Roi des Herules. Il ſe defit bientôt de ſon ennemi, & quand il eut achevé cette expédition, il établit ſa propre famille ſur le trône d'Occident, où elle regna pendant une ſucceſſion de huit Princes juſqu'au tems où elle fut extirpée par Belliſaire & Narſès.

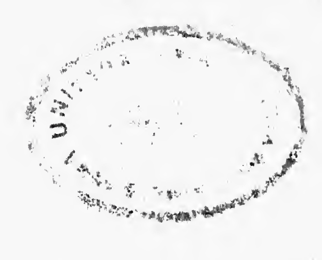
Le Couvent des Théatins eſt un édifice circulaire comme la Rotonde, mais beaucoup plus grand. Il eſt conſtruit ſur le modèle de la fameuſe Egliſe de Ste. Sophie de Conſtantinople. Placidie en fut la véritable fondatrice; elle & Honorius ſon frere y ſont repréſentés avec les ornemens Impériaux, qu'ils avoient à la cérémonie de ſa Conſécration. A l'autre

côté du jardin est une Chapelle où il y a aussi beaucoup d'ouvrages en mosaïque, à-peu-près du même tems. On y voit trois tombeaux de marbre, qui contiennent les cendres de Placidie, de Constance César son second mari, & de son fils Valentinien III, sous qui cessa l'Empire d'Occident. Maxime le fit massacrer pour se venger du rapt qu'il avoit commis envers sa femme, & usurpa sa souveraine puissance. Ensuite il épousa la veuve du malheureux Prince qu'il avoit tué. Ce fut elle qui y attira Genseric, Roi des Vandales, lequel pilla Rome, & mit fin à l'Empire d'Occident.

Le tombeau de Placidie a souffert quelque dégradation par la brutalité des Luthériens Allemands, au service de l'Empereur, qui eurent leur quartier à Ravenne pendant la derniere guerre d'Italie. Ils crurent faire un acte de piété en détruisant tout ce qui portoit les marques d'un personnage célébre de la religion Romaine. Ils ont aussi endommagé considérablement la voute. Ils se di-

vertissoient à tirer à balles dans la mosaïque dont elle est décorée. Nous voyons mille monumens déplorables de la fureur des ennemis sur les Eglises, non seulement d'Italie, mais même en Angleterre. Il y en a probablement une bonne moitié qui ne vient pas tant de la barbarie des conquerans, que de cette méchanceté inoüie.

Il y a encore deux ou trois antiquités, dont il faut que je vous parle avant que de quitter Ravenne. Je vous ai nommé l'Eglise de S. Vitalis: sous un des porches de cet édifice, on me fit voir un bas-relief qui m'a causé beaucoup de plaisir, quoique mon guide ne me parût pas en faire un cas bien particulier. Il est de marbre blanc, d'un très-beau bloc, mais qui a été un peu endommagé; on y remarque un grand nombre de figures très-bien exécutées. Vous jugerez des autres, quand je vous aurai dit que je reconnus aussi-tôt la face de Trajan. Le sujet est un sacrifice, & l'Empereur y est représenté sous l'habit & le caractère de grand-Prêtre, &



en faiſant les fonctions. Le bénitier eſt un vaſe antique, & qui n'eſt pas ſans mérite, c'eſt une urne d'albâtre. On raconte une hiſtoire ridicule de la maniere dont elle fut trouvée par un homme qui creuſa dans un endroit, ſans autre indication, que d'avoir vu un pigeon qui y plongea ſon bec dans un peu d'eau. On prétend qu'elle étoit remplie d'or & de bijoux; & même on en montre qu'on aſſure avoir fait partie de ce tréſor ; c'eſt une vraie baliverne. Il y a auſſi dans la ſacriſtie de la même Egliſe, deux colomnes de marbre très-magnifiques; elles ſont chacune d'une ſeule pierre, de l'eſpece orientale. Il faut qu'elles ayent fait partie de quelque édifice pompeux. Théodoric, quoique Goth, avoit du génie & du goût : il y a beaucoup de fragmens de grands édifices, qui ſemblent tous devoir être rapportés à ces tems-là : ces colomnes & quantité d'autres de l'Egliſe d'Apollinius, qui eſt ſituée au lieu même où étoit le Palais de Théodoric, en fourniſſent des preuves certaines. Parmi les dernieres, on en

trouve quatre de porphire, deux d'albâtre oriental, qui font toutes d'une beauté prodigieufe. Entre un grand nombre de colomnes de marbre grec, qu'on voit dans la Cathédrale, il y en a quelques-unes d'albâtre; & dans l'Eglife de S. Jean-Baptifte, deux de verd antique que je trouve ineftimables. On rencontre auffi plufieurs maufolées, & d'autres reftes des tems du bas Empire. Entre les morceaux modernes de ce genre, je ne dois pas oublier celui du Dante, le Chaucer d'Italie : c'eft un monument gothique, placé en-dehors de l'Eglife de S. Vitalis; l'épitaphe a été compofée par lui même. Le reftaurateur du Poëme Epique fut la victime d'une baffe cabale; tandis qu'il étoit employé au-dehors dans des fonctions honorables, il fut condamné dans fa patrie, à un exil perpétuel. Ravenne fut l'afyle où il fe retira. Il fe jetta entre les bras de Gui de Polentano, Seigneur de la Ville; & c'eft fous fa protection, qu'il écrivit fon Poëme fur le Paradis, le Purgatoire & l'Enfer. Comme il n'é-

toit plus à portée de ſes enemis, il ne leur fit point de quartier. Il damna à toute éternité dans ſon Poëme, tous ceux qui avoient contribué à ſon exil. L'indignation de François I, qui, deux ſiécles après, fit effacer certains vers de toutes les éditions, eſt un aveu bien formel qu'on en ſentoit toute la force. Dante a du ſe feliciter dans ſon tombeau de voir que ſon juſte reſſentiment a été ſenti dans toute ſon étendue, après un tems ſi conſidérable par les deſcendans & les ſucceſſeurs de ceux qui, lorſqu'ils firent l'injuſtice à l'homme, ne penſoient pas que le Poëte ſe vengeroit de l'inſulte.

Entre les Antiquités que j'ai laiſſées pour faire cette digreſſion en faveur de l'auteur, il y a dans l'Egliſe des Moines Camaldules dédiée à S. Romuald, quatre pilliers antiques de Nero Bianco, eſpéce de marbre que bien des gens eſtiment plus que le porphire ou le granite; ce ſont ceux qui ſoutiennent l'Autel. On ne finit point de viſiter avec plaiſir ces Egliſes. Je croyois autrefois

qu'en général, les édifices étoient si ſemblables, auſſi-bien que les ornemens en particulier, que quand j'en aurois vu deux ou trois, les autres me deviendroient inſipides. J'éprouve bien le contraire, & je les vois toujours avec un nouveau charme. Peut-être la relation que je vous en fais, ne vous préſente-t-elle qu'un échantillon bien foible du plaiſir ſenſible que j'ai à les obſerver : ſi cela eſt, dites-le-moi franchement : ſans ceſſer pour cela de les viſiter; je vous parlerai dans mes lettres, des autres objets qui ont ſatisfait ma curioſité.

LETTRE LXIII.

JE ſuis à Rimini : nous avons été obligés de paſſer le Piſatello pour y arriver. Nous avons vu en certains endroits des gens qui l'appellent *Rigon* & *Rigone*. C'eſt le Rubicon des anciens Auteurs : il reſſemble à beaucoup d'autres choſes qui ont un nom pompeux ; il fait à préſent fort peu

de figure en comparaison des descriptions qu'on nous en a données. Nous l'avons passé à gué. On croiroit d'après les épithetes de quelques Poëtes, qu'il étoit aussi gros que le Rhin : mais on nous dit communément, que quand César le passa, il étoit gonflé par la fonte des neiges. Le Poëte avoit saisi un fort bon expédient, déterminé, comme il l'étoit, à annoblir tout ce qui avoit rapport à son Héros. Au reste, on n'est pas bien certain si c'est le vrai Rubicon ou non. Il y a des gens qui prétendent que la riviere appellée maintenant *Luzo*, est celle que les Anciens appelloient Rubicon. Après tout, le passage de César avec son armée est quelque chose d'assez singulier. Si on en croit Suetone, dans le discours qu'il a fait tenir à César, il devoit y avoir un pont sur cette riviere. « Il est encore » tems de retourner en arriere ; mais si » une fois nous passons ce petit pont, » c'est à l'épée à décider de toutes nos » démarches. » En effet, il étoit important, & même très-important pour le Conquérant de le passer : encore

falloit-il beaucoup d'adresse pour cela. J'admire la finesse du Géneral, qui, sçachant qu'il avoit affaire à un peuple superstitieux, fortifia sa résolution par un prodige. Suetone raconte le fait avec un air de vérité; mais il est aisé, à quiconque connoît le caractère de César, de conjecturer ce que c'étoit. Tandis qu'on délibéroit si on passeroit ou non, une personne d'une beauté singuliere parut à leurs yeux, assise & jouant du flageolet. Il y avoit parmi les gens qui s'assemblerent en foule autour de lui quelques trompettes. Il prend un de leurs instrumens; & jettant son flageolet, il s'avance à grands pas vers la riviere, & sonne la charge. César s'écria aussi-tôt: « Allons; les prodiges des Dieux se joi» gnent avec l'injustice de nos enne» mis, & nous disent de marcher en » avant. Le sort en est jetté; c'est à la » fortune à faire le reste. »

Rimini est encore une des Villes desolées de la Romagne. Elle est sous la domination du Pape, ainsi que toutes les autres que j'ai nommées

comme telles. Cette Ville eſt fort ancienne : il en eſt parlé du tems des Romains, comme d'une Ville très-célebre, & le ſiége d'une Colonie conſidérable. Auguſte a beaucoup augmenté ſes édifices; mais ſon origine remonte encore plus loin que ſes prédéceſſeurs ; il y a même une tradition, ſuivant laquelle elle fut fondée par les compagnons d'Hercule. On ne ſçauroit réfléchir ſans quelque peine ſur le deſtin des Villes d'une origine ſi ancienne & ſi illuſtre. Ce qui étoit autrefois un des plus beaux ports de l'Italie, n'eſt plus un port : le marbre dont il étoit bâti, ſe trouve maintenant dans l'Egliſe de S. François ; & ce qui, dans les tems reculés, étoit une place marchande, riche & bien peuplée, n'a plus aucun commerce, & n'eſt habité que par un petit nombre de gens oiſifs.

On ne conçoit pas ce qui peut avoir chaſſé les habitans de cette Ville. Tout le pays n'en fournit pas de plus agréablement ſituée que Rimini. Elle eſt bâtie dans une plaine ex-

trêmement fertile, proche de la côte de la mer Adriatique, & environnée par derriere d'un amphitheâtre formé par la nature. Le penchant des côteaux eſt couvert de vignes & de figuiers qui en font un beau payſage : le canton eſt plus abondant que ne l'eſt le commun de l'Italie; mais il faut que les habitans ſoient ſurchargés, ou bien pareſſeux.

Quelle que ſoit la poſition de Rimini par rapport à ſes édifices modernes, il lui en reſte aſſez d'anciens pour exciter la curioſité des plus grands connoiſſeurs, & pour la ſatisfaire. Nous liſons qu'il y avoit un pont de marbre bâti à Arminium. Arminium eſt la même Ville que Rimini. Le pont eſt encore exiſtant; c'eſt un monument célébre du gout & de la richeſſe des Romains. Il fut commencé par Auguſte, & Tibere le fit achever. On lit encore ſur les ceintres une inſcription qui en rend témoignage. Ce pont a cinq arches, & eſt un noble morceau d'Architecture. C'eſt un des quatre grands ponts qu'Auguſte avoit reſolu de bâ-

tir ſur la voie Flaminienne qui ſe joint à Rimini avec la voie Emilienne.

Il y a auſſi un arc de triomphe qu'Auguſte fit conſtruire, & qui ſert aujourd'hui de porte à la Ville. Cet édifice eſt en même tems ſuperbe & élégant, d'un gout excellent & fort bien exécuté. Derriere le jardin des Capucins, on voit des reſtes d'un amphithéâtre qui a été aſſez ſpacieux, ſes ruines ſont reſſerrées dans un fort petit eſpace, & ſervent de cloture au jardin des Révérends Peres. On a un vrai plaiſir à ſe reporter dans ces anciens tems, & à lire dans les veſtiges qui nous en reſtent, bien plus ſurement qu'on ne peut le faire dans les hiſtoires, le deſtin, la fortune, les alliances, les amitiés ou animoſités particulieres qui ont ſubſiſté entre les Monarques & leurs peuples. Le préjugé ou la venalité peuvent avoir dicté ce que nous liſons, mais ce qu'on voit dans ce genre n'eſt point ſujet à erreur, & ne peut être conteſté. Lorſque les reſtes de l'antiquité ſe rapportent avec l'hiſtoire,

ils la confirment, & lui donnent un degré d'autenticité ſupérieur à toute autre preuve ; s'ils la contrediſent, c'eſt une marque de fauſſeté dans l'hiſtoire, qu'il faut alors abandonner.

Permettez-moi quelques réflexions, je dirois volontiers, recherches ; appellez les rêveries ſi vous voulez. Ce que j'ai vu de Rimini m'apprend que cette Ville étoit favoriſée d'Auguſte, & que les habitans en furent reconnoiſſans. Aulieu de l'animoſité & de la haine, qui, quoique cachée, ſe laiſſe entrevoir dans les hiſtoires de certains peuples & de certain Rois, on voit ici une harmonie & une affection reciproques, qui contribuent plus que toute autre choſe au bonheur & à la proſpérité des deux. Le pont que l'Empereur bâtit pour cette Ville, ouvrage ſi couteux & ſi noblement fini, annonce qu'il avoit pour ce peuple une amitié particuliere. L'arc de triomphe dont on voit encore les reſtes dans la porte de cette Ville, qui conduit à Peſaro, eſt un monument de la recon-

noiſſance de ces habitans, ainſi que de leur amour & de leur reſpect pour le Souverain qui les avoit diſtingués par des faveurs ſi ſingulieres. Le pont n'eſt pas le ſeul témoignage de l'amitié du Prince, ni l'arc, le ſeul monument du reſpect que le peuple lui portoit. La conduite particuliere qu'Auguſte tint en pouſſant la voie Flaminienne juſqu'à cette Ville, eſt encore une preuve pour le Prince, & il y en a ſans nombre du côté du peuple.

Voilà donc le fait établi par des monumens à l'abri de toute critique, & par des inſcriptions parfaites; voyons s'il quadre avec l'hiſtoire. Ceux qui ont écrit les annales de cet Empereur, & qui ont parlé de cette Ville & de ſon état dans les tems les plus reculés, ne s'attendoient pas qu'après deux mille ans on dût les comparer ainſi, & juger des uns par les autres. Il eſt vrai qu'ils confirment le fait. Ce n'eſt pas qu'ils puiſſent donner de la force à un témoignage ſi clair & ſi certain; mais on eſt bien aiſe de les voir réunis pour juſtifier ſon opinion: le degré de

force qui naît de leur réunion est grand, quoique celle qui en résulte dans le cas particulier, soit peu de chose.

Caton fait remonter l'origine de Rimini au tems de l'Hercule Thebain. Tite-Live s'accorde en cela avec Caton, & dit qu'elle fut faite Colonie Romaine dès le consulat d'Appius Claudius & P. Sempronius, trois siécles avant Jesus-Christ. Les historiens qui rapportent les événemens de la guerre de Carthage, déclarent que Rimini demeura fermement attachée au Sénat dans tout le cours de cette périlleuse circonstance, & même qu'elle eut assez de fermeté & de résolution pour lui envoyer des secours dans un tems où les succès d'Hannibal à Trebie & à Thrasimene avoient jetté la terreur dans tous les pays voisins. Un peuple qui a été si fidéle dès les commencemens, méritoit de la part d'un Empereur aussi grand connoisseur qu'Auguste, une protection plus puissante que toutes les intrigues des courtisans n'auroient pu lui en acquérir. Il sça-

voit que les vertus paſſent avec les autres héritages aux enfans des gens braves & fidéles ; il les a jugés tels, & ne s'eſt point trompé : par-tout où eſt le vrai mérite, on rencontre la reconnoiſſance. Les vertus qu'Auguſte récompenſoit, brillerent avec un nouveau luſtre ſous ſes auſpices ; & leur gratitude immortaliſa ſes bontés autant que les ſentimens de ceux qui en laiſſerent des preuves ſi authentiques.

Je ne ſçais de quel œil vous lirez cette ſuite de réflexions ; j'en apperçois la liaiſon ; & c'eſt dans cette intention que j'étudie l'antiquité. Je penſe que ce ſeroit bien peu de choſe & un plaiſir d'enfant que de viſiter un fragment de colomne, un pan de vieux mur, uniquement pour voir un ouvrage de ces tems. Mais quand on le fait pour confirmer quelque ancienne opinion ou pour en former une nouvelle, je crois que c'eſt donner à ce genre d'étude un motif bien plus utile & plus raiſonnable.

Je ne dois pas terminer cette lettre ſans vous obſerver que la mer

semble s'être éloignée de ces Villes aussi bien que leurs habitans. La mer Adriatique ne paroît pas plus curieuse d'avoir le Pape pour Souverain que ses autres sujets. Vous vous rappellez la situation de Ravenne, je vous ai dit que c'étoit autrefois un beau port de mer, & que la mer en est actuellement à trois ou quatre milles; il en est de même précisément à Rimini. On y voit les restes d'un port & des fragmens d'une tour qui étoit autrefois un Phare. La mer en est à un demi-mille, & on trouve maintenant des choux & des broccolis dans un terrein qui a été jadis couvert par les flots. La terre que les eaux ont apportée ici, comme à Ravenne, est très-riche, & plus propre au jardinage qu'aucune autre des environs, quoique le terrein y soit plus fertile qu'il ne l'est communément de ce côté des Alpes.

Il y a dans le milieu du marché un piédestal de marbre, avec une inscription, qui dit que ce fut sur cette pierre que César harangua son armée après le passage du Rubicon. Il ressemble

ſemble aſſez à un piedeſtal Corinthien ; mais on n'a pas toute la certitude poſſible de ce qu'on voudroit nous faire croire. Il eſt certain qu'Auguſte alla à Rimini à-peu-près dans le tems qu'on ſuppoſe qu'il fit cette harangue ; & on lit dans ſes Commentaires, qu'il fit à Ravenne un diſcours à ſon armée ; mais il ſe contente de dire qu'il s'arrêta à Rimini pour y faire quelques nouvelles levées, & pour raſſembler quelques-unes de ſes légions au ſortir de leurs quartiers d'hyver. Il n'eſt pas impoſſible qu'il ait fait une harangue à cette occaſion ; Celſe dit qu'il en fit une ; il ajoute que dans ſon enfance on montroit dans le marché une pierre, ſur laquelle on prétendoit qu'il avoit monté pour haranguer. Le fait n'eſt pas d'une grande importance, mais s'il l'étoit, cette preuve ne me paroîtroit pas bien concluante.

Je ne dois pas finir ce que j'ai à vous dire de Rimini, ſans vous parler du gril de S. Antoine. On fait voir dans l'Egliſe de S. François la cellule de S. Antoine. Le gril étoit

par terre, & le bon homme avoit coutume de s'étendre dessus pour ne pas se laisser aller au sommeil en faisant la méditation.

LETTRE LXIV.

J'Ai été voir la plus petite de toutes les Républiques. J'ai apperçu à quelque distance, quoique non sans peine, sur le sommet d'une montagne fort haute, une Ville, dont les maisons & les plus grands édifices, paroissoient plutôt une vision de Féerie, qu'une Ville réelle. Venise, à mesure qu'on en approche, semble sortir de la mer; au contraire S. Marin semble bâtie au milieu des nuages. Il est assez commun ici de voir des montagnes dont le sommet est plus haut que les nuages dans leur élévation ordinaire. Telle est celle sur laquelle S. Marin est bâtie. Toute la Ville est située sur la partie, qui en général est ainsi environnée. Je n'ai jamais vu un coup d'œil si singulier. On ne pouvoit disconvenir que ce ne fût une

Ville. Le tems étoit fort clair quand nous en approchames, autrement je suis sur qu'à cette distance nous n'aurions rien apperçu du tout. Une autre singularité de ces hautes élévations, c'est que la neige s'y conserve. La saison étoit chaude, & le pays bien découvert dans le bas ; mais nous retrouvames l'hyver à S. Marin. La neige étoit tout autour de la Ville.

On y a l'avantage de posséder de bons celliers, & peut-être les plus frais qui soient au monde; & la nature semble en quelque sorte avoir pourvu les habitans contre le froid de ce climat, en produisant de bons vins pour les y serrer. Les côtés des montagnes sont une terre très-favorable pour la culture des vignes, & le vin y est excellent. Mais si la nature a donné du vin aux habitans, elle leur a laissé le soin de se pourvoir d'eau; car il n'y a dans tout le pays, ni source, ni lac, ni étang. N'est-ce pas leur enseigner de boire d'une liqueur plus commode pour un pays si froid ? Mais quand tous les hommes écouteront-ils les conseils de la nature &

de la raiſon? ils ſe donnent des peines infinies pour conſerver l'eau des pluies & des fontes de neiges ; & ils en ont de cette ſorte une quantité ſuffiſante, mais qui n'eſt pas bonne.

Vous m'avez entendu dire que S. Marin eſt la plus petite République du monde. Vous en conviendrez ſans doute avec moi, quand je vous aurai dit que cette montagne & trois ou quatre collines qui ſont au pied, compoſent tout ſon territoire. Quand ils ſont en humeur de ſe vanter, comme font d'ordinaire les Italiens, lorſqu'ils parlent de la puiſſance & des richeſſes de leur pays, ils vous diſent qu'on compte dans les domaines de leur République juſqu'à quatre mille quatre cens habitans : mais c'eſt un conte ; il n'eſt pas poſſible qu'il y en ait tant.

Rome n'étoit pas plus conſidérable autrefois ; mais S. Marin ne ſera jamais plus grand. Voyez de quelle conſéquence il eſt d'être né ſous une étoile favorable ou contraire. Peut-être y en a-t-il une meilleure raiſon. La probité eſt le vrai moyen de mourir

de faim; le vol & le meurtre conduisent bientôt à l'importance. Rome a tiré ſon origine d'une troupe de bandits, de ſoldats, de voleurs & de raviſſeurs. C'étoient des gens déterminés, capables de tout entreprendre; & ils n'eurent d'autre recours qu'à la violence & à la rapine pour s'établir. Ils ſuivirent les principes dans leſquels il s'étoient élevés, & formerent un peuple de ſoldats. Quand ils en eurent aſſez pour ſatisfaire à la neceſſité, ils commencerent à être affamés de gloire; & ne ſe repoſerent jamais tant qu'il y eut dans le monde quelque choſe, dont un autre peuple pouvoit ſe dire proprietaire. La Religion eſt le plus grand obſtacle du monde pour s'élever; il ſe paſſa bien du tems avant que Rome en fut troublée; & quand ils en eurent embraſſé une, ils ne lui permirent jamais de ſe mêler des objets nobles de leur ambition. La Religion au contraire fut le fondement de la petite République de S. Marin; & comme le peuple paroît encore, ainſi que les anciens Romains, avoir hérité

de l'eſprit de ſes peres, il n'augmentera jamais les limites de ſon territoire.

Le Fondateur de cette République, qui eſt maintenant élevé au rang de Saint, n'étoit pendant ſa vie qu'un pauvre tailleur de pierres. Il ſe retira ſur cette montagne ſur la fin de ſes jours, & y mena la vie d'un Hermite. Un jour, vous dit-on, le ſaint ſe promenant ſur le côté de la montagne, vit un pauvre Vigneron roulant une groſſe pierre qui s'étoit détachée d'un rocher, pour boucher une trouée de ſon enclos. Le vénérable pere le voyant ainſi travailler avec peine, en eut compaſſion. Mon fils, lui dit-il, conſolez-vous; bientôt vous ſerez délivré de toutes ces peines. Par hazard ce pauvre homme étoit dans l'habitude de ſouffrir de la colique; on ne peut pas bien ſçavoir maintenant, s'il ne venoit pas d'être délivré d'un accès ou de quelqu'autre accident; *nec ſcire fas eſt omnia*; mais recevant de la conſolation de la part d'un homme ſi vénérable, il y plaça

toute sa confiance. Le pere avoit la réputation d'un saint personnage ; il avoit prétendu dire seulement que la mort le délivreroit un jour d'une vie si pénible ; mais le bon homme à qui l'habitude avoit rendu cette vie familiere, & qui n'auroit pas souhaité d'en être délivré à pareil prix, s'imagina qu'il parloit de sa maladie. Soit que la nature ou la foi ait opéré sa guérison, elle fut consommée à l'instant. Cet homme courut chercher ses compagnons au bas de la montagne ; il leur dit que le saint homme avoit connu sa maladie, sans qui lui en eût dit un mot, & qu'il l'avoit guéri en mettant ses mains en croix sur lui. On crut le miracle, & on le divulgua par-tout. Il est assez vraisemblable que le paysan eut ses accès comme de coutume, mais ils vinrent trop tard ; la réputation du Saint étoit faite ; & on auroit attribué à ses péchés le retour de sa maladie.

Cette Histoire fit un bruit considérable. Le peuple s'assembla autour de l'Hermite qui avoit le don des miracles ; & la Princesse du pays,

voulant montrer ſon zèle pour la gloire de ſa religion, lui donna en propre la montagne ſur laquelle il avoit opéré le miracle. Le peuple qui l'accompagna depuis, y bâtit une ville; & elle reſta toujours dans le même état, qu'ils la laiſſerent comme un monument de leur piété; mais jamais elle ne deviendra plus groſſe. Il n'eſt pas facile de vous exprimer la vénération que le peuple rend au ſaint, & qu'il exige même des étrangers; il attribue la durée de la République à ſa protection. A peine donne-t-on à la Vierge Marie une place au-deſſus de lui en paradis; à l'égard des autres ſaints, il n'y a point de difficulté: S. Marin a la préférence ſur eux tous. Leur Egliſe principale lui eſt dédiée, & ſes reliques y ſont enterrées. Ils ont mis ſur le grand Autel ſa ſtatue à laquelle ils rendent des honneurs preſque divins. Il eſt paſſé chez eux comme une loi, que quiconque parle peu reſpectueuſement du ſaint, eſt un blaſphémateur; & on le punit comme tel.

Les habitans de S. Marin racontent avec une eſpece d'orgueil, les revers de fortune qu'ont eſſuyés les autres Etats d'Italie ; & tandis qu'ils vous diſent quand & comment ils ont paſſé à différents maîtres, ils ajoutent d'un air triomphant, que S. Marin eſt reſté inébranlable pendant tous ces changemens & ces ſecouſſes de la fortune ; & qu'il a été préſervé par la piété de ſes habitans, & ſurtout par le pouvoir de ſon protecteur & ſon fondateur. Mon ami a penſé tomber dans un grand embarras à cette occaſion. C'eſt le plus honnête homme du monde & le plus franc ; mais il apprendra à avoir de là prudence. Il dit qu'après cette aventure & l'affaire de la femme du forgeron dont je vous ai parlé, on doit avouer qu'on gagne de l'expérience en voyant le monde. Un bon homme qui nous montroit l'image du ſaint, parloit avec enthouſiaſme de la conſervation miraculeuſe de leur République, tandis que tous les Etats voiſins avoient été détruits & ruinés. Mon ami prit bruſquement la paro-

le, & arrêta le torrent de son zèle, en lui demandant s'il ne pouvoit pas y en avoir une autre raison. Je me ressouviens, dit-il, d'une vieille femme du pays où je suis né, qui dans un tems où une troupe de vagabons courant la campagne avoient volé dans le village la volaille, le linge, en un mot tout ce qui pouvoit s'emporter, montra à ses voisines un vieux cotillon rouge qu'elle avoit coutume de mettre secher sur une haye toutes les fois qu'elle le lavoit; & leur dit : Regardez bien, regardez bien vous autres; on vous a volé tous vos draps, vos chemises & votre linge de table; tandis que mon cotillon rouge est resté en sureté depuis quatorze ans. Ce que c'est que de n'être bon à rien ! personne ne l'a jugé digne d'être volé.

L'application étoit trop facile à faire; & la raillerie fut d'autant mieux sentie, qu'elle étoit en quelque sorte bien fondée. Mon ami se trouva donc dans le cas d'avoir parlé peu respectueusement du saint. Le pere trop susceptible ne put souffrir

une telle insulte contre la dignité de la République ; il lui fut aisé d'expliquer le fait désavorablement. Pour avoir rejetté la sécurité de S. Marin sur son peu d'importance, on le taxa d'avoir ôté l'honneur de la protéger au saint à qui on l'avoit attribué de tout tems. J'avois vû une partie de cette parade, & j'avois tant entendu parler de pareilles absurdités que quand je sçus la chose, je la pris très-sérieusement. Par bonheur cette conduite fut regardée comme une marque de dévotion, & ce n'est qu'à la piété & à la sainteté de son compagnon, que mon ami fut redevable de ce qu'on lui permit de se racheter de la punition severe qu'il avoit méritée par cette espéce de blasphême.

Mon ami avoit tort de n'attribuer la sûreté de cette République qu'à son peu de considération. Pour ne rien dire de la protection qu'elle croit recevoir du saint maçon, on en peut rapporter une autre cause, qui est très-forte. Je vous ai déja dit que la ville est sur le sommet d'une mon-

tagne fort haute: ce n'eſt pas tout; elle eſt eſcarpée & fort roide, & il n'y a qu'un chemin fort étroit pour y aborder. Les habitans fondent leur véritable ſûreté ſur cette circonſtance, quoiqu'ils l'attribuent à une autre cauſe. Ils ſont même ſi ſoigneux de tenir les choſes en cet état, qu'ils ont fait une loi très-ſevere contre tout citoyen qui s'aviſeroit de venir à la ville par un autre chemin, de peur qu'inſenſiblement il ne ſe pratique une autre route ſur quelqu'autre côté de la montagne. Dans une terre d'eſclavage, la liberté eſt chere à ceux qui en jouiſſent; le peuple de S. Marin, qui en connoît les douceurs, eſt prêt à tout faire pour la conſerver. Le moyen de les aller forcer dans une pareille retraite, quand on ne peut y arriver que par un ſeul endroit? D'ailleurs ils ſont ſoldats dès leur enfance. Tous ceux qui ſont en âge de porter les armes, ſont exercés & prêts à marcher au premier ordre. Ils ſe ſont diſtingués d'une façon ſinguliere dans les guerres où ils ont été obligés de

prendre parti, en qualité de troupes auxiliaires. Ils ont ſoutenu le Pape Pie II, contre un des Seigneurs de Rimini; & ce Pontife a reconnu devoir principalement ſes ſuccès à leur bravoure : auſſi les a-t-il recompenſés noblement. Ils ne paroiſſent pas ambitieux d'étendre leur territoire, & ils ont raiſon; en voulant l'aggrandir, ils pourroientle perdre. Il étoit autrefois un peu plus vaſte, & alloit juſqu'à moitié du chemin d'une montagne voiſine; mais pour le préſent il eſt renfermé dans ſes anciennes limites. Ils pourront toujours ſe conſerver dans le même état. Car qui eſt-ce qui pourroit ſonger à former une entrepriſe contre une ville que la nature a rendue preſque inacceſſible? & qui eſt défendue par un peuple réſolu & déterminé, qui combat pour ſa propre cauſe, & qui, quand on pourroit le vaincre, n'en vaudroit pas la peine?



LETTRE LXV.

JE ne vous ai pas écrit de Pesaro; mais je ne me consolerois pas d'avoir négligé cette ville. C'est la plus agréable que j'aye vûe depuis bien long-tems. Elle est située sur la mer Adriatique à l'embouchure d'une riviere grande & rapide. Son terrein est une pente douce, qui commande de tous côtés sur un paysage d'une beauté singuliere. La mer Adriatique est devant elle: ce golphe est, comme vous sçavez, la partie de la mer la plus propre à donner une idée charmante d'un beau paysage de marine. Par derriere & sur les côtés sont de petites montagnes, dont la pente est garnie de vergers, de vignobles, de terres labourables & de pâturages, variés de la maniere la plus heureuse & la plus pittoresque. Le sol y est fertile & mieux cultivé que dans beaucoup d'endroits de l'Italie. Songez que je suis sorti des Etats du Pape; cette ville fait par-

tie du Duché d'Urbin. Les arbres fruitiers, quoique fort ferrés, produisent étonnamment. Les raisins y sont gros, & d'un goût excellent quand ils sont mûrs. Les figuiers & les oliviers s'y trouvent en abondance, & ce sont les plus beaux que j'aye encore vûs.

L'idée d'abondance & de plaisir, que donne la campagne, répond fort bien à ce qu'on voit dans la ville. Elle n'est pas grande, mais bien bâtie, remplie de bons édifices, & si peuplée, qu'on croiroit être à Londres ou à Bristol. Ce que c'est que de changer de maître! être sous la domination du Pape, c'est être dans la désolation. On n'est pas plutôt arrivé dans un Duché ou une autre Province, qu'on voit revivre la nature & l'art. Quand je songe que l'herbe croît dans les rues de Padoue, & que les pavés de Pesaro sont usés, j'ai peine à concevoir que ces deux villes soient dans le même Royaume & à peu de distance l'une de l'autre. Ne soyez pas surpris de m'entendre dire que les pavés de ces

rues sont usés : elles sont pavées de briques posées de champ, & par conséquent elles reçoivent plutôt l'empreinte des pieds ; mais le concours & l'affluence du monde y sont tels, qu'ils seroient usés, quand ils seroient de la pierre la plus dure.

Pesaro est une ville fort ancienne : César en fait souvent mention dans ses Commentaires. On convient en général que c'étoit une colonie Romaine, qui fut détruite par Totila, & qu'elle doit son état présent en partie à Belisaire, qui, à ce qu'on prétend, fit rebâtir & augmenter considérablement l'ancien *Pesaurum*. C'étoit un port qui passoit pour très-commode. Maintenant tout est changé ; l'embouchure de la riviere est toute comblée de sable. Il y a un pont sur le Foglia, qui joint la Romagne avec le Marquisat d'Ancone. Clement XI y naquit, & lui donna une Cathédrale qui est assez bien bâtie. Je ne doute pas que Pesaro ne doive son état florissant à ce qu'il a été gouverné par ses propres Ducs : mais comme il a passé depuis envi-

ron cent ans au pouvoir du Pape, je ſuis ſurpris que cette ville ne ſe trouve pas dans le même cas que les autres.

On y voit deux ou trois bons tableaux du Guide, de Barroccio & de Paul Veroneſe. La vocation de S. André à l'Apoſtolat, qui eſt de ce dernier, eſt un excellent morceau. Ce que j'ai vû de remarquable d'ailleurs, eſt une ſtatue d'Urbain VIII dans le grand marché, & une belle Fontaine dans la grande Place.

Je n'ai plus rien à dire de l'agréable Peſaro. Je vous écris de Fano ou *Fanum fortunæ*, comme les anciens l'appelloient : vous êtes informé ſans doute que cette Déeſſe, favorite des Romains, y avoit un Temple. Aſdrubal fut vaincu dans ce pays, & ce fut à cette occaſion qu'on bâtit le Temple. Il fut l'ouvrage de la Fortune & la Fortune en reçut les honneurs. Je vous ai parlé d'une fontaine à Peſaro ; il y en a une autre ici qui eſt très-élégante, & qui fait un ornement de bon goût. Dans ces pays

chauds les chutes d'eau font plus que de donner une idée de fraîcheur ; elles refroidiſſent réellement l'air, qui dans le milieu du jour commence à être inſupportable. Auguſte a été, & avec raiſon, le Monarque favori de toute cette partie de l'Italie. On lui a élevé ici un Arc de triomphe, qui quoique dégradé par le tems, eſt encore ſuperbe. On voit ce qu'il étoit dans ſa perfection, ſur une muraille voiſine, où on en a tracé le plan avec toutes ſes inſcriptions. Il ne reſte plus aucuns veſtiges du Temple de la Fortune. Les Romains ont eu des raiſons de le bâtir, lorſqu'ils réuſſirent par haſard dans une action importante ; mais lorſque la ville fut détruite par l'ennemi, la Déeſſe leur a refuſé aſſez clairement ſa protection, & ils ſe trouverent en droit de l'exclure de chez eux. Qui auroit penſé qu'on dût rendre hommage à une Divinité qui abandonnoit ſes adorateurs, ou rebâtir un nouveau Temple à la Fortune, tandis que la Fortune elle-même n'avoit pas jugé à propos de

préſerver le ſien ? Le Guide a laiſſé quelques tableaux dans la nouvelle Egliſe; ils ſont petits, mais précieux, quoique non de la plus grande beauté.

LETTRE LXVI.

NOus ſommes preſſés d'arriver à Rome, autrefois le ſiége de l'Empire, & maintenant le dépôt des ouvrages des plus grands artiſtes, & le centre de la curioſité, comme elle l'eſt de la magnificence. Il n'y a que fort peu de tems que je vous ai écrit de Fano, & maintenant je ſuis à Ancone. Nous avons paſſé par Sinigaglia, ſans y faire un long ſéjour. La ville eſt agréable : elle eſt ſituée comme Peſaro ſur le bord de la mer Adriatique, avec une riviere derriere elle ; mais elle n'a point comme l'autre ces éminences, qui ſont par-tout ſi délicieuſes & ſi belles. Elle eſt dans une plaine. Tout ce que j'y ai vû de remarquable eſt un tableau par Ba-

roccio, dans une petite Eglise proche de la place : il représente Jesus-Christ que l'on porte au sépulchre.

Ancone me plaît beaucoup, maintenant que j'y suis : d'un certain éloignement, en venant, j'en étois encore plus charmé. Elle est située sur un Promontoire, & se présente fort avantageusement. C'est la Capitale du Marquisat de ce nom, bâtie sur la côte du Golphe de Venise. La ville est ancienne : on prétend qu'elle doit son origine aux Syracusains, qui furent chassés par le fameux Denis leur Tyran. Mais sur quoi cette conjecture est-elle appuyée ? Vous êtes en état de le découvrir bien mieux que moi.

L'Arc de Trajan est un édifice noble & majestueux, & pour un homme qui pense comme moi, il fait plus d'honneur au Prince que tous les éloges fastueux. L'inscription est courte, mais elle doit rester toujours dans son entier ; & elle y sera long-tems, car les lettres en sont grandes & gravées profondément. On le fit construire en reconnoissan-

ce de ce qu'il avoit, à ses propres dépens, rendu le port plus commode pour les vaisseaux marchands. Il y a plus de gloire, à mon avis, dans une action de cette nature, qu'à remporter une victoire. A coup sûr, il avoit un motif moins intéressé, & c'est la seule action de lui qui ait ce mérite. L'Arc est magnifique & noble ; on trouvera difficilement dans aucun des restes de l'antiquité autant de majesté & de simplicité. Il est fort entier, mais il y a en différens endroits des crevasses, causées sans doute par des tremblemens de terre. Il a été bâti pour durer long-tems ; il a plus de fondations que de hauteur hors de terre. Il n'y a qu'une seule arcade entre des colomnes d'ordre Corinthien ; les Architectes sont sujets à charger cet ordre de superfluités ; c'est ce qui rend encore plus remarquable la belle simplicité de celui-ci ; l'Arc est composé de bien moins de pierres, qu'on n'en voit d'ordinaire dans ceux des tems Romains ; & l'entablement en a une légereté & une élé-

gance particuliere. Il paroît qu'originairement il y avoit des feſtons & quelques autres ornemens ; mais les Goths & les Huns n'y ont laiſſé que des trous dans le marbre, qui annoncent qu'il y en avoit. Il eſt compoſé de gros blocs de marbre, ſi bien joints les uns aux autres, qu'on en eſt ſurpris. On eſt embarraſſé de ce que la clef de l'arche a fléchi & s'eſt enfoncée de beaucoup ; mais il ne paroît pas qu'elle ſoit en danger de tomber de ſitôt. Le port eſt ſitué immédiatement au-deſſous de l'Arc, & on a de là un beau coup d'œil de toutes ſes parties. La ville eſt bâtie autour, & elle enferme dans ſon enceinte deux monticules, du moins en partie. Saint Cyriaque, eſpéce de Cap ſur l'une des deux, eſt un très beau canton. On voit de-là une belle perſpective de la mer & de la campagne voiſine. Clement VII a donné à Ancone une citadelle, qui a été conſtruite ſur l'autre colline. C'étoit un fort beau préſent de la part d'un homme qui l'avoit ſurpriſe, & qui

s'en étoit emparé ſous prétexte de la défendre contre l'ennemi commun. Il y avoit autrefois un Temple dédié à Venus ſur une de ces colines : on n'en apperçoit plus aucuns veſtiges.

Quoiqu'Ancone ait quelque choſe de bien agréable, elle eſt inférieure, à beaucoup d'égards, à pluſieurs villes moins conſidérables en Italie. Les rues en ſont étroites; il faut toujours monter & deſcendre, ce qui fait qu'il n'eſt pas commode d'y marcher. En général les maiſons y ſont fort peu de choſe : la Cathédrale eſt un édifice ſombre, bas & de mauvais goût. Le portail eſt un maſſif de bon marbre une carriere deſſus terre. La Maiſon de Ville eſt à la vérité un beau bâtiment, & les plafonds en ſont bien peints On trouve dans les Egliſes quelques bons tableaux du Guercin, de Baroccio & quelques-uns du Titien.

On eſt plus ſoigneux ici de la ſanté que par tout ailleurs. Les gens prépoſés pour examiner les étrangers ſur cet article, nous deman-

derent nos certificats, dès qu'ils nous virent entrer dans la ville, & furent si attentifs à leur santé singulierement, qu'ils ne voulurent pas y toucher eux-mêmes avec les mains; mais on le leur donna au bout d'un long roseau, & on le parfuma d'encens mâle, avant qu'ils osassent risquer de le lire.

Il y a dans cette ville une étrange liaison entre le commerce & l'infidélité. Ancone s'est toujours fait remarquer de ce côté-là; mais depuis bien des années son commerce a décliné, jusqu'à ce qu'on y reçut quelques Juifs pour le faire revivre. Ils en sont venus à bout, & continuent de l'enrichir. Mais comment s'arranger avec un tel peuple dans un pays si saint? voilà la difficulté. Le nombre de familles de cette nation, qui est actuellement à Ancone, monte à plus de mille. On les y laisse vivre en paix, en payant au S. Siege un tribut annuel; on leur a même permis d'avoir une Synagogue pour exercer leur Religion; mais à condition d'assister tous les

ans, le jour du Vendredi Saint, dans une des Eglises Catholiques, où un Moine d'une voix forte, & employant les argumens les plus frappans, leur annonce l'enfer & la damnation, s'ils ne renoncent à leur religion pour embrasser le Christianisme.

Vous voyez l'état où sont par le dehors nos Eglises de Londres, même les plus nouvelles bâties, à cause de la saleté de l'air chargé de fumée ; celles d'Italie sont au moins aussi noires en dedans par la fumée des lampes qui y brûlent sans cesse. Elles sont plus nettes par dehors : mais je n'ai vu dans aucun édifice du marbre aussi beau que dans l'Arc de Trajan, qui est dans cette Ville. L'air de la mer l'a rendu plus blanc qu'il n'étoit en sortant de la carriere. Il le dispute à la blancheur de la neige.



LETTRE LXVII.

NOus avons paſſé par des chemins bien déſagréables pour aller à Lorette. Le pays eſt gras & fertile; par conſéquent la route eſt mauvaiſe par la nature même du terrein. Après tout ce que j'avois entendu dire de Lorette, j'ai été ſurpris de trouver la Ville ſi petite. Elle n'eſt compoſée que d'une ſeule grande rue en dedans des murs, & une autre au dehors; la Ville eſt défendue par une muraille & d'autres fortifications: quoique petite, elle eſt aſſez jolie. Elle eſt ſituée ſur une hauteur, & aſſez vivante. Lorette eſt marchande, le commerce qui s'y fait, quoique ſingulier, produit bien de l'argent. On y fabrique des Crucifix & des Roſaires, & on vend les meſures de la longueur de la ſainte Image. Ces dernieres ſervent à différens uſages; car outre le mérite d'avoir touché à l'image de la Vierge, & celui d'en rappeller perpétuelle-

ment le ſouvenir, elles obtiennent toutes (du moins on le dit à ceux qui les achétent, & ils le croyent) une vertu médicinale & miraculeuſe par l'attouchement de l'Image. Les marchands qui les vendent, marquent deſſus les meſures particulieres de la tête & de la ceinture : ils prétendent que la premiere partie guérit infailliblement les douleurs de tête, & que l'autre liée autour des reins, procure aux femmes groſſes une heureuſe & prompte délivrance. La pierre d'Aigle n'a jamais eu tant de vertus, & on n'en a pas ſi juſtement fait l'éloge. Sixte V qui a fait de Lorette une ville, a ſa ſtatue en bronze devant la Cathédrale; c'eſt un bon morceau de ſculpture moderne : il y a auſſi dans la grande place une fontaine de marbre très-élégante, enrichie de ſtatues de bronze.

Mais tout cela n'eſt rien; le grand objet de curioſité & de vénération à Lorette, eſt la ſainte Maiſon, *la ſanta Caſa*. Elle fut apportée toute entiere de Nazareth à l'endroit où

elle eſt actuellement, par le miniſtère des Anges; & les différens endroits où elle ſe repoſa en chemin, ſont révérés par des honneurs particuliers. Une lumiere plus brillante que le jour, & ſemblable à celle qui environna S. Paul & ſes ſoldats lors de ſa converſion, l'accompagna pendant tout le voyage; & les arbres d'un bois ſous l'ombre deſquels elle fut dépoſée, lui rendirent tous hommage en courbant leur ſommet. Voila ce que nous apprend, avec le plus grand détail, un petit livre compoſé par une perſonne pieuſe, qui le préſente à tous ceux qui arrivent. Tous les Catholiques Romains, Italiens & étrangers, le croyent fermement.

Après ce long, pénible & miraculeux voyage, la ſainte Maiſon s'eſt enfin arrêtée ici; où le zèle, la piété & autres bonnes intentions des gens attachés au S. Siége, a bâti une Egliſe autour d'elle, tant pour ſa ſureté que pour la révérer. Il y a encore dans l'Egliſe une autre couverture pour la ſainte Maiſon; elle eſt

de marbre blanc. On avoit résolu, dit on, de la joindre à la surface extérieure des murs du bâtiment; mais les matériaux se sont écartés d'eux-mêmes : & quoiqu'on en ait mis souvent les fondations tout proches, les pierres se sont toujours placées d'elles-mêmes à un pied de distance, par respect pour les murs sacrés. C'est un miracle subsistant, & personne ne doute du fait.

Les Prêtres avoient des raisons pour vouloir mettre une couverture extérieure sur les murs; mais pourquoi n'ont-ils pas exécuté ce dessein? c'est ce qui n'est pas si facile à dire maintenant. La distance respectueuse à laquelle sont obligés de se tenir les gens qui en approchent, répond à tout apparemment. On a assez d'assurance pour dire aux gens qui vont la visiter, qu'elle est bâtie d'une pierre très-commune à Nazareth; mais qu'on ne trouve nulle part en Italie. Ce discours sert à confirmer le miraculeux de son transport : mais j'ai eu la curiosité de me glisser entre les murailles; & j'ai trouvé

qu'elles font principalement de briques. Ce font des briques plattes d'une forme irréguliere, avec quelques morceaux d'une pierre blanchâtre employés çà & là avec elles. L'éloignement miraculeux des pierres qui compofent le mur extérieur, a laiffé un efpace d'un pied pour faire cette découverte : mais on ne permet pas fouvent aux étrangers de pouffer leur curiofité fi loin.

Le faint édifice eft d'une figure oblongue, dont la longueur égale environ deux fois la largeur. Elle eft placée de l'Eft à l'Oueft, & en dedans peut avoir environ trente pieds de longueur & pas tout-à-fait la moitié de cette largeur ; les murs de côté étant un peu plus épais que ceux des extrémités. Il y a vers une des extrémités environ la quatriéme partie de fa longueur qui eft féparée du refte par une grille de fer : c'eft ce qu'on appelle le Sanctuaire, où eft la fainte Image. L'autre partie, qui eft le corps de la maifon, a un Autel à chaque bout, & au côté Occidental une fenêtre qu'on fait voir

avec beaucoup de vénération, & par où on aſſure que l'Ange entra lors de l'Annonciation.

Les murs de cette partie de la maiſon ont été laiſſés à nud dans quelques endroits, afin qu'on en puiſſe voir les véritables matériaux; mais ils ſont fréquemment enduits de plâtre, ſur lequel on trouve des Madonnes peintes. Elles ſont fort mal faites, à deſſein de pouvoir fortifier dans l'idée qu'elles ont été peintes en Nazareth. Il n'en eſt pas de même de la partie intérieure ou ſanctuaire: les murs y ſont revêtus de lames d'argent: ils ſont encore tapiſſés de richeſſes de ce métal précieux, qui ſont des vœux offerts par les perſonnes délivrées miraculeuſement. Il n'y a qu'une choſe qui ſoit encore plus forte, c'eſt le tréſor. Il eſt inconcevable combien on a accumulé dans cet endroit de richeſſes, depuis quatre cens ans.

Il paroît bien ſurprenant que, malgré tant de dépenſes, on n'ait pas pu y mettre un peu de décence. La figure de la ſainte Image n'eſt pas

belle : ſon viſage a quelque choſe de plus que déplaiſant ; il choque la vûe. Son teint eſt mort, jaune, déſagréable ; & on ne peut s'empêcher d'être de mauvaiſe humeur, en voyant autour d'une ſtatue auſſi laide, une telle profuſion de diamans & de bijoux. Pour vous donner quelque idée de cette maiſon pompeuſe, imaginez-vous, mon cher, que l'Image eſt debout dans une niche d'argent, immédiatement ſur la cheminée, la même qui ſervoit à la Vierge Marie pendant ſa vie. Elle a environ quatre pieds de haut & tient l'enfant Jeſus dans ſes bras ; mais cette petite figure eſt, pour ainſi dire, enterrée derriere un globe qui eſt dans ſa main gauche. La droite eſt étendue dans l'attitude de donner ſa bénédiction. L'Image eſt de bois ; on prétend que c'eſt de cedre du Liban & qu'elle a été ſculptée par S. Luc ; cet Evangéliſte, ſi on en croit les hiſtoires qu'on en raconte en différens lieux, a été Médecin, Peintre & Sculpteur. Elle a le teint, comme je l'ai déja dit, d'une mulâtre, & plus déſagréa-

ble encore, s'il se peut. Ses habillemens sont riches au-delà de ce qu'on peut imaginer; on lui en change souvent; elle en a de plusieurs sortes, qu'elle porte les jours de ses Fêtes; mais un des plus magnifiques est celui dont on la décore en mémoire de la translation de la sainte Maison de Nazareth à Lorette.

L'éclat des lumieres, dans tous les coins de cette maison, sert à faire briller ses richesses d'une façon toute singuliere. Les lampes y sont innombrables; il y en a soixante-deux d'or & d'argent du plus haut prix, & quelques-unes entr'autres d'un travail exquis, toutes placées autour de la sainte Image. On voit aussi des Anges d'or massif auprès d'elle; l'un d'eux tient dans sa main un cœur d'or couvert de diamans & enrichi d'une flamme de rubis: cela attire la curiosité de tout le monde. On dit que c'est un présent de la Reine d'Angleterre femme de Jacques II.

On conserve dans une armoire dans le Sanctuaire, un trésor d'une

autre eſpéce. Ce ſont des vaſes de terre groſſiers & communs, les mêmes, dit-on, dans leſquels la ſainte Famille prenoit ſes repas. Soyez sûr qu'ils ne manquent pas de faire des miracles. Leur attouchement ſeul guérit les maladies ordinaires; mais un peu d'eau bue dans ces vaſes chaſſe les plus opiniâtres. On devroit être ſurpris, que dans ces lieux où il y a tant de Saints, tant de faiſeurs de miracles, tant de reliques, tant de puits, de plats, de taſſes, de corps ſaints, dont les moindres ſont en état de guérir les maux les plus dangéreux, les Médecins puſſent vivre, ou les autres hommes puſſent mourir: mais à ce que je vois, les Médecins ſont auſſi riches ici qu'en Angleterre; & ils envoyent des milliers de malades au tombeau, avec autant de hardieſſe & auſſi peu de remords. Ce qu'il y a encore de plus étrange, les Eccléſiaſtiques meurent comme les autres. Ces gens qui prêchent la foi aux miracles, qui jureroient ſur leur ſalut de la vérité & de la validité des miracles, & qui ont ces pré-

cieux remedes en leur pouvoir, ces gens tombent malades & meurent aussi : peut-être sont-ils lâs d'habiter dans un monde méchant, & ne veulent-ils pas que rien les empêche de passer dans un autre meilleur.

La couverture de la Maison est un bâtiment fort élégant : elle est de marbre de Carrara, dont toutes les pierres sont choisies : il est d'ordre Corinthien, & a au sommet une belle balustrade. Les colomnes sont placées deux à deux ; & il y a dans les intervalles plus étroits, des niches construites les unes sur les autres. La rangée supérieure est occupée par dix Sibilles, & celle de dessous par autant de Prophétes. Les intervalles plus larges ou ceux qui sont entre les différentes paires des colomnes, sont enrichis de beaux bas-reliefs, dont le sujet est l'histoire de la bienheureuse Vierge ; ils sont des meilleurs maîtres. Sansovin en a exécuté quelques-uns dans un gout exquis ; & tous ne le cédent à aucune sculpture moderne d'Italie.

De chaque côté de la sainte Mai-

son il y a deux portes; au-dessus de l'une est un inscription latine, qui déclare excommuniés tous ceux qui oseront y entrer avec des armes. Il y a aussi des gens chargés de garder les épées de ceux qui entrent: mais les Domestiques de la Vierge ne sont pas si polis que ceux du Pape: ils m'ont demandé mon épée brutalement en me montrant l'inscription. Un Gentilhomme présent alors, & revenu tout récemment de Rome, nous parla des grands ménagemens avec lequel on y fait la même cérémonie. Il n'est pas permis de se présenter devant Sa Sainteté en armes non plus que devant la Vierge; mais l'Officier chargé de faire observer cette régle, nous dit-il, admira la poignée de mon épée, comme la plus belle qu'il eût encore vue, & me pria de permettre qu'il la regardât, tandis que je serois en présence du Saint Pere. Il me fit le même compliment sur la pomme de ma canne, en disant que les Anglois étoient les meilleurs ouvriers du monde, & me demandant permission

de la confiderer auffi, pendant que je refterois auprès du Pape.

Quand j'eus vû les Images, les uftenciles d'or maffif, les habits de la ftatue, la profufion de richeffes qui eft fur les murailles, & les pierreries de toute efpéce qui brillent de tous les côtés, toutes les idées que je m'étois formées de la fomptuofité de cette maifon furent pleinement juftifiées; mais je n'avois encore rien vû, en comparaifon de ce qui en fait les richeffes réelles. Le tréfor eft tout près delà; on m'y conduifit. Bon Dieu! jamais on n'a vû une telle profufion de tout ce qu'il y a de plus précieux. C'eft en vain que je me flatterois de pouvoir vous décrire un pareil tréfor. Les feuls vêtemens de l'Image font d'un prix ineftimable. Les bijoux font des pierres choifies, triées de toutes les mines de l'Orient; & ils font en fi grand nombre, qu'il femble qu'on ait dépouillé toutes les Cours du monde pour fournir les feuls brillans qu'on y voit. Il n'y a rien de couteux & de cher qui ne s'y trouve en quantité.

Tout ce qui manque du côté de la dignité & de l'élégance, dans la partie où la ſtatue habite, eſt amplement compenſé par l'édifice où ſont dépoſés ces tréſors extraordinaires. Il eſt vaſte & noble; il occupe l'œil par ſon étendue & le charme par ſon élégance. Il y a à ſon extrémité ſupérieure un tableau d'Autel d'un grand prix; c'eſt un crucifiement peint par Pomerancio. Le plafond eſt auſſi de la même main, à compartimens. Tous les morceaux en ſont extrêmement finis, & les diviſions des compartimens fort élégantes; elles ſont en ſtuc, bien travaillées & dorées. On y trouve le plus fameux tableau que j'aye encore vû; c'eſt une Madonne, tenant Jeſus-Chriſt ſur ſes genoux, peinte par Raphaël. Ce n'eſt pas ſans cauſe que l'on a donné à ce Peintre le nom de divin. On ne peut pas détailler ce qui affecte ſi puiſſamment dans ce tableau; mais ſon enſemble inſpire autant de vénération & de reſpect que d'admiration. Je dirois même encore plus, on perd

l'idée du Peintre par la puissance de l'objet : ce n'est plus un tableau, il inspire les mêmes sentimens que feroit la réalité. Il y a dans le visage de la Vierge quelque chose de plus que mortel. L'enfant Jesus même, quoique dans l'attitude innocente de laisser aller ses jambes & ses bras, & que sa face ait l'air de ne penser à rien, annonce la Divinité dans chaque partie de son corps. Son regard est plus doux que celui d'une face humaine, & cependant avec les graces il a quelque chose qui imprime une sainte terreur. Il n'est pas besoin de vous dire que le tableau est d'une divinité jeune. Quand on considereroit l'enfant seul & hors du tableau, on le reconnoîtroit pour le Sauveur du monde, sans autre ornement ni autre attribut que la seule expression de son visage. Il y a quelque chose de plus qu'humain dans l'expression du pinceau de ce Peintre. On dit que les plus grands talens dans les différentes sciences ne s'acquierent pas, & que ce sont des présens du Ciel : ce tableau suffiroit

pour le faire croire, quoique je vous aye vû traiter cette prétention d'hyperbole outrée. Je me rappelle que Longin dit de l'éloquence de Démosthene, que c'étoit l'assemblage des talens qu'il avoit reçus immédiatement des Dieux : j'ai cru cette expression vraie en lisant ce fameux Orateur Grec ; & je suis persuadé de la même assistance supérieure en regardant ce tableau. Je ne sçais pas bien distinguer entre des termes, qui n'ont pas un sens déterminé : peut-être est-ce l'effet du génie, & que ce que j'appelle inspiration, n'est rien de plus qu'une qualité, à laquelle bien des gens prétendent, & qui n'est possedée que par deux ou trois personnes en mille ans. Vous l'accorderez à Phidias, à Zeuxis, à Raphaël, à Homere, à Milton, à Shakespear : après tout, que direz-vous des autres Peintres ou Poëtes, qui prétendent le posseder ? Vous lui donnerez un nom différent, selon les gens qui en sont différemment affectés. Je n'en veux pas davantage : c'est là précisément ce que j'enten-

dois par cette diſtinction. Si les uns ont été Poëtes, Homere étoit quelque choſe de plus : ſi les autres ont été Peintres, Raphaël eſt quelque autre choſe. Il y a autant de différence entre les productions des uns & des autres de la même claſſe, qu'entre l'image de marbre du Statuaire & la forme vivante animée par la main du Créateur.

On ne trouve dans ce tableau de Raphaël aucune de ces imperfections qui obſcurciſſent un peu les ouvrages des autres maîtres. Son goût eſt pur & parfait; ſon deſſein, tout à la fois, noble au ſuprême degré & exact juſqu'au ſcrupule. Je ne puis regarder ce morceau inimitable, & ſuppoſer qu'aucun de ces noms immortaliſés, qui ſont cités avec tant d'éloges dans les Auteurs de l'antiquité, ayent été ſupérieurs à ce grand homme. Il n'y en a certainement parmi les modernes aucun qui lui ſoit comparable, quelques qualités qu'on puiſſe lui donner. La diſpoſition de ce tableau a tant de dignité, de grace & d'aiſance, que rien

n'en approche. L'œil en eſt rempli auſſi bien que charmé. Il y a dans la draperie de la Vierge une modeſtie noble, & je ne ſçais quelle aiſance & quelle ſoupleſſe dans l'attitude de la tête, dont on eſt émerveillé.

On nous a montré un bijou du plus grand prix, qui a été donné par la femme du Felt Maréchal Zumjungen, qui en fit une offrande à la Vierge, pour obtenir la converſion de ſon mari, qui cependant eſt mort dans ſon infidélité. Sans doute la bonne Dame étoit dans la bonne foi; mais il eſt aiſé d'appercevoir de la grimace dans beaucoup d'autres exemples. Quelqu'un a-t-il jamais été plus ennemi de l'enthouſiaſme que le grand Prince de Condé. Je crois que dans le fond de ſon cœur, il ſçavoit bien à quoi s'en tenir au ſujet de la ſainte Maiſon de Lorette; cependant on nous a montré un modéle du Château de Vincennes en argent, dont ce Prince y fit préſent lorſqu'il en ſortit de priſon.

LETTRE LXVIII.

GRegoire XII, qui fut déposé du Pontificat dans le Concile de Constance, est enterré dans la petite ville de Recanati. Nous avons vû son tombeau dans la grande Eglise où il figure assez bien. On voit dans la ville quelques tableaux & beaucoup de dorures, & sur la Maison de Ville un monument superbe de bronze, dédié à Notre-Dame de Lorette. Il est d'une grandeur considérable, & on voit au-dessus une Madonne, tenant Jesus dans ses bras, avec quatre Anges pour supports. Cet auguste monument de la Vierge a été fait, à ce qu'on prétend, en mémoire de ce que la sainte Maison se reposa d'abord dans le territoire de cette ville, quand elle fut transportée de Dalmatie. Recanati est assez joliment située; mais le chemin pour y arriver est très-mauvais: car on traverse un pays fertile, entre des colines qui regnent tout le long. Nous n'avons

pas vû beaucoup de choses dignes d'observation à Macérata & à Tolentin. J'ai traversé ces villes plutôt que je ne les ai vûes ; & je suis à present à Foligno. Il y a quelque chose de singulier & de beau dans les Apennins ; mais la traversée en est ennuyeuse & pénible, au-delà de toute description. J'ai appris par là combien les choses nous paroissent différentes, selon que nous sommes bien ou mal disposés. Lorsque je montai sur ces montagnes, pour la premiere fois, tout m'y plaisoit, les rochers escarpés & jusqu'aux précipices horribles, me sembloient avoir quelque chose d'agréable ; & les paysages, qui de toutes parts y sont sans difficulté les plus beaux & les plus vastes qu'il y ait au monde, me charmoient. C'étoit avec une satisfaction infinie, que je portois ma vûe depuis les murs de rochers à ma droite, jusque dans les vallées fleuries, qui étoient sur la gauche ; & il me sembloit que le spectacle tranquille du bas tiroit de nouveaux charmes des précipices du haut. Ce

plaisir ne dura qu'une ou deux heures. Quand les charmes de la nouveauté furent passés, je jettai un œil d'envie sur les vallées, tout en grimpant sur des hauteurs horribles, & au lieu de regarder les précipices avec plaisir, j'étois effrayé du danger d'y tomber. Il y a en effet quelque chose de singulierement affreux dans la route qu'il faut faire autour d'une partie de ces montagnes; nous passâmes le long d'un grand chemin de dix pieds de largeur au plus, où on ne voyoit qu'un mur escarpé de cailloux d'un côté, & de l'autre un précipice en ligne perpendiculaire & de plus d'un mille de profondeur. J'aurois souhaité d'être à pied ferme sur la terrasse de Windsor; & je maudissois en moi-même les Papes de n'avoir pas fait construire un parapet le long des bords de ce chemin hideux: car il n'y a rien pour se retenir. Un faux pas d'une mulle suffit pour vous précipiter dans la vallée; & surement l'homme & la monture seroient en marmelade avant que d'arriver au bas.

Je me ſuis trouvé bien ſatisfait en arrivant ici, d'avoir échappé à un danger, que les gens accoutumés à ce pays ne regardent pas comme tel, mais qui, pour tout autre, eſt le ſpectacle le plus horrible à imaginer. Je ne ſçais ſi ce contraſte ajoute de nouveaux charmes à Foligno; cette Ville me paroît la plus agréable que j'aye encore vûe. Bien des Villes d'Italie ſont délicieuſement ſituées; mnis celle-ci plus que toute autre. Le pays d'alentour n'a point l'air de campagne; c'eſt une vallée très-vaſte, parfaitement unie, bien arroſée, & tellement diſpoſée, que la Ville ſemble bâtie au milieu d'un grand jardin. Les plantations y ſont auſſi régulieres que dans le plus bel enclos; & les montagnes qui l'environnent de tous les côtés, reſſemblent à une haute muraille. On ne peut rien imaginer de plus agréable: on y renconte tous les avantages d'un jardin, avec la variété & les charmes d'un payſage. D'ailleurs ſon étendue lui donne un air de grandeur que ne peut jamais avoir une plantation particuliere.

Vous ne ſerez pas ſurpris qu'il y ait eu de tout tems une Ville dans une ſituation ſi douce & ſi charmante. Le Foligno actuel eſt bâti ſur les ruines du *Florum Flaminii* des anciens Romains. On ne peut pas découvrir maintenant à qui il doit ſes commencemens. L'Hiſtoire ne fait mention d'aucun tems où il n'ait pas exiſté.

J'ai viſité ici un Couvent de Religieuſes, appellé la *Comteſſe*. Je vous ai dit avec quel raviſſement, j'ai vu un tableau de Raphaël dans le tréſor de Lorette; tout ce que j'en ai dit étoit trop peu. Il y a dans ce Couvent une autre Madonne, qui, à mon avis, lui eſt encore ſupérieure; dumoins je trouve quelque choſe de plus noble dans les entours de ce tableau. La Vierge y eſt repréſentée au milieu des nuages, dans une attitude élégante & noble au-delà de toute expreſſion. Au-deſſous du principal perſonnage, d'un côté ſont S. Jean-Baptiſte & S. François; de l'autre, deux perſonnages dont l'un eſt quelque ſaint, & l'autre la perſonne qui

a fait faire le tableau: entre eux, mais un peu plus bas, eſt un petit Ange qui tient un vaſe dans ſa main.

On blame les Peintres de ne ſçavoir pas s'arrêter à propos. Rien n'eſt ſi commun que de dire que tel ou tel tableau a été gâté à la retouche. Cela n'arrive que quand on finit, à proprement parler, après avoir achevé. Raphael a fini ce morceau au plus haut point; cependant jamais tableau n'a eu plus de vivacité. Chaque partie eſt également finie, & il n'y en a pas une qui n'ait conſervé tout ſon feu original. Il a la netteté & l'exactitude parfaite du Dominicain, avec toute l'aiſance & la noble dignité de ſon Auteur. Le coloris eſt auſſi parfait que le deſſein. En un mot, je ne ſçaurois me perſuader qu'il puiſſe y avoir un plus beau tableau. Il eſt ſur le maître-Autel du Couvent. J'ai été ſurpris que les gens de la maiſon connoiſſent ſi peu ſa valeur ineſtimable.

LETTRE LXIX.

JE ſuis actuellement à Spolete. On eſt tenté de croire que Tite-Live n'a jamais vu cette Ville, lui qui inſulte à la mémoire d'Annibal pour en avoir levé le ſiége. La nature l'a rendue imprenable; elle eſt ſituée, la plus grande partie, ſur un rocher qui eſt plus qu'inattaquable, car il eſt inacceſſible. En y abordant on nous a montré un petit Temple; qui ſert maintenant de Chapelle, & qui vaut la peine d'être examiné. L'opinion générale eſt qu'il fut dédié à la Fortune, mais il n'y a aucun reſte qui juſtifie cette conjecture. Une riviere immortaliſée par les Poëtes & les Hiſtoriens Romains coule tout auprès : les Umbriens rendoient à ce ruiſſeau une eſpece de culte religieux; & il eſt très-probable que ce petit Temple a été conſacré au génie de la Fontaine. On attribuoit à ſes eaux une eſpece de vertu miraculeuſe : car on vous dit que les

beſtiaux qui en buvoient, devenoient blancs; je ne trouve pas qu'à préſent les bœufs y ſoient plus blancs que par-tout ailleurs; ainſi il faut que l'eau ait perdu ſa qualité. J'ai rencontré, en viſitant ce Temple, un Médecin Irlandois. Il s'accorde avec moi dans l'opinion, qu'il a été dédié au Dieu de la riviere; par un ſurcroît de ſçavoir, il ſoutient la vérité de l'ancienne tradition, ſur la couleur blanche que l'eau donnoit au bétail, & l'attribue à ce que la riviere paſſoit ſur quelques couches de matiere ſulphureuſe; car il m'a aſſuré que, quand on en brule deſſous des chapeaux de paille, ils deviennent blancs, & qu'une roſe rouge expoſée à la vapeur du ſoufre devient auſſi de cette couleur. D'où il conclut, qu'il étoit poſſible que la riviere eût eu la propriété de blanchir les beſtiaux: ſi la même choſe n'arrive plus, c'eſt, dit-il, que ſans doute la couche de ſoufre a été entiérement emportée par le courant de l'eau.

L'édifice, quoique petit, eſt rempli

d'élégance : toutes les graces de l'ordre Corinthien y sont déployées à propos & dans tout leur jour. De long-tems je n'ai vu un morceau d'architecture qui m'ait fait tant de plaisir.

On montre à Spolete, la porte d'où le Général Carthaginois fut repoussé ; & la mémoire de cet événement est conservée par une inscription. On appelle encore cette porte *Porta di fuga*, Porte de la fuite. Pour moi je trouve que c'eût été un miracle, s'il y fût entré.

Spolete est rempli de monumens de la grandeur des Romains. Elle fut érigée en Colonie Romaine dès le tems qui suivit la défaite des anciens Umbriens. Peu de morceaux antiques égalent la magnificence de l'aqueduc qu'on y voit. A la vérité il n'a qu'une rangée d'arcades ; mais on y trouve toute la simplicité & la dignité Romaine. Vous serez surpris de m'entendre parler ainsi, tandis que plusieurs voyageurs en parlent comme d'un ouvrage gothique. Il faut que ces meneurs d'ours (c'est

ainsi qu'on appelle ici les gens qui profitent de l'occasion d'accompagner des petits maîtres dans leurs voyages, pour dire leur sentiment sur ce qu'ils y ont vu) il faut, dis-je, qu'ils aient vu bien peu de chose, ou qu'ils n'ayent jamais connu la différence du gout gothique avec celui des Romains, pour les avoir confondus dans ce magnifique reste de l'antiquité.

L'Histoire nous apprend que Théodoric a eu dans ces temps-là un Château, où il fit pendant plusieurs années sa principale résidence, sur un des rochers voisins de cet aqueduc. On voit encore un vieux bâtiment de cette espece sur le rocher qui tient à cet antique édifice : mais on ne doit pas supposer que ce soit celui de Théodoric : il fut construit par Narsés avec les ruines d'un amphithéâtre. Celui de Théodoric fut détruit dans la guerre des Goths ; & en effet il ne faut avoir qu'un peu de connoissance de l'architecture, pour distinguer que le Château actuel est d'une origine différente,

Il y a dans la Cathédrale un morceau qui m'a surpris infiniment. C'est un tableau d'Autel qui n'est pas achevé, mais dont le dessein est admirable. Il est de Philippo Lippi Peintre Florentin, homme d'un génie incomparable, mais de mœurs infâmes. Il fut banni de sa patrie pour avoir débauché une Religieuse du Monastère de Prato, tandis qu'il y travailloit à peindre la Chapelle. Il est mort ici en travaillant à ce tableau, de poison que lui donna un habitant de la Ville avec la femme de qui il avoit une intrigue. La Cathédrale est un ancien édifice fort beau. Le portail est orné de mosaïque sur un fond d'or, & le pavé enrichi de plusieurs sortes de marbres en pieces de rapport. La Chapelle de la Madonne de S. Luc est décorée de plusieurs belles statues de marbre. La Chapelle du Crucifix qui est située un peu hors de la Ville, étoit originairement un Temple dédié à la Concorde. Les restes de l'amphithéâtre, dont une partie des pierres ont servi à bâtir le Châ-

teau qui subsiste sur le rocher, se voyent encore; & il y a aussi un arc de triomphe très-magnifique. La grandeur de cet arc & de tous les autres monumens est cependant absorbée & perdue en quelque sorte par celle de l'aqueduc. C'est le plus haut qu'il y ait en Europe, & il est fort long. Il joint la montagne de S. François à celle de Spolete.

LETTRE LXX.

JE suis actuellement à Terni. De quelque endroit que je vous écrive, je ne manquerai point d'occasions de satisfaire votre curiosité. Tout se ressent à présent de l'ancienne Rome; nous voyons à chaque pas des fragmens de colonades de marbre, des bustes brisés, des inscriptions. Tout annonce que Terni étoit autrefois une ville célebre. Le chemin pour y arriver, m'a fourni aussi beaucoup de matiere à observer: il regne le long d'un passage étroit dans les Apennins; & les montagnes qui se trouvent de côté & d'autre, présen-

tent une ſcene champêtre très variée. En certains endroits rien n'eſt ſi fertile que les campagnes voiſines ; la riante verdure y ſurpaſſe celle des prairies d'Angleterre ; & les fleurs de toutes eſpeces forment un coup d'œil ſingulier pour quiconque n'eſt pas accoutumé à la campagne, mais preſque toujours joli. Dans d'autres endroits on ne voit au contraire que des rochers nuds & toute l'horreur des précipices affreux. J'avois de la peine à faire avancer mon compagnon, tant il trouvoit de belles & ſurprenantes productions, ſoit du regne minéral, ſoit du végétable & de l'animal. Son bras étoit chargé de plantes qui auroient très-bien figuré dans les plus beaux de nos jardins. Il avoit attaché avec des épingles ſur le couvercle & le long des côtés d'une grande boëte de carton, qu'il portoit avec lui, quantité d'inſectes de diverſes formes, tous parfaitement différens de ce que nous avons chez nous dans ce genre. Tout cela n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'il me montroit

comme des beautés d'une classe supérieure, méritant encore plus d'égards à cause de leur curiosité que pour leur élégance, & qu'il lui étoit impossible d'emporter avec lui.

Je passai quelque temps, & j'en aurois volontiers employé beaucoup plus à admirer ces choses : c'étoit des beautés du regne minéral. Les rochers découverts dans bien des endroits, où ils avoient été lavés par les pluies & les chutes d'eau, qui venoient de quelques hauteurs voisines, montroient un spectacle diversifié par plusieurs matériaux différens qui s'y trouvoient renfermés. Mon Mentor en extase guidoit mes yeux sur tous ces objets les uns après les autres. Ici il me montroit une feuille de fougere parfaitement pétrifiée, & enterrée dans une masse immense de pierres, qu'on ne découvroit que par le brisement accidentel de cette masse, & qui cependant faisoit voir toutes les fibres & jusqu'à la dentelure de la plante recente. On en voyoit des morceaux en graine; & on appercevoit les cosses rondes qui

contiennent la graine dans la plante croiſſante, ſous la forme d'autant de bourſouflures d'une matiere blanche ſur la pierre. Dans un autre endroit, il me faiſoit remarquer des blocs de bois parfaitement pétrifiés, & enterrés auſſi dans la pierre; & à meſure que nous avancions, je vis des dents de brochets & les grandes dents machelieres du plus gros animal terreſtre, l'Eléphant, plongées de la même façon dans le roc ſolide; c'étoit encore peu de choſe auprès de ce que nous vimes en avançant vers la plus haute partie d'une des montagnes, où la curioſité avide de mon ami le conduiſoit ainſi que moi, quoique hors de notre route. Nous y vîmes quantité de coquillages de mer, d'une variété infinie d'eſpeces, enfoncées ça & là dans le rocher, & ſi abondantes en certains lieux, qu'elles en formoient abſolument la plus grande partie. Jamais je n'en ai vu tant, ni de ſi variées même ſur les côtes de la mer. Toutes étoient entierement changées en pierres; mais elles conſervoient ſi parfaitement

leurs lineamens, que l'on se feroit imaginé qu'elles étoient molles. Les différentes especes de coquilles en vis, faisoient un beau & surprenant spectacle. On rencontroit très-fréquemment des petoncles depuis la grosseur d'un pois, jusqu'au double du poing d'un homme, remplis de diverses rayures & de lignes transversales. Le nautile sortoit en d'autres endroits comme un vaste globe, & les petoncles auroient fait croire à chacun qu'ils étoient réels. Si les coquilles perdent leurs belles couleurs dans ces endroits, elles conservent tous les autres caractères de leur premier état. Mon ami fit à cette occasion une réflexion qui me surprit & me fit plaisir.

Vous avez lu, me dit-il, que toutes les especes de corail qui sont des productions de la mer, se rencontrent de même sûr la terre & ensevelies dans la pierre, à l'exception du corail rouge. Le rouge est aussi commun, & plus durable que les autres : pourquoi donc ne pourroit-il pas subsister comme le reste dans ce changement

d'état? sans doute il le peut. Y a-t-il quelques-uns de ceux qui se plaignent de ne pas trouver du corail rouge, qui ait jamais rencontré un petoncle rouge? non surement. Il y a bien des sortes de corail blanc branchues, dont le rouge ne peut être distingué que par la couleur; & il n'y a point à douter que ce végétable ne perde sa couleur aussi bien que ces coquilles; & qu'ainsi on ne le rencontre souvent, quoiqu'on le prenne pour quelqu'une des autres especes.

Outre la variété infinie de coquillages que j'étois acoutumé de trouver sur les rivages ou dans les cabinets des curieux, & que je reconnoissois aussi dans leur état de pétrification dans ces rochers, je fus surpris d'en voir beaucoup de très-parfaites dans leur forme, & cependant tout-à-fait différentes de toutes celles que j'avois jamais vûes jusqu'alors. Mon ami me dit qu'au lieu d'accuser d'imperfection les cabinets que j'avois visités, il falloit plutôt admirer l'abondance de la nature dans les différentes variétés. Toutes ces coquil-

les, ajouta-t-il, sont des dépouilles ou des restes d'espece de coquillages, qui ont été créés pour jouir de leur existence hors de la portée des observations des hommes. Elle sont habitantes des endroits les plus profonds de l'Ocean, & non des côtes comme celles que vous reconnoissez. Elles n'ont pas la commodité d'être amenées en lieu où nous puissions les considérer; mais elles vivent, se multiplient, meurent & s'anéantissent à des profondeurs immenses où les tempêtes ne troublent point les eaux; & même quand elles seroient à leur portée, les bancs & les précipices, qui séparent ces endroits d'avec les côtes, empêchent absolument qu'elles n'y soient amenées. Il n'y avoit qu'un seul accident qui pût jamais nous les mettre à la portée de notre vûe; & c'est à lui que nous en sommes redevables.

Après ce préambule il m'en fit appercevoir, dont j'avois pris les premiers échantillons pour des Petoncles, une infinité, qui en les examinant de près, étoient réellement d'une

forme irréguliere & tout-à-fait différente, & qu'il appelloit *Conchæ anomiæ*. Il me montra un grand nombre de gryphites, coquillages, qui, quoiqu'en apparence de la classe des huitres, étoient pourtant tout autres que celles que je connoissois. Il me fit remarquer ensuite des coquilles droites & tortillées de l'espece *concamerée*, dont les unes ressembloient à des cornes, les autres étoient tournées vers le petit bout en spirale; & toutes quand elles se trouvoient brisées, formoient des cellules & des cloisons en-dedans. Enfin il me montra une multitude prodigieuse de ce qu'on appelle Cornes d'Ammon, dont les variétés étoient presque aussi infinies que le nombre. Toutes étoient partagées en-dedans par des cloisons aussi bien que les précédentes, mais leurs apparences extérieures & leurs dimensions fournissoient une variété sans fin. Il y en avoit de toutes les grandeurs, depuis celle d'une piéce de douze sols jusqu'à celle d'une petite table. Nous en mesurames une qui avoit deux pieds

neuf pouces de diametre. Quelques-unes étoient unies, d'autres à côtes, les unes unies ſur le dos, d'autres cannelées, d'autres bordées en relief : nous vimes ſur quelques-unes des deſſeins de feuillages, de l'eſpece la plus ſurprenante & la plus parfaite.

Ces coquilles nous tinrent d'autant plus de tems à conſidérer où elles étoient, que, au grand regret de mon compagnon, nous n'avions point d'outils propres à les détacher du rocher. Il en arracha quelques-unes qui ne tenoient pas beaucoup, & les emporta ; c'en étoit aſſez pour conſerver le ſouvenir de toutes. S'il en eût eu la commodité, je crois qu'il eût emporté la moitié de la montagne, pour l'envoyer à ſes amis en Angleterre.

Lorſque nous fumes deſcendus, je lui demandai l'explication d'un mot qui lui étoit échappé ſur la ſeule circonſtance qui pouvoit avoir amené dans ces lieux ces tréſors du monde animal, & les avoir logés dans les carrieres. Quand nous fumes arrivés au gîte, il prit la peine de s'expli-

quer plus au long. Comme dans une autre occaſion, il avoit remonté juſqu'au déluge décrit par Moyſe pour me faire entendre la formation des couches de terre en général, il eut maintenant recours à la même époque, pour m'expliquer comment ces reſtes d'animaux & de plantes étoient venus dans les lieux où on les voit maintenant; & il pouſſa ſi adroitement ſon argument, qu'il me prouva tout à la fois & le placement de ces choſes par cette cataſtrophe, & la vérité de ce déluge par la poſition de toutes ces choſes.

Il commença par obſerver, que la terre, ſuivant la ſeule hiſtoire qui nous reſte de ces évenemens ſi anciens, a été formée & habitée tant de ſiécles avant le déluge, que toutes les eſpeces des créatures avoient eu le tems de devenir ſuffiſamment nombreuſes. Que les eaux qui innonderent alors la terre, furent ſoulevées & chaſſées de ſon centre; & qu'elles étoient les mêmes dont le premier ſédiment avoit formé la croûte ou la ſurface actuelle du globe. Nous voyons

donc, dit-il, que toute la terre fut couverte à une grande hauteur d'un fluide rempli de particules de pierres & d'autres matieres minérales qui y nageoient. Nous voyons ce fluide former une masse commune d'eau avec celle de la mer; & nous voyons encore cette masse générale & universelle d'eaux agitée par les vents, & sans aucun rivage pour la contenir. Ceux qui se sont trouvés sur l'Ocean pendant des tempêtes, ne peuvent s'en former qu'une idée imparfaite, en comparant l'état de ce vaste amas d'eau pendant des tempêtes égales, & peut-être encore plus violentes. Le fond des mers les plus profondes fut agité; & ce qui y étoit contenu, rouloit de côté & d'autre; tandis que les rochers & tous les lits de matieres dures, furent déracinés par ce mouvement & jettés dans ces abysmes, leurs propres productions plus légeres, les coquillages, & autres restes détruits, ou presque détruits de ses habitans, furent emportés, & roulerent au-dessus de ce qui étoit auparavant, & qui fut encore par la suite de la terre seche.

Ainſi, continua mon Philoſophe, nous voyons que non-ſeulement les coquillages des côtes, mais encore ceux qui habitent naturellement les mers profondes, furent apportés ſur la terre. Ceci ſert à expliquer ce que c'eſt que ces Cornes d'Ammon, & ces *Conchæ anomiæ* de tant de ſortes : nous devons plutôt être ſurpris de n'en pas voir davantage que d'en voir tant.

Les voilà donc roulans & emportés d'un lieu à un autre dans un fluide épais rempli de particules des ſubſtances plus groſſieres. Nous les voyons dans l'état de choſes, qui néceſſairement doivent être mêlées avec les maſſes formées par ces particules. Au bout d'un tems les eaux retournent en partie dans leur propre place, & en partie ſont évaporées dans l'Atmoſphere. Mais durant tout ce tems, elles dépoſent un ſédiment formé de ces particules pierreuſes & terreſtres dont elles ſont imprégnées. D'abord ce ſédiment eſt une vaſe molle, mais par dégrés il ſe durcit & ſe change en pierres. Une

partie ſe dépoſe ſur des lieux où il y a déja une multitude de ces coquilles emportées du fond des mers éloignées auſſi bien que des côtes. Toutes par conſéquent ſont reçues dans le corps du lit de matiere formé ainſi. Outre cela comme l'eau eſt toujours en mouvement, un plus grand nombre de ces coquilles eſt emporté auſſi d'un lieu dans un autre; & une autre partie eſt dépoſée ſur le lit de matiere nouvellement formé. Celui-ci quoique fait de particules pierreuſes qui par la ſuite doivent devenir des pierres, eſt cependant encore mol alors. Du nombre des coquilles qui y ſont roulées par les eaux, la plûpart, pour ne pas dire toutes, s'y dépoſent & y ſont fixées pour toujours, parce que la pierre ſe forme & ſe durcit autour d'elles. Ainſi nous voyons la ſurface actuelle de la terre formée d'une matiere autrefois molle, &, dans le tems qu'elle étoit molle, propre à recevoir dans ſes maſſes en quelque lieu que ce ſoit, les coquillages & toutes les autres matieres que les eaux y avoient entraî-

nées. Il eſt donc évident que ces coquilles & autres matieres doivent avoir été reçues dans les lits de pierres, & que ç'auroit été un miracle qu'elles ne s'y fuſſent pas attachées.

La ſeule Hiſtoire que nous ayons de cette fameuſe cataſtrophe, nous dit expreſſément, que les montagnes furent couvertes d'eau juſque pardeſſus leurs ſommets. En ſuppoſant ou que ces montagnes ont été formées depuis par l'élévation des couches, ou qu'elles exiſtoient alors; en ſuppoſant que quelques-unes de celles que l'on voit à préſent ont eu une de ces origines, & quelques autres l'autre, il faut toujours que les unes & les autres contiennent abſolument des coquilles dans leurs couches ſolides à la ſurface : & nous ne trouvons pas qu'il y en ait plus avant; ſi elles ſont formées par l'élévation ſucceſſive des couches, il faut que ces couches aient été aſſujetties au hazard commun de recevoir en elles des coquilles quand elles étoient plates, & que ces coquilles ayent été élevées dans leurs différens lits : ou bien ſi

elles existoient avant l'âge du déluge, elles doivent avoir été couvertes alors par les eaux, & de même que les autres parties du globe, avoir été recouvertes par les sédimens de ces eaux qui ont fait une nouvelle croûte. Il n'est pas facile de déterminer à quelle hauteur des corps aussi légers que les coquilles peuvent avoir été élevés par les agitations d'un corps si immense d'eau pendant les tempêtes ; & par-tout où elles se sont enfoncées, elles doivent de la même façon avoir été reçues dans les lits de pierres encore mols. Les plus hautes montagnes peuvent ainsi en avoir été couvertes, si, comme nous en sommes assurés, elles ont été submergées par les eaux à une si grande hauteur. Et en effet, l'examen des différentes montagnes que nous avons traversées depuis peu, m'a conduit à imaginer que les unes doivent leur origine à l'un, & quelques-unes à l'autre de ces évenemens. Je puis en voir certaines, qui, à mon avis, ont été visiblement formées par la seule élévation des couches, qui

étoient autrefois de niveau. Les côtés de celles-ci font raboteux & efcarpés, & ils paroiffent nuds & dans leur figure originelle. Au contraire, je puis diftinguer dans beaucoup d'autres, qu'elles ont reçu une matiere, qui, par fa nature & par toutes fes qualités, eft différente de celle dont elles font compofées en-dedans. Celles-ci ont fans doute exifté dans leur forme actuelle de toute ancienneté. Elles étoient avant le déluge, & furent enfevelies fous fes eaux ainfi que toutes les autres parties du globe. Les côtés & les furfaces de celles-ci font plus unies & plus régulieres que celles des autres, & on n'y voit aucune de ces piéces de couches interrompues & proéminentes, qui diftinguent les autres. Dans certains endroits où un tremblement de terre a entr'ouvert ces montagnes, ou bien où la matiere des couches a été défunie par quelques accidens de cette efpece puiffante, on peut voir que la pierre de la fuperficie qui s'offroit immédiatement à la vue, n'eft autre chofe qu'une croûte, quoique d'une

épaiſſeur conſidérable & de matériaux très-fermes. On peut voir au-dedans la pierre & la terre qui ſont d'une eſpece bien différente.

On diſtingue auſſi quelque choſe de ſemblable dans les pays de plaines & même en Angleterre. Je me ſouviens d'avoir entendu dire au Lord Edgcombe qu'il y en avoit dans le pays de Cornouaille. Autant que je me le rappelle, il avoit coutume de dire que les mineurs en tirant la mine d'étaim, diſtinguoient la terre & les autres lits vers la ſurface, quoique les foſſes fuſſent pouſſées quelquefois à une profondeur conſidérable, d'avec celles qui compoſoient un aſſortiment plus ferme & plus régulier des couches inférieures. Ces couches dont l'expérience a rendu la différence très-ſenſible, ſont les mêmes que l'intérieur de ces montagnes encroûtées. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'étoit de la terre ferme avant le déluge ; & les lits moins réguliers qui ſont au-deſſus dans un endroit, ainſi que ceux qui couvrent la ſurface de la montagne dans un autre, ſont

ſans doute des additions faites par les ſédimens des eaux du déluge.

Il y a en cela plus qu'il n'en paroît à l'exterieur. J'ai entendu des Naturaliſtes fort célébres, s'étonner comment des parties de poiſſons de mer s'étoient trouvées enſevelies dans des couches formées au tems de la création de la terre. Les deux grandes périodes d'où nous devons partir pour examiner l'état actuel de la terre, ſont la création & le déluge; l'une ou l'autre ſuffira pour expliquer toutes les apparences actuelles des choſes; mais le dernier en explique davantage, parce que ſes fragmens ſont tout ce que nous voyons de toutes parts & non la face de la création qui a été enſevelie ſous ſes eaux. Ceux qui veulent expliquer l'immerſion des coquilles dans les couches originelles, ſoutiennent que les eaux primitives du chaos ont ſéjourné pendant pluſieurs ſiécles ſur la face de la terre; ils diſent que pendant ce période il y a eu du tems aſſez, pour la multiplication des différentes eſpeces de coquillages, qui tous ont été créés dès

le commencement : de ſorte que ces multitudes peuvent avoir été enterrées par la trop grande quantité de cette multiplication dans les couches qui ont été formées ſi long-tems après. Mais ce ſyſtème, outre quelques contradictions avec les termes clairs & précis de cette Hiſtoire, qui eſt la ſeule relation que nous ayons de cet évenement remarquable, ne ſuffit pas pour expliquer les grandes multitudes que nous voyons de coquilles en différens lieux.

Mon ami me dit que c'eſt un nouveau ſyſtème que j'ai avancé ſur ce ſujet ; mais il ne le déſapprouve point entiérement. Je ſuis convaincu de ſa vérité par le témoignage de mes yeux. C'eſt argumenter ſur une choſe qui n'exiſte pas, que de vouloir déterminer le tems & la maniere dont les coquillages foſſiles ont été logés dans les couches de la terre primitive ; car il ne s'y en rencontre aucuns : tout ce que nous voyons par haſard de la ſurface & de la ſtructure de la terre, c'eſt une ſurface qui a été formée par le ſédiment des eaux du déluge ;

déluge, & c'eſt uniquement dans cette ſurface que les coquillages foſſiles, les dents de poiſſon & autres fragmens de ſubſtances animàles & végétales ſe rencontrent. Dans toute la ſurface qui couvre les montagnes plus unies, ſoit qu'elle ſoit de rocher ou de terre, nous avons vû de ces coquilles foſſiles : mais dans leurs parties plus intérieures, où on découvre par hazard les couches originales, on n'en voit jamais aucunes. J'avoue que dans les montagnes, dont les côtés ſont eſcarpés, & qui ſemblent formées par les couches élevées au-deſſus du niveau de la ſurface, nous trouvons par-tout des coquilles; mais je ne ſçavois pas que les plus profondes de ces couches ou celles qui ſont les plus proches du pied des montagnes, étoient élevées d'une profondeur au-delà de ce que la croûte, laiſſée par le déluge dans cette partie, s'eſt étendue. Il s'y trouvoit des coquilles auſſi bien que dans les rochers qui formoient les croûtes des autres, & ainſi, ſuivant mon ſiſtême, il doit y en avoir. Si

ces côtés ſont ainſi eſcarpés, c'eſt une marque qu'ils ſont d'une plus fraiche date que le déluge ; puiſque s'ils avoient été auparavant, ils auroient été couverts comme les autres : & comme ils doivent donc avoir été élevés depuis le déluge, il faut qu'ils ayent été formés des couches dépoſées dans les plaines, d'où ils ont été élevés depuis le tems du déluge ; & conſéquemment, nous avons les mêmes raiſons de nous attendre que les coquillages y ont été plongés, que nous avons à l'égard des couvertures des autres montagnes, & en effet nous y en trouvons.

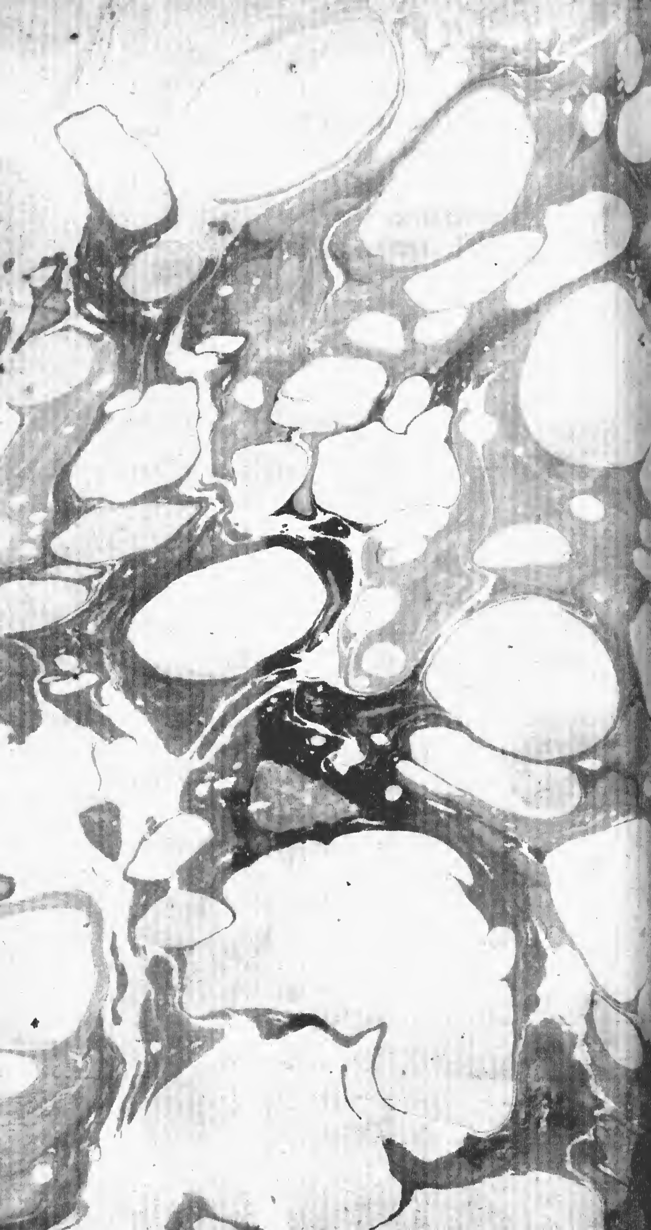
Ce qui confirme encore plus mon opinion, c'eſt que toutes les fois que quelques-uns des grands accidens de la nature entrouverent une montagne de cette ſtructure, nous voyons que ſes couches les plus intérieures contiennent de ces corps foſſiles auſſi-bien que les autres : au contraire, on ne les trouve dans les autres qu'à une certaine profondeur audeſſous de la ſurface, & jamais dans les parties centrales où elles ſe

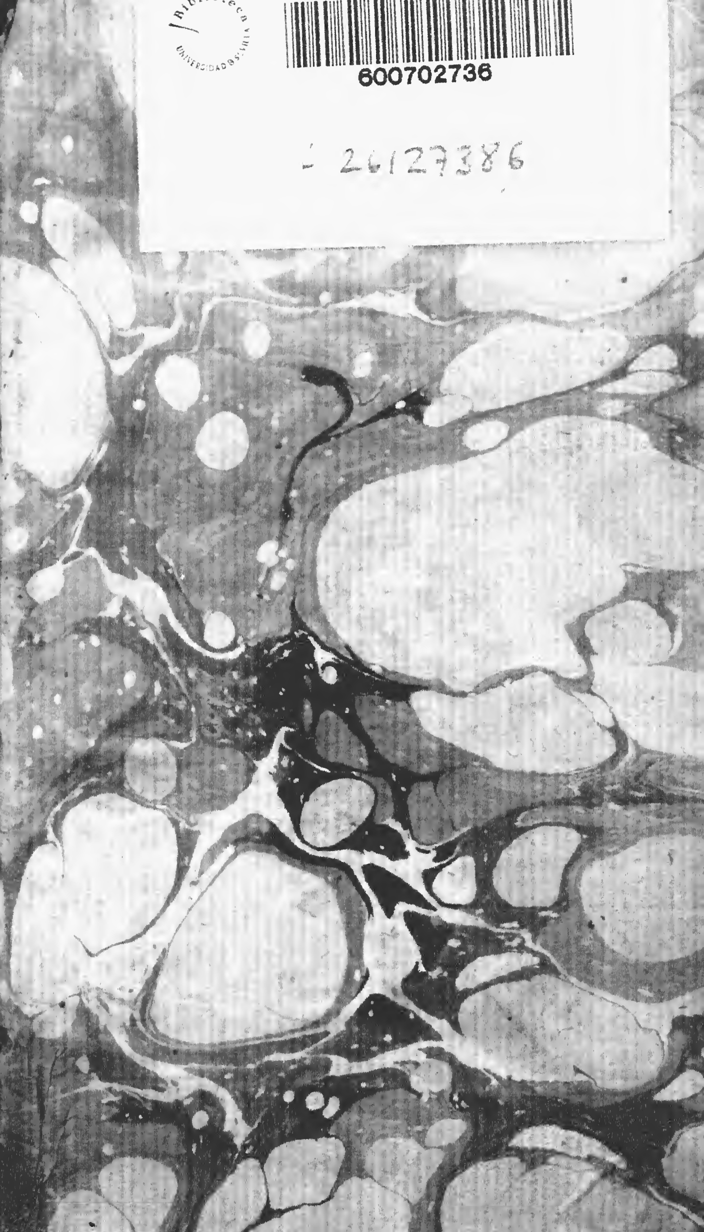
dévelopent. C'eſt un ſiſtême qui vaut bien la peine d'être établi ou d'être réfuté. Je le laiſſerai là uniquement pour réponſe à une queſtion que je vous prie de faire à notre illuſtre & ſçavant ami, dont je vous ai déja parlé une fois. Je ſoupçonne que les coquillages foſſiles de Cornouaille ne doivent ſe trouver que dans les couches ſupérieures : ce que les mineurs appellent le *faſt*, eſt ſans doute la même choſe que ce que je diſtingue dans ces montagnes ci ſous le nom de couches originelles : & je ſuis aſſez vain pour être perſuadé qu'on ne trouve, dans cette partie des couches, pas un fragment de ce genre extraordinaire. Si cela ſe trouve juſte, j'ai raiſon à coup sûr. Tous les coquillages foſſiles & les parties de plantes & d'animaux que l'on rencontre, tirent leur origine du déluge ; & toute la ſurface de la terre, les lits & les carrieres, dans leſquels on les trouve, ſont compoſés du ſédiment que ſes eaux ont dépoſé. Si le cas ſe trouve autrement, ſi ces corps étrangers ſe rencontrent

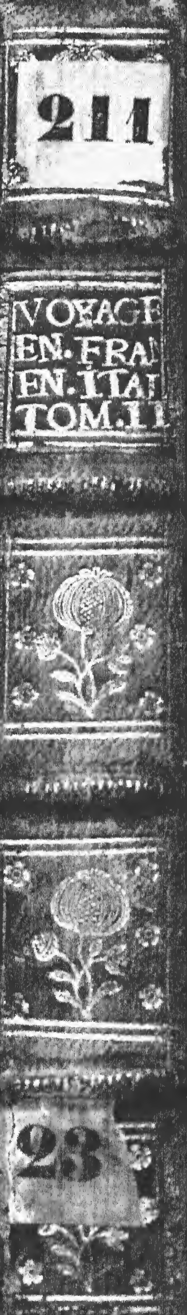
dans le *fast* au pays de Cornouaille, ou dans les entrailles des montagnes en Italie, mon ſiſtême eſt à vaux-l'eau ; pour lors explique qui voudra la maniere dont ces coquillages y ſont venus. Pour moi je me tais.

Fin du Tome ſecond.






Biblioteca
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600702736
26127386


211
VOYAGE
EN. FRA
EN. ITA
TOM. II
23